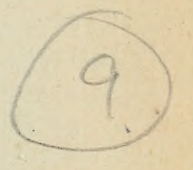

3 1761 07998632 9



L'ŒUVRE DES ATHLÈTES

SUIVIE DE

LAPOINTE ET ROPITEAU

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE, APRÈS IMPOSITIONS SPÉCIALES, 133 EXEMPLAIRES IN-4° TELLIÈRE SUR PAPIER VERGÉ PUR FIL LAFUMA-NAVARRE, AU FILIGRANE DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, DONT 18 EXEMPLAIRES HORS COMMERCE, MARQUÉS DE A A R, 100 EXEMPLAIRES RÉSERVÉS AUX BIBLIOPHILES DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, NUMÉROTÉS DE I A C, 25 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE CI A CXXV ; 1040 EXEMPLAIRES SUR PAPIER VÉLIN PUR FIL LAFUMA-NAVARRE, DONT 10 EXEMPLAIRES HORS COMMERCE MARQUÉS DE a A j, 800 EXEMPLAIRES RÉSERVÉS AUX AMIS DE L'ÉDITION ORIGINALE, NUMÉROTÉS DE 1 A 800, 30 EXEMPLAIRES D'AUTEUR, HORS COMMERCE, NUMÉROTÉS DE 801 A 830 ET 200 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 831 A 1030. CE TIRAGE CONSTITUANT PROPREMENT ET AUTHENTIQUEMENT L'ÉDITION ORIGINALE

GEORGES DUHAMEL

L'ŒUVRE DES ATHLÈTES

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

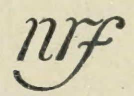
REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE
DU VIEUX-COLOMBIER, LE 10 AVRIL 1920

SUIVIE DE

LAPOINTE ET ROPITEAU

COMÉDIE EN UN ACTE

TROISIÈME ÉDITION



PARIS
ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
35 ET 37, RUE MADAME. 1920

DU MÊME AUTEUR

VIE DES MARTYRS, 1914-1916. *Mercure de France.*

CIVILISATION, 1914-1917 (Prix Goncourt 1918). *Mercure de France.*

LA POSSESSION DU MONDE. *Mercure de France.*

ENTRETIENS DANS LE TUMULTE. *Mercure de France.*

COMPAGNONS. *Nouvelle Revue Française.*

LA LUMIÈRE. *Figuière.*

LE COMBAT. *Mercure de France.*

DANS L'OMBRE DES STATUES. *Nouvelle Revue Française.*

LES POÈTES ET LA POÉSIE. *Mercure de France.*

PAUL CLAUDEL, suivi de PROPOS CRITIQUES. *Mercure de France.*

L'ŒUVRE DES ATHLÈTES

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

A JACQUES COPEAU

PERSONNAGES

Le père AUBOYER	*André BACQUÉ*
La mère AUBOYER	*Gina BARBIERI*
Les enfants AUBOYER — Mathilde	*Blanche ALBANE*
Les enfants AUBOYER — Léa	*Suzanne BING*
Les enfants AUBOYER — Maxime	* * *
Les enfants AUBOYER — Denis	*Julien CARETTE*
AMÉDÉE, *cul de plomb*	*Romain BOUQUET*
Rémy BELOEUF, *directeur de l'Œuvre des Athlètes*	*Henri VERMEIL*
Michel CHÉRY, *secrétaire*	*Léonce CORNE*
Monsieur PAIX, *autre cul de plomb*	*Albert SAVRY*
FILLIATRE-DESMELIN	*Louis JOUVET*
Van SCHAFF	*Georges VITRAY*
AUPIEZ	*Jean GALLAND*
Le photographe	*Marcel HERRAND*
Un maître d'hôtel	*Max JACQUET*
Le garçon cycliste	*Robert ALLARD*
Le nabot	*Jean VILLARD*
Plusieurs jeunes hommes	
La bonne	*BARANGER*

ACTE PREMIER

La salle à manger de la famille Auboyer. Au fond, fenêtres donnant sur la rue. A droite et au fond, escalier en limaçon descendant à l'étage inférieur où est la boutique de pharmacie. Portes conduisant dans les appartements de la famille Auboyer. Meubles de style Louis-Philippe.

SCÈNE I

DENIS, AMÉDÉE.

Au lever du rideau, DENIS est vautré dans le fond d'un vieux canapé ; on aperçoit ses jambes qui s'agitent en mesure. Entre AMÉDÉE, quadragénaire corpulent ; blouse, longue et maculée, de garçon pharmacien.

AMÉDÉE. — Qu'est-ce que vous lisez-là, mon gros petit ?

DENIS, *s'étirant.* — Ah ! Oh ! Hou ! Hou ! Je ne lis rien. Figure-toi, Amédée, que je me balançais au bout d'un brin d'herbe...

AMÉDÉE. — Raconte-moi ça, insecte de mon cœur.

DENIS. — ... J'avais des pattes vertes, et deux antennes élastiques entre les yeux, le tout parfaitement conditionné. Si ce n'est pas vrai, c'est que je l'ai rêvé.

AMÉDÉE. — Tout ça est vrai. On ne rêve pas des choses pareilles. Et alors ?

DENIS. — Alors, pan ! tu sors du plancher. Alors, je me réveille dans le fond d'un canapé qui sent la punaise ; alors je remarque que tu pues l'iodoforme, Amédée; alors je vois les fenêtres qui donnent sur la rue des Petites-Ecuries ; alors, ah mon Dieu ! ça me donne mal au cœur. Je suis triste, Amédée.

AMÉDÉE. — Si je pouvais te prendre par le bout des ailes et te déposer sur ton herbe... Mais non ! Dis-moi où ton père a caché la clef de l'armoire infernale. Dis-moi seulement où il a mis cette petite clef, mon garçon.

DENIS. — Sur son cœur ! Il l'a mise sur son cœur.

AMÉDÉE. — Tout ça ne me dit pas où est son cœur, m'cher ami.

DENIS. — Je pense que son cœur est à l'heure actuelle dans les parages de la gare de Lyon, avec tout le reste de sa bonne grosse personne.

AMÉDÉE. — Voilà ! il y a, en bas, à la pharmacie, un monsieur dont la dame est à l'agonie.

DENIS. — Oh ! comme cela est fâcheux.

AMÉDÉE. — Pas de quoi rire, m'cher ami !

DENIS. — Je sais bien qu'il n'y a pas de quoi rire. Alors pourquoi as-tu envie de rire, Amédée ?

AMÉDÉE. — Tu crois que j'ai envie ? Je crois que je n'ai pas envie.

(Ils rient tous deux.)

DENIS. — Chut ! Le monsieur qui a sa dame à l'agonie va vous entendre, gros homme, et il pensera que vous n'avez pas bon cœur.

AMÉDÉE. — Où est la clef de l'armoire, m'cher ami ?

DENIS. — Papa la rapportera tout à l'heure, en même temps qu'un cousin à nous, avec qui tu auras l'avantage de déjeûner aujourd'hui.

AMÉDÉE. — ... Belle jambe !

DENIS. — Hein ?

AMÉDÉE. — Rien.

DENIS. — Comment oses-tu faire allusion à ta jambe pour exprimer le mépris que tu as de la compagnie ? Ourson ! Misanthrope ! Sais-tu qu'il est très bien, très intéressant, tout à fait remarquable ce cousin à nous ?

AMÉDÉE. — Tu le connais ?

DENIS. — Par la renommée, par sa réputation...

AMÉDÉE. — Toi, tu sais, tu es gentil, mais tu es encore un petit peu bête ; il faudra que je te le dise.

DENIS. — Voilà qui est fait.

AMÉDÉE. — ... La renommée ! La réputation ! Mais, m'cher ami, ce qu'il faut, c'est voir une figure, c'est entendre un bonhomme qui parle. Un bonhomme, ça se connaît avec les yeux, avec les mains, avec les oreilles...

DENIS. — Avec le nez !

AMÉDÉE. — Surtout avec le nez ! Mais la réputation, ce choléra ! Ourson ? Misanthrope ? Tu es encore un peu bête, toi ! Il faut voir une figure. Qu'est-ce que tu lis là ?

DENIS. — Je ne lis rien, mon Amédée. Je m'amuse à ne rien lire.

AMÉDÉE. — Qu'est-ce que c'est que cette revue ?

DENIS. — Cela a l'air d'une revue, mais ce n'est pas une revue, c'est un *Atlas*. Tiens, c'est écrit : " Atlas universel de l'art et de l'esprit ".

AMÉDÉE. — Atlas ? Oui... donne-moi ça.

DENIS. — Ce périodique s'appelle " Puissance et Pensée ".

AMÉDÉE. — " Puissance et Pensée ", m'cher ami ? Ça doit être du joli à l'intérieur. En voilà un titre ? Il n'y en a que pour lui.

DENIS. — C'est une revue très bien, avec un portrait du directeur. Chut ! attends-moi un peu.

AMÉDÉE. — Où vas-tu ?

DENIS. — Voir un peu ce monsieur dont la dame est à l'agonie.

(Il s'engage dans l'escalier puis revient.)

AMÉDÉE. — Que fait le monsieur ?

DENIS. — Il se promène dans la boutique en chantant quelque chose.

AMÉDÉE. — Peut-être une marche funèbre ?

DENIS. — Non ! quelque chose d'entraînant et de guerrier, dans le genre arabe. Tiens *(Il prend la revue des mains d'AMÉDÉE).* Tu veux des figures ? En voici une.

AMÉDÉE, *riant.* — Ah ! M'cher ami ! ah ! ah !

DENIS. — Je te défends de rire ! Ce portrait est celui de notre cousin, avec qui tu auras l'avantage de déjeûner dans une heure, de mon cousin Rémy Belœuf.

AMÉDÉE. — Oh ! Oh ! pardon !

DENIS. — ... Directeur-fondateur de " Puissance et Pensée ".

AMÉDÉE. — Ah ! Ah ! " Atlas universel ".

DENIS. — Assez !

AMÉDÉE. — Oh ! Oh ! c'est un chat.

DENIS. — Quoi ? Qui ?

AMÉDÉE. — Je dis que c'est un chat.

DENIS. — Mais qui est-ce qui est un chat ?

AMÉDÉE. — Ce cousin que tu as là.

DENIS. — Il n'est pas beau, à coup sûr ; mais il est absolument impossible de le comparer à un chat.

AMÉDÉE. — Tout à fait possible ! Toi, m'cher ami, tu as l'imagination faite comme un pauvre. Quel malheur ! et tu n'as que seize ans ! Tu dis toujours : Louis Baudet ressemble au bandagiste, ou encore : le cycliste ressemble à Madame Azon. Eh bien ! moi, je dis : Louis Baudet ressemble au boulevard Picpus...

DENIS. — Silence, Amédoche ! Il y a une dame qui est à l'agonie.

AMÉDÉE. — ... Et je dis encore le garçon cycliste ressemble à l'obélisque. Et je dis que toi, tu ressembles à un cerisier de Mars ou à une escopette.

DENIS. — Je supporterai tout, mais pas cela ! Une escopette ! et en quoi ?

AMÉDÉE. — On ne doit jamais expliquer une comparaison. Chut ! Chut !

DENIS. — Qu'est-ce que tu as ? Vous êtes malade, mon Amédée ?

AMÉDÉE. — Ecoute ! m'cher ami ! Ecoute.

(Silence. Tous deux prêtent l'oreille.)

DENIS. — Ce n'est rien, c'est l'air guerrier...

AMÉDÉE. — ... Du monsieur dont la dame est dans un si triste état.

DENIS. — Tout va bien ! Non, notre cousin n'est pas un chat. Il n'a rien du chat.

AMÉDÉE. — Il a tout du chat ! Ce nez volumineux.

ACTE PREMIER

DENIS. — Mais, Amédée, le chat est un animal très petitement monté, comme nez !

AMÉDÉE. — Petitement monté ! Tu as sur le chat des idées de collège, mais tu n'as pas d'expérience. Regarde ces fortes oreilles.

DENIS. — Mais, Amédoche, les chats ont de petites, de toutes petites oreilles.

AMÉDÉE. — Tu es encore un peu bête ! Tu n'as jamais vu un chat avec les yeux de l'intelligence, mais à travers une foule de préjugés.

DENIS. — Vous vous trompez, Amédoche !

AMÉDÉE. — Je vous défends d'estropier mon nom.

DENIS. — Bien, Amédin !

AMÉDÉE. — Je vous défends... Gredin ! cousin de chat ! futur chat ! candidat à la chatterie perpétuelle et universelle...

DENIS. — Et moi, je t'appellerai Amédoche, et même Amédin, et aussi Amédouche et encore Amédinet, et, oh honte ! je t'appellerai Amédasse, et même Amédemoncœur, et aussi Amédiste et Amédassier et Amédouille et Amédouillet et Amédouce et Amédoucetance et oui ! oui ! Amédouille ! Amédouille.

AMÉDÉE, *pendant ce temps.* — Ah ! la petite canaille, la petite canaille ! *(Ils se poursuivent, en riant, dans la pièce. Entre LÉA portant son cartable.)*

SCÈNE II

DENIS, LÉA, *et par moments* AMÉDÉE.

LÉA. — Qu'est-ce que vous faites ! Il y a en bas un monsieur...

AMÉDÉE. — Hélas oui ! la pauvre dame ! Elle est bien bas !

DENIS, *essoufflé.* — Il a dit que le cousin Belœuf ressemblait à un chat.

AMÉDÉE, *un peu honteux.* — Attends-moi, braillard ! *(Il gagne l'escalier, puis revient.)* Je ne suis pas tranquille : ce monsieur me donne de l'inquiétude ; il est en train de regarder une boîte de pastilles avec beaucoup trop de tendresse. S'il allait s'évanouir dessus...

DENIS. — Allez le soustraire à la tentation, Amédée !

AMÉDÉE. — J'y vais. Un homme qui lutte avec une grande souffrance morale peut avoir de ces faiblesses.

(Il sort.)

LÉA. — Comme c'est raisonnable à un grand garçon de ton âge, de monter sur les meubles et d'abîmer tout le ménage.

DENIS. — C'est vrai, Léa, c'est une action inexcusable, et j'en pleurerais de honte, si je n'avais

une grosse envie de rire à cause de ce sucre d'orge qui te sort de la bouche. Comme c'est raisonnable à une fille de quatorze ans de se défigurer avec un sucre d'orge le jour où elle doit avoir l'avantage de déjeuner en compagnie d'un cousin à nous qui est un homme de lettres.

LÉA. — Je vois ce que c'est, tu veux me faire quitter mon sucre d'orge, pour te jeter dessus et le suçer après moi.

DENIS. — Mademoiselle ! Je ne suis pas aussi vil.

LÉA. — Oh ! la ! la ! Je ne dis pas que tu es vil, je dis seulement que tu es gourmand.

DENIS. — Vous avez tort, Léa. Je ne songe qu'à votre bonheur. Il va venir ici un homme qui est garçon et qui peut prétendre à ta main.

LÉA. — Grand benêt !

DENIS. — ... On ne sait jamais ! tu ne peux manquer d'avoir des jupes longues avant la fin de l'année, maman l'a promis.

LÉA. — Merci ! Tu vois mon œil, n'est-ce pas ? Eh bien ! aussi vrai que tu le vois, je ne me marierai jamais. Et je ne suis pas la seule : il y a aussi Louise Lecœur et Marie Trotout qui ont juré comme moi qu'elles ne se marieront jamais.

DENIS. — Et que feront ces jeunes personnes ?

LÉA. — Nous serons religieuses, ou exploratrices, ou infirmières, ou médecins.

DENIS. — Alors, pas de maris ?

LÉA. — Merci ! Pour qu'ils montent sur les meubles et qu'ils abîment tout le ménage, ou même...

DENIS. — Ou même quoi ?

LÉA. — Ou même qu'ils me séquestrent, comme ça se voit tous les jours.

DENIS. — Embrasse-moi, Léa.

LÉA. — Pourquoi ?

DENIS. — Pour des raisons philosophiques que je te dirai le lendemain de ton mariage. *(Il l'embrasse.)* Et maintenant donne-moi un bout de sucre d'orge.

LÉA. — C'est pour cela que tu voulais que je t'embrasse. Es-tu roué !

DENIS. — Non ! ce n'est pas pour cela ! Non ! Je l'affirme sur l'honneur de la famille Auboyer.

(Entre AMÉDÉE.)

AMÉDÉE, *à Denis.* — A quelle heure doit revenir ton père ?

DENIS. — Il devrait être ici.

AMÉDÉE. — Je ne sais plus que faire de ce bonhomme qui est en bas.

DENIS. — Comment ! Tu l'as laissé en tête à tête avec la boîte de pastilles ?

AMÉDÉE. — Rien à craindre ! J'ai dit que c'était vermifuge.

DENIS. — Que veux-tu ? Ce malheureux attendra.

AMÉDÉE. — Oh ! lui, il peut attendre. C'est sa dame qui ne peut pas.

ACTE PREMIER

LÉA. — Mais qu'est-ce que vous voulez, Amédée ?

AMÉDÉE. — La clef de l'armoire aux poisons, mon enfant. C'est votre père qui l'a.

LÉA. — Mais non ! mais non ! Elle est dans la tête de l'amour.

AMÉDÉE. — J'aurais dû m'en douter. Mais de quelle tête et de quel amour parlez-vous ?

LÉA, *grimpant sur un fauteuil.* — L'amour qui est sur le buffet, l'amour en plâtre. Il a la tête creuse et on cache la clef dans le trou.

DENIS. — Quand tu auras fini de grimper sur les meubles.

LÉA. — Vous ne savez jamais où nous rangeons les choses.

DENIS. — Chaque fois que les femmes rangent un objet, on peut le considérer comme perdu. Celle-ci a quatorze ans, et elle dit déjà " nous ". C'est à faire frémir.

AMÉDÉE. — Merci, Mademoiselle Léa, merci pour la dame et pour son monsieur. En récompense de cette bonne action, je vais demander au ciel de faire en sorte que ce cousin à vous qui est homme de lettres, et qui aura l'avantage de déjeûner avec moi tout à l'heure, ressemble un peu moins outrageusement à un chat.

DENIS. — Léa, n'écoute pas cet homme ; il cherche à déconsidérer notre cousin qu'il ne connaît pas plus que nous ne le connaissons nous-

même et qui ne ressemble pas plus à un chat qu'Amédée ne ressemble à un traversin.

AMÉDÉE. — Denis, vous regretterez cette parole, et d'autant plus que j'ai toujours estimé avoir un faux air de traversin.

DENIS. — Un traversin! tu es trop modeste! Un édredon monté sur pattes, ô le plus volumineux des Amédée.

AMÉDÉE. — Silence ! phonographe ! *(à LÉA)* Croyez-moi, ma petite fille, M. Rémy Belœuf, si j'en juge d'après son portrait, a bien des points communs avec le chat, qui d'ailleurs est une belle bête.

LÉA. — Laissez-moi donc tranquille avec votre chat, et allez faire la potion pour la dame.

AMÉDÉE. — J'irai, chère mademoiselle, j'irai. Bien qu'il soit midi moins un quart et qu'à cette heure la pauvre dame soit probablement morte.

LÉA. — Si papa était là, il vous dirait que ça ne vous regarde pas qu'elle soit morte, mais que le principal, c'est de faire la potion.

AMÉDÉE. — Votre père est un sage. Quant à vous, si cela continue, vous deviendrez une fameuse madame.

(Il sort.)

LÉA, à DENIS. — Aide-moi donc à tirer la table, pour mettre les rallonges.

DENIS, *l'aidant.* — Maxime est-il allé à la gare, avec papa ?

LÉA. — Pour sûr que non, il est plutôt en train de courir.

DENIS. — Qu'est-ce que ça veut dire : courir ?

LÉA. — Ça veut dire, ça veut dire : chiper toute l'eau de Cologne à la pharmacie, et puis mettre sa jaquette pour aller entendre un cours à la Faculté, et puis avoir des masses d'amis que personne ne connaît et puis raconter quantités de choses que personne ne demande, et puis des tas d'histoires comme ça... Dis-moi, penses-tu qu'il ait cet air-là ?

DENIS.— Quel air? De qui parles-tu? De Maxime?

LÉA. — Non, de notre cousin Belœuf. Penses-tu qu'il ait l'air d'un chat ?

DENIS. — A vrai dire, je n'en sais trop rien.

LÉA. — C'est cette grande bête d'Amédée qui dit cela.

DENIS. — Amédée est un homme d'expérience. Ses affirmations m'ont troublé. Et maintenant, ce cousin ressemblerait en fait à un chat que je n'en serais qu'à moitié surpris.

LÉA. — Moi, je ne trouvais pas. J'ai vu son portrait...

DENIS. — Comment? Tu as ouvert " Puissance et Pensée " ?

LÉA. — Oui, j'ai vu le portrait. J'ai même lu un article...

DENIS. — Tu as lu un article ?

LÉA. — Oui, sur le rythme l'imagination de contemporaine dans les arts plastiques et...

DENIS. — ... Plastiques et quoi ? Parle donc.

LÉA, *baissant la tête.* — " Plastiques et statiques ", na...

DENIS. — Ah ! Tout va bien, Tu as lu jusqu'au bout ?

LÉA. — Bien sûr.

DENIS. — Que je te regarde ! Il y a dans ton sexe des qualités de persévérance et de curiosité qui feront toujours l'admiration du mien.

LEA. — Si tu veux te moquer de moi...

(*Entrent Madame AUBOYER et MATHILDE.*)

SCÈNE III

DENIS, LÉA, MADAME AUBOYER, MATHILDE.

MADAME AUBOYER. — Ah ! Mon Dieu ! Il est presque midi ; jamais ce déjeûner ne sera prêt.

(Elle se laisse tomber dans un fauteuil, avec accablement.)

DENIS. — Du courage, maman, du courage !

MADAME AUBOYER. — Du courage, mes enfants ? Ayez-en seulement autant que j'en ai eu, car il m'en a fallu pour passer par toutes les épreuves où j'ai passé.

ACTE PREMIER

LÉA. — Tu ferais bien de m'aider, Mathilde, au lieu de rester là, toute droite, comme une grande plante sentimentale.

MATHILDE. — Je ne veux pas que tu m'appelles comme cela. Maman, fais-la finir !

MADAME AUBOYER. — Je vous en supplie, mes enfants, ne vous disputez pas, si vous ne voulez pas me rendre malheureuse. Vous m'avez tous coûté assez de tourments pour me donner un peu de tranquillité aujourd'hui. Toi, Léa, quand tu as eu ta scarlatine, j'ai passé huit jours et huit nuits à ne vivre que de café et de pastilles de menthe. Mon Dieu ! Mon Dieu ! Rappelez-vous, mes enfants, qu'au moment où je portais votre frère Maxime, je suis tombée sur un bidon à pétrole...

DENIS. — Maman, tu parles à des jeunes filles.

MATHILDE. — Tais-toi donc, imbécile !

MADAME AUBOYER. — Denis, j'ai confiance en mes filles, mais je veux qu'elles n'ignorent rien de la vie. Fasse Dieu que l'expérience de leur mère les éclaire !

DENIS. — Pauvre maman !

LÉA. — Fais donc attention, Mathilde, la nappe a des plis de ton côté.

DENIS. — Ma pauvre-bonne-grosse-petite-maman !

MADAME AUBOYER. — Aimez-moi bien, mes enfants, aimez aussi votre père ; il n'a pas toujours été pour moi le mari qu'il est aujourd'hui, mais il

a bien travaillé pour vous donner à chacun une situation. Il faut l'aimer mes pauvres chéris !

LÉA. — Mathilde, passe-moi l'argenterie.

MATHILDE. — Qu'est-ce que tu as, maman, tu ne vas pas pleurer ?

MADAME AUBOYER. — Je suis sûre que ce déjeuner va se trouver complètement manqué. C'est vexant, car ce cousin pensera que je ne suis pas une bonne femme d'intérieur. Soyez d'abord des femmes d'intérieur, mes enfants !

DENIS. — Maman, je te promets de faire ce que je pourrai...

MATHILDE. — Pour commencer, mets les couverts à leur place, nigaud !

MADAME AUBOYER. — Va surveiller le gigot, Mathilde. Pour moi, je suis à bout de forces.

MATHILDE. — Faut-il le retourner ?

MADAME AUBOYER. — C'est vrai, tu ne peux pas savoir si le moment est venu de retourner ce gigot. Je vais y aller, mon enfant. Ton père est un brave homme, mais si le gigot était mal cuit, il serait capable de le jeter par la fenêtre, comme il a fait une fois. Figure-toi, c'était en 87, deux ans avant la naissance de ton frère. Nous n'avions pas encore acheté la pharmacie, nous étions rue Réaumur, au troisième...

(Elles sortent.)

ACTE PREMIER

SCÈNE IV

DENIS, LÉA, *puis* AMÉDÉE.

LÉA, *courant autour de la table.* — Deux et deux, quatre, et deux, six, et deux, huit. Papa et maman, ça fait deux; les quatre enfants : Maxime, Mathilde, Denis, Léa, ça fait six. Amédée et le monsieur, ça fait huit. Veux-tu parier qu'il ne ressemble pas à un chat?

DENIS. — Assez! La parole... est au temps. C'est lui qui va trancher la question. Dans dix minutes, au plus tard, Remy Belœuf ressemblera ou ne ressemblera pas à un chat. Pour le moment, on ne sait rien.

LÉA. — S'il doit y ressembler dans dix minutes, il y ressemble déjà ; pas vrai?

DENIS. — Non, non! La ressemblance, ça se décide tout d'un coup.

(Entre AMÉDÉE.)

AMÉDÉE. — Le monsieur est parti, avec sa potion. Il faut que j'aille à la droguerie. Qui va garder la pharmacie?

DENIS. — Je peux me sacrifier.

AMÉDÉE. — Non, m'cher ami. Tu n'es pas assez sérieux.

DENIS. — Pour quoi faire, mon Dieu? Faut-il être si sérieux pour coller des étiquettes, pour

dire : “ Madame, ne vous donnez pas la peine ”, ou bien : “ Mon petit ami, on ne reprend pas les bouteilles ”, ou pour mâcher un gros bouchon jusqu'à ce qu'il devienne un petit bouchon ?

AMÉDÉE. — Tu peux rire, Denis. Tout cela est plus difficile et plus pénible que ça n'en a l'air. *(Il quitte sa blouse pour un vêtement d'extérieur.)* Et puis, non ! tu as raison. Ce n'est ni malin, ni intéressant. C'est le plus bête des métiers. Et si je fais un travail stupide, c'est que, malgré mes idées, je suis un propre à rien. Ça, je ne cherche pas à me le dissimuler. Amédée ! Amédée ! Tu n'es bon qu'à coller des étiquettes, tu en colleras, m'cher ami.

LÉA. — Voilà Denis ! Lui, il n'est bon qu'à vexer le monde.

AMÉDÉE. — Ah ! Bah ! Je m'en dis tous les jours, moi-même, de plus franches et de plus cruelles. Oh ! il viendra peut-être un jour où le pilon me tombera des mains. Et alors...

DENIS. — Et alors ?

AMÉDÉE. — Alors, j'irai peut-être, comme le représentant Souvestre dans ces pays où l'on navigue, en pirogue pendant des semaines, sans voir le ciel, tant la voûte de lianes est épaisse, et où les noirs demandent, pour prix de l'hospitalité, qu'on leur raconte son voyage.

DENIS. — Oh ! Amédée, parle-moi de ce pays-là !

AMÉDÉE. — Cela ne te regarde pas. Au revoir.

(Il prend son chapeau.)

DENIS. — Amédée !

AMÉDÉE. — Qu'est-ce qu'il y a, mon garçon ?

DENIS. — Je suis un idiot, Amédée.

AMÉDÉE. — C'est bien fâcheux pour toi. Tu diras à ton père que je suis chez le droguiste.

DENIS. — Amédée, mon vieux, pardonne-moi. J'ai dit une sottise, mais je t'aime bien. De tous les hommes que je connais, tu es celui qui me plaît le mieux.

AMÉDÉE. — C'est que tu n'en connais pas beaucoup. Allons, viens avec moi jusqu'à la droguerie.

DENIS. — Merci, Amédée. Je t'aime bien mon gros.

AMÉDÉE. — Ben ! je veux bien le croire. Mais tu es encore un peu orgueilleux, toi, si tu t'imagines qu'en me disant que tu m'aimes tu vas me donner une haute idée de ma valeur. Allons, dépêche-toi.

LÉA. — Je descends à la pharmacie. Le couvert restera en plan. Moi, j'aime bien aller à la pharmacie.

(Ils sortent tous trois.)

SCÈNE V

MONSIEUR AUBOYER, BELOEUF, *et, au début,* LE GARÇON CYCLISTE ; LÉA, *par intervalles.*

Une porte s'ouvre à droite. Entrent AUBOYER, Remy BELOEUF et le

garçon cycliste qui est chargé de valises. BELOEUF a 35 ans, taille médiocre, élégance étriquée, cheveux soignés et divisés par une raie médiane, barbe en éventail qu'il flatte à petits gestes. Monsieur AUBOYER est un gros homme chauve à moustaches immenses ; il a un tic qui consiste à fléchir fréquemment l'avant-bras droit sur le bras, d'une façon saccadée, en aspirant l'air entre les dents, ce qui produit un sifflement : Hiff... Hiff...

AUBOYER. — Entrez, mon cousin. Voilà notre salle à manger.

BELOEUF. — La salle à manger ! C'est bien ce que je pensais. L'agape familiale est déjà préparée.

AUBOYER. — Elle est préparée ? C'est une façon de parler. Un couvert à moitié mis ! (*au cycliste*) Mais ferme donc la porte, petit rossard ! Tu fais des courants d'air.

LE CYCLISTE. — Monsieur, j'ai les mains prises.

AUBOYER, *fermant la porte.* — Je t'ai déjà dit que tu n'étais qu'un foutriquet. Tu sais : pas commode, moi ! (*à BELOEUF*) Ce garçon est un foutriquet.

BELOEUF. — L'iniative lui fait défaut. Assurément, on ne développe pas assez l'initiative chez nos jeunes gens.

AUBOYER. — C'est l'initiative, oui ! C'est ça, et c'est tout le reste. Hiff... Hiff... Pose tes valises, mon foutriquet. Il faut vous débarrasser, cousin, Hiff...

BELŒUF. — Plaît-il ?

AUBOYER. — Rien. Hiff... La pharmacie et l'officine sont au rez-de-chaussée. Ici, au premier étage, nous avons notre appartement. Les fenêtres que voilà donnent sur la rue des Petites-Hiff... Écuries. Votre logement a été préparé au second. Il y a là, aussi, les chambres de nos garçons et celle du préparateur, Amédée. J'espère qu'ils ne vous gêneront pas trop.

BELŒUF. — Oh ! il suffit d'une pièce où l'on puisse s'isoler... pour penser et faire son œuvre. (*au cycliste*) Attention ! Attention !

AUBOYER. — Qu'est-ce qu'il fait encore ?

BELŒUF. — Ne posez pas cette valise auprès du feu, mon petit ami. Quelle imprudence ! J'ai là tous mes documents, mes manuscrits, mes articles en train, mes derniers poèmes, une véritable fortune spirituelle.

AUBOYER. — Ah ! Bah ! Il n'y a rien à craindre.

BELŒUF. — Ce sont des trésors dont la compagnie d'assurance ne répond pas. (*au cycliste*) Posez cela près de la porte.

AUBOYER. — Et puis, va-t'en à l'officine ! Pour être un foutriquet, pour sûr, il en est un (*à*

Belœuf) Qu'est-ce que vous faites ? Vous lui avez donné la pièce ?

(*Sort le garçon cycliste.*)

BELŒUF. — Toute peine mérite salaire, je lui ai remis dix centimes. C'est peu de chose, mais il ne faut pas décourager le prolétariat.

AUBOYER. — Le prolétariat ! Un méchant foutriquet, un bibi plus bête qu'une boule de gomme !

BELŒUF. — Que voulez-vous ? ce garçon n'est pas intelligent, en effet ; mais l'intelligence est une chose innée, qui ne s'acquiert pas.

AUBOYER. — Au fond, qu'il soit assez intelligent pour pousser le tri-porteur et faire avancer sa bécane, Hiff... je ne lui en demande pas davantage. Allons, asseyons-nous, cousin, en attendant les femmes qui sont toujours pressées et jamais à l'heure. Parlez-moi de vous ; parlez-moi de votre famille. Comment va Madame Lemol ?

BELŒUF. — Ma grand'mère se porte bien, merci ! C'est un superbe exemple de courage et d'énergie. Toutes les qualités de notre race : l'intelligence assimilatrice, l'aptitude au commandement, l'esprit d'organisation. C'est un grand modèle.

AUBOYER. — Evidemment, c'est une forte femme, et qui a su se retourner, Hiff... comme une crêpe, et qui a fait quelque chose avec son commerce. Je n'ai pas de conseils à vous donner, mais je pense que vous aviez là une jolie petite affaire ! Enfin...

BELŒUF. — Sans doute, mais j'ai dû me déta-

cher complètement de cet ordre d'occupations.

AUBOYER. — C'est vrai, vous êtes maintenant en passe de devenir un homme connu. Ah ! Diable! Je me rappelle pourtant vous avoir vu, à Lyon : les manches de tussor, et les ciseaux, et puis tout...

BELŒUF. — C'est tout à fait possible, je ne sais vraiment plus.

AUBOYER. — Oui ! vous n'aimez peut-être pas qu'on vous en parle, maintenant qu'on voit votre nom dans le journal. Bien qu'au fond, voyez-vous? les cheveux, c'est des cheveux, et ce n'est pas plus sale que le reste.

BELŒUF. — Je ne renie pas mon passé. J'ai fait, à cette époque, des études sociales qui ont beaucoup influé sur ma conception du monde et de l'individu.

AUBOYER. — Et maintenant, pan ! et pan ! c'est votre littérature qui marche. Hiff... quand on a un talent, Hiff... faut en profiter.

BELŒUF. — Il est de fait que, maintenant, j'ai pris position.

AUBOYER. — Ecoutez, cousin, écoutez! Je crois que vous êtes troublé parce que vous regardez... Hiff... ce sacré tic, que j'ai...

BELŒUF. — C'est-à-dire...

AUBOYER. — Allons, farceur, moi je vous regarde et je vois bien que vous le regardez.

BELŒUF. — Je vous assure que ça ne se voit pas.

AUBOYER. — Sincèrement ?

BELŒUF. — Comme je vous le dis.

AUBOYER. — Je ne devrais pas en parler, parce que je crois qu'en effet ça ne se sent pas trop. Hiff... C'est plus fort que moi. A me voir, on croirait que je suis un sanguin. Il y en a même qui disent que je suis un lymphatique. Mais non ! non ! Je suis un sensuel, oui, et un bon ; et, avec toutes les apparences du digestif, je suis un nerveux et un cérébral ; mais, Hiff... surtout un nerveux, Hiff... oui, oui.

BELŒUF. — Je vous assure que je ne m'étais aperçu de rien. D'ailleurs, ces tics, ce sont les servitudes du corps.

AUBOYER. — Appelez ça comme vous voudrez, mon bon ami. Mais, assez là-dessus ! Parlez-moi donc de vos affaires. Vous venez à Paris, c'est que ça va ? Vous êtes satisfait ?

BELŒUF. — Je dois reconnaître que le succès de mes idées s'affirme de jour en jour. J'arrive, instamment sollicité par des personnalités politiques dont l'influence m'est acquise. (*Entre LÉA.*)

LÉA. — Papa ! Ah ! tu es là, papa. Il y a en bas, à la boutique...

(*Elle aperçoit BELŒUF et s'arrête.*)

AUBOYER. — Ah ! voilà ma fille cadette. Léa, je te présente notre cousin, Rémy Belœuf. Approche-toi donc, petite sauvage !

BELŒUF. — Mademoiselle, votre père m'a déjà beaucoup parlé de vous.

AUBOYER. — Elle est futée comme une belette. et adroite! Elle fait ce qu'elle veut de ses mains. Il y a ça d'agréable avec elle qu'on n'a pas besoin de la pousser. Elle vous jouera quelque chose après le déjeûner, car elle touche du piano.

BELŒUF. — La musique est un art sacré, un art rédempteur.

AUBOYER — Ah ! c'est une jolie distraction. Eh bien ! Léa ! qu'est-ce que tu as à contempler Monsieur Belœuf avec cet œil-là ? Vous vous regardez, Hiff... comme chien et chat.

LÉA, *se mordant les lèvres.* — C'est pour un monsieur... qui voudrait une tête de pavot... Où sont les têtes de pavots, papa ?

AUBOYER. — Elles sont... dans le coin de la pharmacie.

LÉA. — Quel coin papa ?

AUBOYER. — Eh ! le coin qui est du côté du Faubourg St-Denis. Mais qu'est-ce que tu as, Hiff... à regarder notre cousin comme cela ? Allons, va, ma jolie ! (*sort LÉA.*) C'est encore une enfant. Il ne faut pas faire attention. Madame Auboyer n'arrive toujours pas. Parlez-moi de ces histoires dont vous me parliez dans la voiture.

BELŒUF. — Je ne sais plus. Je vous parlais peut-être de la P.P. ?

AUBOYER. — Farceur, vous voulez rire. Il n'a pas été question de pépé.

BELŒUF. — C'est vous qui plaisantez. Enten-

dons-nous, cousin. Il s'agit de ma revue littéraire et philosophique, dont j'aperçois précisément ici un fascicule spécimen. Elle s'appelle " Puissance et Pensée ", joli titre, n'est-ce pas ? A notre époque, le temps n'a pas de prix, nous sommes dans l'ère des abréviations, et c'est pourquoi j'appelle, familièrement, mon organe : la P.P.

AUBOYER. — Votre organe ? Hiff... c'est cette revue dont vous êtes le directeur ?

BELŒUF. — Précisément. C'est cette revue, qui va désormais devenir l'organe de notre œuvre : l'O. D.A.S., c'est-à-dire : l'Œuvre des athlètes spirituels.

AUBOYER. — Nous y voilà ! C'est de cette œuvre que vous m'avez déjà parlé, de cette histoire d'athlètes. Je trouve ça très intéressant.

BELŒUF. — Entendons-nous ! Le vocable athlète est pris ici dans le sens moral, et, pour tout dire, métaphorique.

AUBOYER. — C'est bien ce que je me disais.

BELŒUF. — L'Œuvre, qui sera prochainement subventionnée par l'Etat, est avant tout une entreprise de haute culture intellectuelle.

AUBOYER. — C'est une riche idée ! Je ne serais pas fâché de savoir, Hiff... comment ça vous est venu.

BELŒUF. — A l'époque où j'ai fondé, à Lyon, ce mouvement d'abord régional, et qui prend, à l'heure actuelle, un épanouissement que je n'hésiterai pas à qualifier d'universel, de cosmique, je n'étais se-

condé que par quelques rares individualités, véritables pionniers de l'esprit...

AUBOYER. — Ah ! oui ? Et maintenant, ils ont fait des petits ?

BELŒUF. — Ils ont été les premiers, après moi, à comprendre... Il est fort difficile de vous expliquer cela d'une façon à la fois synthétique et formelle... à comprendre enfin la nécessité où nous nous trouvons désormais de substituer, dans notre conception de la vie, le multiple à l'unilatéral et le simultané au successif... C'est un principe dont la portée sociale n'échappe plus à personne.

(*Entre LÉA.*)

LÉA. — Papa, c'est pour une bouteille de vin tonique.

AUBOYER. — Dans le placard du couloir, ma jolie ! (*sort LÉA*) Allez-y, mon bon ami, vous dites des choses qui ne sont pas particulièment commodes à encaisser ; mais enfin je n'ai jamais passé pour un imbécile.

BELŒUF. — C'est donc à ce moment que nous avons décidé, moi et les écrivains de mon groupe...

AUBOYER. — Attendez, mon ami, allons par ordre. Vous en étiez à l'unilatéral. Hiff... Hiff... Allons par ordre.

BELŒUF. — Il m'est difficile de vous expliquer dans le détail, en si peu de mots...

AUBOYER. — Expliquez toujours, et ne croyez pas que je ne me tienne pas au courant parce que

je suis occupé d'un commerce. Mon ami, j'ai lu votre Lamartine, tout comme un autre, et Victor-Hugo, et J.-J. Rousseau, et tout le bazar...

BELŒUF. — Je le crois volontiers, mais je vous étonnerai sans doute beaucoup en vous apprenant que les écrivains de mon groupe ont mis à sa place et réduit à ses proportions l'effort esthétique et philosophique de ces littérateurs.

(*Entre LÉA.*)

LÉA. — Papa, c'est une dame qui veut te parler.

AUBOYER. — Occupe-toi de cette dame, ma jolie!

LÉA. — Je ne saïs pas ce qu'elle veut. Elle a dit qu'elle ne pouvait pas m'expliquer cela, à moi.

AUBOYER. — Allons, bon! C'est encore une petite... Hiff... Hiff...

(*Il parle bas à l'oreille de BELŒUF.*)

BELŒUF. — Ah!... Ah!... Ce n'est hélas que trop probable.

AUBOYER. — Je vais l'expédier et je reviens tout de suite. (*Il sort.*)

BELŒUF. — Eh bien! Mademoiselle, je vois que vous cherchez à vous rendre utile.

LÉA. — Oui! moi, j'aime bien descendre à la pharmacie.

BELŒUF. — Ah?

LÉA. — Oui.

BELŒUF. — Je n'ai pas encore eu le plaisir de voir Madame votre mère.

LÉA. — Elle était là tout à l'heure ; mais elle doit avoir du tracas avec le gigot.

BELŒUF. — Ah ? Madame Auboyer s'intéresse à la cuisine ?

LÉA. — Non ! Elle déteste ça ; mais la bonne que nous avons est presque idiote ; alors on ne peut pas la laisser seule : elle mettrait le feu ou elle se couperait les doigts.

BELŒUF. — Ah ?

LÉA. — Oui.

(*Un silence.*)

BELŒUF. — Evidemment, l'effort intellectuel de ma génération n'a pas encore pénétré la masse du peuple. Néanmoins, nous entrons dans une ère nouvelle, et il est à croire que d'ici peu...

(*Entre AUBOYER.*)

AUBOYER. — Je vous le disais bien (*à LÉA*). Va-t' en, ma jolie ! (*à BELŒUF*) C'en est une... (*Il parle à l'oreille de BELŒUF. Sort LÉA.*)

BELŒUF, *attentif.* — Ah ?... Ah ?... C'est payer bien cher le droit à l'amour... Pauvres femmes ! Et, bien entendu, vous ne pouvez rien pour elles...

AUBOYER. — Rien du tout. Mais je leur vends toujours une boîte de pâte pectorale. Pendant qu'elles sont là, c'est toujours ça de vendu, et puis, ça ne peut pas leur faire mal au ventre.

BELŒUF. — Théoriquement, l'homme devrait pouvoir refuser les servitudes de la reproduction.

J'ai toujours eu l'idée de fonder une œuvre de solidarité que l'on pourrait appeler l'Œuvre philosophique de la stérilité consentie.

AUBOYER. — Attendez : O.P.S.C... pas vrai ?

BELŒUF. — Comment ?

AUBOYER. — Je pense que tout cela ferait O. P.S.C. Mon bon ami, vous aimez tout ce qui est œuvre et fondation. Eh bien, tant mieux !

BELŒUF. — Reconnaissez que la situation de la femme est bien précaire dans l'état économique de notre société. J'écrirai quelque chose là-dessus, un roman, et j'appellerai cela : " La Chair ".

AUBOYER. — Oui, la chair est faible, comme on dit. Mais, avec tout ça, on ne mange pas ici. Hiff... Vous n'avez pas faim ? (*Entre LÉA.*)

LÉA. — Papa, c'est le bandagiste.

AUBOYER, *colère.* — Où est ta mère ? Où est Amédée ? Il n'y a personne dans cette bougresse de maison.

LÉA. — Amédée est en course. Et maman est après le gigot.

AUBOYER. — Je voudrais bien le voir, ce gigot.

BELŒUF. — Mon cousin, je vais profiter des quelques minutes qui me restent pour monter à l'étage supérieur voir l'installation de mon studio, et déposer mes bagages.

AUBOYER, *appelant dans la cage de l'escalier.* — Delphin ! Delphin ! Où est-il encore passé ce

zèbre-là ? Je n'ai jamais vu une maison pareille ! (*Entre le garçon cycliste.*) Prends les valises et porte-moi tout ça dans l'appartement de Monsieur Belœuf. (*Il le charge de valises et le pousse dehors.*) C'est ça ! Cogne-toi. Abîme la peinture ! Ecorne les plinthes ! Ta mère peut se vanter d'avoir confectionné un foutriquet. Hiff... Hiff... Et un fameux. Oh ! Oh ! pas commode, moi !

BELŒUF. — A tout à l'heure, cousin.

AUBOYER. — Je ne peux pas vous accompagner ; excusez-moi. Quand on est dans le commerce... Il faut pourtant que je m'occupe de cette pharmacie.

BELŒUF. — Mais, je comprends. Faites donc ! Il n'y a pas de sot métier. (*BELŒUF et le cycliste sortent à droite.*)

AUBOYER. — Qu'est-ce qu'il a dit ?

LÉA. — Il a dit : il n'y a pas de sot métier.

AUBOYER. — Je crois... (*Il remonte vers le fond.*) Je pense, Hiff... Hiff... C'est tout juste poli ce qu'il a dit là. Hiff... oui, tout juste. Appelle ta mère. Je vais voir ce bandagiste. (*Il sort.*)

SCÈNE VI

LÉA, MADAME AUBOYER, *puis* MATHILDE.

LÉA, *ouvrant la porte de gauche.* — Maman ! Maman !

(*Entre Madame AUBOYER portant des pains.*)

MADAME AUBOYER. — Coupe le pain, mon enfant. Vite ! vite ! Nous sommes dans un retard incroyable ! Ne va pas te blesser, surtout, ma Léa, j'en mourrais.

LÉA. — Maman, il est là...

MADAME AUBOYER. — Qui donc ? Tu sais, Léa, que le gigot est en grande partie carbonisé ; et cela, par la faute de cette malheureuse fille qui a encore failli mettre le feu.

LÉA. — Oui... Tu sais qu'il est là, maman.

MADAME AUBOYER. — Mais qui donc, ma brebis ?

LÉA. — Le chat, maman.

MADAME AUBOYER. — Léa, j'espère bien que tu ne nous a pas amené de chat ici. La vue des animaux jette ton père hors de lui. Ton père est un cœur d'or et un homme de tête, mais la vue des animaux lui inspire une horreur insurmontable. Tu ne te rappelle pas l'histoire du cochon d'Inde ? Nous avions acheté un cochon d'Inde, avec ta sœur Mathilde... mais tu ne peux pas te rappeler cela : c'était l'année de l'exposition, et tu étais trop petite.

LÉA. — Mais, maman, ce n'est pas un animal... Le chat, c'est Monsieur Belœuf.

MADAME AUBOYER. — Léa ! Es-tu folle ?

LÉA. — Ce n'est pas moi, c'est Amédée... Mais je crois bien qu'il a raison. Le monsieur est arrivé,

avec papa, et quand je l'ai regardé, j'ai eu envie de rire parce que j'ai bien vu qu'il avait l'air d'un chat. Il m'a demandé si tu t'intéressais à la cuisine, et puis il a dit que l'effort de sa génération entrait dans une ère nouvelle, et puis pour pénétrer la masse du peuple, et puis à cause de la bonne qui a failli mettre le feu, et puis...

MADAME AUBOYER. — Ce garçon est très intelligent et très instruit. Ton père m'a dit qu'il pourrait faire honneur à la famille et qu'on parlait de lui dans les journaux. Ton père aussi a écrit dans les journaux autrefois, et je t'assure qu'il s'en tirait vraiment bien et que tout ce qu'il faisait était joliment tourné. Ton père n'a malheureusement pas toujours été sérieux, mais c'est quelqu'un ; rappelle-toi ce que je te dis : c'est quelqu'un !

LÉA. — Où faut-il le mettre, à table, maman ?

MADAME AUBOYER. — Qui donc, Léa ? Oh ! tu me fatigues avec tes questions.

LÉA. — Mais, le chat, maman !

MADAME AUBOYER. — Je ne veux plus entendre parler de cette histoire de chat. Tu placeras ton cousin entre Mathilde et moi. Mais qu'il ne soit plus question de chat ! C'est compris ?

LÉA. — Bien, maman.

MADAME AUBOYER. — Il est maintenant midi et demie. Je tremble en pensant au moment où l'on va présenter à ton père ce gigot carbonisé.

(*Entre MATHILDE.*)

MATHILDE. — Tout est prêt. Voilà les hors-d'œuvre.

MADAME AUBOYER. — Ton père est arrivé, avec Monsieur Belœuf. Figure-toi, Mathilde, que cette petite bête de Léa s'est mis dans la tête que notre cousin ressemblait à un chat. Comme c'est aimable pour cet homme qui nous a loué notre logement et qui est instruit jusqu'au bout des ongles.

LÉA. — Tu verras, Mathilde, on ne peut pas dire, en regardant ses yeux, son front, sa barbe, qu'il ressemble vraiment à un chat ; mais, dès qu'on le voit, c'est tout de suite à un chat que l'on pense.

MATHILDE. — Oh ! il ne fallait pas me dire ça. Oh ! Tu vas encore me faire rire et tu sais le résultat : après, j'aurai mes crises d'oppression.

(*Entrent DENIS et AMÉDÉE.*)

SCÈNE VII

LES MÊMES, DENIS, AMÉDÉE *et, à la fin,* AUBOYER.

DENIS, *chantant.* —

“ Rue des Petites-Ecuries
Tu es le plus beau lieu du globe, glob'glob'glob.”

MADAME AUBOYER. — Cette maison est infernale !

DENIS, *hurlant.* —

“ O Rue des Ecuries-Petites,
Dès qu'on te touche, tu palpites, pit'pit'pit”.

LÉA. — Assez ! Denis, ou je te donne une petite claque.

DENIS, *même jeu.* —

“ Dès qu'on te chatouille, tu ris
Jusque dans le fin fond de tes petites écuries, ri' ri'ri.”

MADAME AUBOYER. — Denis ! tu as juré de me briser la tête.

DENIS. — C'est un hymne que je viens d'improviser. Il y a d'autres couplets :

“ Tu es puissante au cré...

LÉA. — Toi, Denis tu veux une claque.

DENIS. —

“ Tu es puissante au crépuscule,
Rue des Ecuries-Minuscules... ”

AMÉDÉE. — Taisez-vous, Denis ! Ou je ne vous sortirai plus.

(*Il enlève ses vêtements du dehors et remet sa blouse.*)

DENIS. — Amédée est un demi-dieu. Je suis sorti avec lui, et il m'a montré le monde d'un geste de cette main que voilà. J'ai trouvé que le monde était une chose réussie. En une demi-heure, j'ai changé d'opinion sur moi-même et sur le reste. Vive

Amédée dont la parole est semblable au vin blanc.

MADAME AUBOYER. — Amédée ! J'espère bien que vous ne l'avez pas fait boire.

AMÉDÉE. — Madame, nous sommes fâchés ensemble, et je ne lui pas dit deux mots pendant le trajet.

DENIS. — Il ne dit rien, mais son silence est instructif et sympathique. Il a le silence cordial, cet Amédée de mon âme.

MATHILDE. — Ne crie pas si fort, Monsieur Belœuf est arrivé.

DENIS. — Quoi ! Il est arrivé, et on ne me dit rien. Comment est-il fait ?

MATHILDE. — Demande à Léa ; moi, je ne l'ai pas vu.

LÉA. — Moi, je l'ai vu ; mais je ne dirai rien. Denis est trop insupportable.

DENIS. — Léa, mon petit cœur.

LÉA. — Non ! Il n'y a pas de petit cœur. Tu ne sauras rien.

DENIS. — Comment est-il fait ? Dis-moi seulement comment est fait le bout de son nez.

LÉA. — Bernique !

DENIS. — Un seul mot ?

LÉA. — Pas la moitié d'un.

DENIS. — Tu ne me diras même pas si...

LÉA. — Quoi ?

DENIS. — S'il est vrai qu'il ressemble...

LÉA. — A quoi ? A qui ?

DENIS. — A... tu le sais bien.

LÉA. — Je ne sais rien. A quoi penses-tu donc qu'il ressemble ?

DENIS. — A un...

LÉA. — J'attends.

DENIS. — Je te le dirai dans le tuyau de l'oreille.

LÉA. — Dis donc.

DENIS, *miaulant fortement dans l'oreille de LÉA*. — Miaou, aou... aou...

LÉA, *éclatant de rire*. — Ah ! Ah !

DENIS. — Vite ! Réponds !

LÉA. — Eh bien ! oui !

MATHILDE. — Mon Dieu, que vous êtes bêtes ! Vous voulez absolument me faire rire, et vous savez le résultat : cet après-midi, j'aurai encore une grande crise d'oppression.

DENIS. — Amédée !

AMÉDÉE, *bourru*. — Qu'est-ce qu'il y a ?

DENIS. — Amédée, tu avais raison.

AMÉDÉE, *même jeu*. — Je ne sais pas ce que tu veux dire, m'cher ami.

DENIS. — Il ressemble à un chat.

AMÉDÉE. — C'est possible, je ne sais pas de qui tu veux parler.

DENIS. — Ah ! tu ne sais pas. Regarde-moi sérieusement. Ah ! Amédée, le premier qui rira aura la claquette.

(*Entre M. AUBOYER.*)

MADAME AUBOYER. — Mon pauvre Jules, je ne sais pas ce que nous avons fait au Bon Dieu pour avoir des enfants si beaux et si bêtes.

AUBOYER. — Qu'est-ce qu'ils ont inventé ?

MADAME AUBOYER. — J'ose à peine le dire. Ils sont persuadés que Monsieur Belœuf ressemble... Non ! c'est absurbe !

AUBOYER. — Ressemble à quoi ?

MADAME AUBOYER. — Devine ! Je te le donne en mille...

AUBOYER. — Oh ! moi, je donne ma langue au chat.

LES ENFANTS, *en chœur*. — Ah ! Ah ! C'est ça, papa ! Tu as trouvé.

AUBOYER. — J'ai trouvé quoi ?

MADAME AUBOYER. — Ils disent que ce garçon ressemble à un chat.

AUBOYER. — Ah ! bien ! ma foi...

MADAME AUBOYER. — Quoi donc, mon ami ?

AUBOYER. — Mais... mais... mais c'est qu'ils ont raison, les mâtins. Je me disais toutes les dix secondes : " Je n'ai pas vu Belœuf, depuis dix ans, et il me semble pourtant l'avoir rencontré ces jours-ci Où donc ? Où donc ? "

DENIS. — Dans une gouttière.

LES ENFANTS. — Ah ! Ah ! C'est ça ! c'est ça !

(*Hilarité générale. Entre BELŒUF. Grand silence.*)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, RÉMY BELŒUF.

AUBOYER, *dans le silence général.* — Hiff...

BELŒUF. — Plaît-il ?

AUBOYER. — Oh ! Rien, mon cousin. Nous parlions de vous, avec les enfants.

MADAME AUBOYER. *à mi-voix.* — Jules ! voyons, Jules...

AUBOYER. — Cette jeunesse est un peu évaporée.

BELŒUF. — C'est trop naturel. La jeunesse a le temps d'apprendre à penser. Il faut proclamer le droit au rire.

AUBOYER. — Ici, c'est tout proclamé.

MADAME AUBOYER. — Tu n'as pas fait les présentations, mon ami.

AUBOYER. — C'est vrai ; voici Mathilde, ma fille aînée. Vous connaissez la cadette. Où donc est Maxime.

LÉA. — Il est encore en retard.

AUBOYER. — Et voilà Madame Auboyer, Hiff... ma femme.

MADAME AUBOYER. — Mon cousin...

AUBOYER. — ... Et Denis, le plus jeune de mes fils. Eh bien ! Denis...

DENIS. — Monsieur, je suis... excusez... je... (*Il tousse.*)

MADAME AUBOYER. — Mon Dieu ! Il avale de travers. Amédée, Jules, Mathilde, tapez-lui dans le dos.

DENIS. — ... Dans la gorge... quelque chose (*Il tousse.*)

MADAME AUBOYER. — Hélas ! Dans la gorge...

BELŒUF. — Ne vous inquiétez pas, madame. C'est un chat.

AUBOYER. — Un chat ! Hiff... Ah ! oui, parfaitement.

AMÉDÉE. — Pff... Pff...

AUBOYER. — Et voilà notre préparateur, Amédée.

BELŒUF (*sec.*) — Enchanté !

AUBOYER. — Et maintenant, à table ?

MADAME AUBOYER. — Nous n'attendons pas Maxime ? Ce pauvre enfant dîne toujours seul.

AUBOYER. — Ah ! bien, oui ! Un lapin qui arrive toujours après la bataille. Il faudra que je l'étrille un bon coup, pour qu'il mette sa montre à l'heure. Voyez-vous, mon ami : chat échaudé, Hiff... craint l'eau froide.

BELŒUF. — C'est la sagesse des nations.

LÉA, *pinçant les lèvres.* — Pff... Pff...

AUBOYER. — Allons, petite bécasse, à table ! A table ! (*Toute la société se dispose autour de la table.*) Belœuf, mon bon ami, vous voilà une fois

pour toutes adopté. Et maintenant, parlez-nous un peu de vos affaires. (*A sa famille*) Vous savez qu'il va faire des choses étonnantes, ce gaillard-là...

MADAME AUBOYER. — Jules ! voyons, Jules...

AUBOYER. — Ah ! bien ! Laisse donc ! Le cousin sait que je suis un homme franc comme l'or, sincère, et qui dit ce qu'il pense...

DENIS. — Le fait est que papa n'envoie rien dire : il appelle un chat un chat...

MADAME AUBOYER. — Denis ! en voilà assez !

DENIS, *naïf*. — Qu'est-ce qu'il y a maman ?

MADAME AUBOYER. — C'est bien ! Tu me comprends. Veuillez excuser, mon cousin...

BELŒUF. — Mais je n'ai rien à excuser, chère madame. Votre famille est charmante et pleine de gaieté. Il est logique de voir le commun des hommes laisser à l'artiste et au philosophe la gravité qui est nécessaire à leur mission sociale...

AMÉDÉE, *avec force*. — Hum !

MADAME AUBOYER. — Nous sommes une famille si unie !

AUBOYER. — Parlez-leur de vos affaires, de votre revue, de votre œuvre des... machins, des athlètes. Écoutez-ça mes enfants. Écoute-ça Pauline, ça vaut la peine. Votre cousin va faire des choses très intéressantes, des choses colossales.

BELŒUF. — Vous exagérez ! Nous allons faire de la bonne besogne, tout d'abord. Si le succès vient, évidemment, nous pourrons agir d'une façon

définitive sur les rythmes de la pensée contemporaine...

AUBOYER. — Allez ! allez ! vous pouvez parler. Madame Auboyer est une femme de bon sens, qui aime la lecture.

MADAME AUBOYER. — Je t'en prie, Jules !

AUBOYER. — Mais, si, Pauline, je dis ce qui est. Pour les enfants, ils sont instruits, Dieu merci ! On a fait tout ce qu'il fallait pour ça.

MADAME AUBOYER. — Le fait est qu'ils nous ont donné bien des satisfactions, les pauvres chéris.

BELŒUF. — Il nous faut compter sur la bonne volonté de tous ceux qui ont le goût de l'Idéal, et qui veulent se consacrer au culte désintéressé du beau, qui n'est en somme qu'une forme du bien, ou du vrai. C'est votre avis ?

AUBOYER. — Hiff... Sans doute. Parlez-leur un peu de votre unilatéral.

BELŒUF. — J'y reviendrai plus tard. C'est un point d'un abord assez délicat. Si nous avons décidé, moi et les écrivains de mon groupe, de transporter le siège de notre revue à Paris, c'est que seulement dans cette ville essentiellement dynamique pouvait se développer et produire tous ses effets une œuvre comme notre O.D.A.S. Je veux dire l'œuvre des athlètes spirituels.

AUBOYER. — Mais, mon ami, parlez-leur un peu à eux ! Moi, je connais déjà tout ça.

BELŒUF. — Nous avons en vue, ma cousine, la régénération, comment dirai-je ? la régénération de l'humanité par le livre, la parole et le spectacle. C'est dans ce dessein que nous allons, à partir du mois prochain, faire une tentative considérable en imprimant sur 120 pages au lieu de 70, notre revue dont je vous ai adressé un fascicule specimen.

DENIS, *grave*. — Il s'agit de “ Puissance et Pensée ”, Atlas Universel ?

AUBOYER. — Oui ! c'est son organe. Il a même une façon de l'appeler qui n'est pas ordinaire. Dites-leur donc cela.

BELŒUF. — C'est sans importance. Entre nous, nous appelons cet atlas, par abréviation, la P.P. Mais, c'est pour gagner du temps.

AMÉDÉE. — Pfff...

MADAME AUBOYER. — Qu'est-ce que vous avez, Amédée ?

DENIS. — Il avale de travers. Je vais lui taper dans le dos.

AUBOYER. — Qu'est-ce que vous me disiez donc, dans la voiture, au sujet des athlètes.

BELŒUF. — Il est difficile de s'expliquer en quelques mots. Mais je vous donnerai mes livres. Chaque homme a dans son moi...

LÉA. — Faudra mettre...

MADAME AUBOYER. — Eh ! bien ! que veux-tu Léa ? Il ne faut pas couper la parole au monde, mon enfant.

AUBOYER. — Faudra mettre? Que faudra-t-il mettre? Parle donc!

BELŒUF. — Expliquez-vous Mademoiselle.

LÉA, *honteuse*. — Il faudra, si vous donnez vos livres, mettre un petit mot gentil, sur la couverture, avec votre nom.

AUBOYER. — Bécasse!

BELŒUF. — Mais c'est convenu! Je vous disais que chaque homme a, dans son moi, des virtualités obscures qui demeurent trop souvent à l'état larvaire...

DENIS, *grave*. — Et qu'il est nécessaire de développer.

BELŒUF. — Précisément, et tel est le but de cette institution que nous avons fondée. Développez ces virtualités, substituez à la notion de routine la notion de rythme, placez l'individu dans des conditions qui lui permettent de mesurer toute l'étendue du problème esthétique, et vous aurez contribué à la genèse d'un athlète; d'un athlète psychique, bien entendu...

AUBOYER. — Hiff... Bien entendu.

BELŒUF, *s'exaltant*. — Le problème de la vie ne se pose plus, à l'époque actuelle, de la même façon qu'au moyen-âge, cela va sans dire. Depuis un siècle, grâce à l'évolution des classes, des réalisations sont apparues comme possibles.

DENIS, *grave*. — ...qui ne l'auraient pas été avant

nos grandes découvertes : la vapeur, la télégraphie sans fil.

BELŒUF. — Justement.

AUBOYER. — Il n'est pas bête, Hiff... le petit bougre !

AMÉDÉE, *bas à DENIS.* — Tais-toi, ou je te pince.

DENIS, *grave.* — C'est une entreprise admirable, mais ardue. Vous vous heurterez à de grandes difficultés.

BELŒUF. — Nous sommes armés pour la lutte.

DENIS. — Vous devez l'être, car on ne peut pas prendre le chat sans mitaines.

(*AMÉDÉE s'étrangle.*)

MATHILDE. — Oh ! Oh ! là.

MADAME AUBOYER. — Qu'est-ce que tu as Mathilde ?

MATHILDE. — Je sens que je vais avoir une grande crise d'oppression.

AUBOYER. — Qu'est-ce que c'est ? (*à la bonne qui passe un plat.*) Mais faites donc attention, ma fille, vous me brûlez ! Tonnerre de bagasse ! Enlevez-moi ça ! (*La bonne sort.*) Elle et le foutriquet, cela fait la paire. Et puis croyez-vous qu'il soit permis d'être aussi laid que ce trumeau-là.

MADAME AUBOYER. — Il ne faut pas t'emporter Jules. Tu es pire qu'une soupe au lait. Cette malheureuse fille... Ce n'est pas sa faute. Et après tout, il n'y a pas de quoi fouetter un...

AUBOYER. — Un quoi ?

MADAME AUBOYER. — Eh bien, rien ! voilà, rien !

(*Vif mouvement du côté des enfants.*)

LÉA, *se levant de table.* — Oh ! Oh !

AUBOYER. — Qu'est-ce que c'est encore ?

LÉA. — Dans le nez ! dans le nez !

(*Elle sort à gauche en toussant.*)

AUBOYER. — Qu'est-ce qu'elle dit ?

MADAME AUBOYER. — Elle dit qu'elle doit avoir du potage dans le nez, la pauvre mignonne !

DENIS, *sérieux.* — Et alors, monsieur, vous allez établir ici-même votre quartier général ?

BELŒUF. — Ici même. Je pense que vous voudrez être des nôtres.

DENIS. — Bien volontiers. Votre œuvre est une chose passionnante. N'est-ce pas Amédée ?

AMÉDÉE, *bourru.* — Moi, je n'ai pas d'opinion là-dessus.

(*Silence glacial.*)

DENIS, *bas à AMÉDÉE.* — Grossier personnage !

AUBOYER. — Écoutez ! Le timbre ! Il doit y avoir quelqu'un à la pharmacie. Allez voir Amédée.

(*sort AMÉDÉE.*)

MADAME AUBOYER. — Il ne faut pas vous étonner, mon cousin, ce garçon est un peu ours.

BELŒUF. — C'est tout à fait possible, mais c'est

sans importance. Le savoir-vivre est une chose innée, qui ne s'acquiert pas.

(*entre AMÉDÉE.*)

AUBOYER. — Eh bien ?

AMÉDÉE, *d'un air sombre.* — Il n'y a pas un chat.

(*DENIS, plonge dans son assiette, MATHILDE se lève.*)

MATHILDE. — Maman ! ça y est ! Je ne peux plus respirer.

MADAME AUBOYER. — La crise d'oppression. Mon Dieu ! Attends, ma fille.

(*Elles vont pour sortir.*)

AUBOYER. — Cette fois, j'ai bien entendu le timbre. Que diable ! je n'ai pas un phoque dans les oreilles, moi.

DENIS, *gagnant l'escalier.* — Ce n'est rien, c'est Maxime.

AUBOYER. — En voilà assez ! Amenez le gigot.

MADAME AUBOYER, *revenant vivement.* — Écoute, Jules, je veux t'expliquer. C'est la faute de cette bonne qui est à moitié idiote... Le gigot est presque complètement carbonisé.

RIDEAU.

ACTE II

Une grande pièce s'ouvrant par le fond dans une galerie qui prend jour sur la rue. A droite, porte de l'appartement de Belœuf. A gauche, porte donnant accès chez les fils Auboyer et chez Amédée. La pièce semble idéalement divisée en deux régions. Celle de droite comporte une table chargée de papiers, une bibliothèque, des casiers et des cartonniers. Les murs, de ce côté, sont recouverts d'une profusion de tableaux représentant Berlioz, Wagner, Nietzsche, Tolstoï et autre visages célèbres. On distingue surtout de nombreux portraits figurant Rémy Belœuf sous divers aspects. La moitié gauche de la pièce contient un sopha et un portemanteau. Les murs en sont nus. Au lever du rideau, on y distingue cependant un petit portrait de Belœuf accroché près de la porte du fond.

SCÈNE I

LÉA, MATHILDE

LÉA, la tête inclinée, la langue à demi sortie, écrit avec application.
MATHILDE est assise auprès d'elle.

ACTE II

MATHILDE. — Où en étions-nous ?

LÉA. — A : « Il faut que la femme... »

MATHILDE. — Bon ! (*Dictant.*) « Il faut que la femme, pour se trouver libre des contraintes devant le problème métaphysique... métaphysique, rejette la tyrannie de l'abdomen, fléau des neuves forces spirituelles... » Ah ! mon Dieu ! il a oublié le courrier.

LÉA. — Vite ! vite ! appelle-le !

MATHILDE, *courant dans la galerie.* — Maxime ! Maxime ! (*Elle ouvre une porte et appelle à plusieurs reprises :* Maxime ! *puis elle revient en scène.*) Trop tard ! Il est loin.

LÉA. — On ne peut jamais compter sur Maxime. Monsieur Rémy ne sera pas content.

MATHILDE. — Tu sais qu'il ne faut pas l'appeler Monsieur Rémy.

LÉA. — Pourquoi ? N'est-il pas notre petit cousin ?

MATHILDE. — C'est familier. Un écrivain, un philosophe, ce n'est pas un cousin comme les autres.

LÉA. — Moi, j'aime bien l'appeler Monsieur Rémy.

MATHLIDE. — C'est bon ! Tu le fais exprès pour me contrarier. Tu sais cependant qu'on m'a défendu les contrariétés...

LÉA. — Ah ! Cela te contrarie ?

MATHILDE. — Eh bien ! non ! Cela m'est fort égal. Tu peux l'appeler comme tu veux.

LÉA. — Oh ! je vois que cela ne t'est point égal du tout. Moi, moi, je vois bien des choses.

MATHILDE. — Je pense seulement que tu n'es plus une gamine, et que la familiarité est un défaut pour une jeune fille.

LÉA. — Ta ! Ta ! Ta ! Veux-tu que je te dise pourquoi il te déplaît de voir que je l'appelle Rémy ?

MATHILDE. — Tu ne sais rien, et il n'y a rien à savoir. Je raconterai tout cela ce soir à maman.

LÉA. — Raconte-le donc, histoire de rire.

MATHILDE. — Tu ferais mieux de copier l'article, au lieu de me contrarier. Où en es-tu ? Je vais dicter.

LÉA. — J'en suis à « le problème métaphysique... »

MATHILDE, *dictant*. — « ...Le problème métaphysique, rejette la tyrannie de l'abdomen, fléau des neuves... »

LÉA. — Qu'est-ce que cela veut dire : « la tyrannie de l'abdomen ? »

MATHILDE. — Copie donc, au lieu de chercher à comprendre.

LÉA. — Moi, je veux comprendre. Je lui demanderai.

MATHILDE. — Il ne te dira rien.

LÉA. — Il m'explique très bien ce que je veux.

Je lui demanderai ce que c'est que cette « tyrannie de l'abdomen. »

MATHILDE. — Je te défends de lui demander cela.

LÉA. — Pourquoi donc ?

MATHILDE. — Parce que je ne veux pas...

(*Entre BELŒUF, venant de chez lui*).

SCÈNE II

LES MÊMES, BELŒUF

BELŒUF, *tenant un cahier*. — Voilà un petit factum qui va faire un bruit considérable chez nos adversaires. Il faudrait en établir double copie : une pour l'imprimeur, l'autre pour les archives de la P. P.

MATHILDE. — Donnez. Je vais le recopier dès ce matin.

LÉA. — Je peux le recopier aussi...

MATHILDE. — Laisse donc ! Tu recopies déjà l'article sur « l'Avenir des Sexes. »

LÉA. — Mais toi, tu ne sais pas écrire en ronde.

BELŒUF, *à LÉA*. — Laissez cette copie à Mademoiselle Mathilde ; je vous confierai un autre document tantôt. (*à MATHILDE*) Toutes les phrases philosophiques sont soulignées en rouge ; il faut les copier en caractères droits ; les mots satiriques sont marqués de bleu, il faut les écrire

en majuscules. Tous les passages indiqués par un double trait ondulé visent des personnalités du monde politique et littéraire ; vous voudrez bien les transcrire à l'encre de couleur. C'est indispensable pour le relief des idées.

MATHILDE. — Et les chiffres dans les marges ?

BELOEUF. — C'est purement personnel : ce sont des marques qui me permettent de classer les nombreuses pensées disséminées dans mon œuvre, en esthétiques, théologiques et sociales.

MATHILDE. — Ah ! oui...

BELOEUF. — Si tous les écrivains importants faisaient comme moi, cela faciliterait beaucoup la besogne des historiens et des critiques à venir. — Oh ! le courrier n'est pas encore parti ! C'est extrêmement fâcheux.

LÉA. — Maxime a oublié de l'emporter.

BELOEUF. — Votre frère Maxime est moins sot que ce petit Denis ; mais il est quand même fort peu complaisant.

MATHILDE. — Était-ce pressé ?

BELOEUF. — Évidemment ! C'est une convocation générale aux membres actifs de l'O. D. A. S. et aux collaborateurs de la P. P. Mademoiselle Léa, puis-je vous demander d'aller jeter ces lettres à la poste ?

LÉA, *sans enthousiasme*. — Bon ! Bon ! J'y vais.

(*Elle prend les lettres et sort en jetant à MATHILDE un regard défiant*).

ACTE II

SCÈNE III

BELOEUF, MATHILDE, *puis* LÉA

MATHILDE. — Léa est toujours sur mon dos.

BELOEUF. — Assurément, c'est très incommode. Cette enfant est assez intelligente, mais elle manque de discrétion.

MATHILDE. — Elle n'est pas si intelligente que cela : elle veut toujours se faire expliquer toutes les choses.

BELOEUF. — Elle est dans l'âge ingrat.

MATHILDE. — Elle voulait que je lui dise ce que c'est... que la « tyrannie de... l'abdomen... »

BELOEUF. — Ah ! oui ?

MATHILDE. — Mais je lui ai répondu que je vous le demanderais, pour le lui expliquer après.

BELOEUF. — Évidemment... Il ne faut voir, au bout du compte, dans cette formule, à coup sûr, que ce qui est, somme toute... en quelque sorte... strictement...

MATHILDE. — Philosophique ?

BELOEUF. — Précisément : philosophique. La femme, n'est-ce pas, cet être adorable et mystérieux... Vous avez trouvé cela dans mon article sur l' « Avenir des Sexes » ? Bel article, n'est-ce pas ?

MATHILDE. — Oh ! oui !

BELŒUF. — Et plein d'idées complètement neuves. J'ai mis là toute mon âme. Moi, quand j'écris, quand je suis en train d'œuvrer, dans le silence du studio, je deviens la proie d'une force surnaturelle qui m'envahit peu à peu ; je la sens qui monte comme un frisson le long des jambes, elle s'empare du torse, elle gagne le cerveau, et c'est elle qui me dicte ces choses...

MATHILDE. — C'est l'inspiration ! Ce doit être admirable de la sentir qui monte, comme cela...

BELŒUF. — Ce sont des moments !...
Mais il y a bien des détresses dans le métier de créateur. Il y a le doute, l'affreux doute ! On se dit : Suis-je vraiment un grand poète ? Est-il bien vrai que je connaîtrai la gloire ? Est-ce moi qui suis désigné parmi les œuvriers de la plume pour occuper la première place dans mon époque ? Ai-je véritablement du génie ?

MATHILDE. — Oh ! pour cela !... Mais il ne faut pas douter, ce doit être terrible.

BELŒUF. — Ce sont des minutes... Mais cela ne dure pas longtemps, heureusement ! On pense au succès de ses articles, aux lettres sincères qu'on a reçues de ses disciples, et, bientôt, il descend du ciel quelque chose comme un apaisement, un avertissement clandestin ; cela envahit la tête, gagne le torse, s'infuse le long des bras

et s'écoule par le porte-plume. C'est l'ineffable certitude qui descend...

MATHILDE. — Oh ! oui ! la certitude ! Ce doit être admirable de la sentir qui descend, comme cela...

BELŒUF. — C'est une volupté. Vous aimez ce que j'écris ?

MATHILDE. — Oh ! oui ! C'est si bien senti, si bien rendu ! Ce n'est pas banal.

BELŒUF. — N'est-ce pas ? C'est la récompense du pionnier de l'esprit d'être compris par une femme. C'est un peu pour les femmes que nous écrivons, nous autres. Il n'y a que les femmes pour comprendre certaines choses.

MATHILDE. — C'est bien ce que je pense quelquefois.

BELŒUF. — Il y a chez la femme une intuition... toute féminine. Elle seule est capable de composer une atmosphère religieuse autour du génie créateur. Ne pensez-vous pas que ce doit être une belle destinée que celle de l'inspiratrice, de la muse ? Dites, ne le pensez-vous pas ?

MATHILDE. — Oh ! si ! mais il faut être très intelligente et très instruite...

BELŒUF. — Ce n'est pas si nécessaire : Il suffit de posséder du charme. Quand le cerveau de l'homme a besoin de repos et de consolations, il est bon que la femme soit auprès de lui, comme vous voilà auprès de moi. C'est suffisant ! C'est

suffisant pour commencer... Ah ! il n'y a que les femmes pour consoler, pour endormir l'âme blessée, pour faire oublier toutes les méchancetés des adversaires. C'est d'une telle consolation, qu'à certaines heures j'aurais grand besoin, je l'avoue.

MATHILDE. — On vous a fait beaucoup de mal, n'est-ce pas ?

BELŒUF. — Ah ! j'ai connu de terribles moments de découragement ; mais j'ai toujours pris le dessus. Peut-être trouverai-je un jour la consolatrice à qui me confier. Je lui dirai...

(*Entre LÉA, essoufflée.*)

(*LÉA, regardant MATHILDE à la dérobée.*). — Ça y est ! Les lettres sont à la boîte. Je me suis dépêchée.

BELŒUF. — Il était inutile de vous hâter, ma chère enfant. D'ailleurs, j'ai là une autre lettre que je voudrais vous demander d'aller aussi jeter à la poste...

LÉA. — Je vais appeler le garçon cycliste.

BELŒUF. — Inutile ! C'est bien ! je la jetterai moi-même.

LÉA. — Moi, je vais copier l'article. J'aime bien copier les articles.

BELŒUF à *MATHILDE*. — N'oubliez pas, mademoiselle, de mettre tout ce qui est marqué de rouge en caractères droits, comme je vous le

disais... (*à LÉA*) Je vais m'absorber dans ma besogne (*prononcer bèsogne*); mais j'attends ce matin des visites. Vous serez aimable de prier qui viendra de s'asseoir et de patienter.

(*Il rentre chez lui.*)

SCÈNE IV

LÉA, MATHILDE, DENIS.

DENIS. — Bonjour, Mesdemoiselles mes sœurs ! (*Silence*) Allons, mon pauvre Denis ! Encore un bonjour placé à fonds perdu, et qu'on ne te rendra jamais...

LÉA, *sèche*. — Eh bien ! Bonjour !

DENIS. — Merci Léa, merci quand même. Vous êtes bien occupées, mes pauvres mesdemoiselles. Vous écrivez, vous écrivez...

MATHILDE. — Tu préférerais sans doute nous voir recoudre tes boutons de culotte.

DENIS. — Ah ! Mathilde, ne renouvelons pas une vieille querelle. Hélas ! les temps sont bien changés ! Je consentirais à porter toute ma vie des culottes sans bouton, si cela te procurait des loisirs employés à recopier et à méditer " Don Quichotte ", par exemple, ou " Pascal ". Tu vois que j'ai fait bien des concessions depuis deux siècles. Mais nous sommes loin de compte. Dis-moi, Léa, dis-moi où est monsieur le Nibelung ?

LÉA. — Je ne sais pas qui est le dileboune. Mais je sais que papa t'a défendu de te moquer de lui, et de lui donner des noms blessants...

MATHILDE. — C'est un pileboune qui te vaut bien. Et si papa t'entend, il te tirera les oreilles.

LÉA. — Tu sais : pas commode, papa.

DENIS. — C'est apparemment monsieur le Nibelung qui vous a chargées de toutes ces belles copies. (*Imitant BELŒUF*) « Il n'y a pas d'effort inutile ; nous sommes les serviteurs de la pensée ; et en avant la bonne bésogne... » Travaillez, mes pauvres poulettes, je m'en vais...

MATHILDE. — Tu peux rester, c'est moi qui m'en irai. Tu sais très bien qu'on m'a défendu les émotions ; tu fais tout ce que tu peux pour me rendre malade.

DENIS. — Mais Mathilde, je te donne ma parole...

MATHILDE. — Non ! non ! Je te connais ! Tu es un égoïste, un sournois, et un lâche. Tu attaques sans cesse monsieur Belœuf qui est autrement intelligent que toi. Tu veux nous empêcher de nous instruire, par orgueil, parce que toi, tu seras bachelier et que nous, nous devons nous contenter d'un pauvre petit brevet... Ce n'est cependant pas notre faute, si nous appartenons à une famille qui fait tout pour les garçons et rien pour les filles. Mais nous commençons à voir clair...

DENIS. — Mathilde !

MATHILDE. — Et si je vais en ce moment vérifier le linge de Maxime, c'est bien parce que maman m'en a suppliée. Je ne suis pas une ravaudeuse, et tu verras si je n'ai pas aussi une âme supérieure...

(*Elle sort à gauche.*)

DENIS, *se prenant la tête à deux mains.* — Oh ! mon Dieu ! Oh ! mon Dieu ! Léa, ma petite sœur... (*silence*) Rien ? Tu ne réponds rien ! Léa, ma petite pomme de rainette...

LÉA. — Je ne suis pas une pomme de rainette.

DENIS. — Oh ! que si ! Tu es une petite pomme, bien gentille, bien vert-pomme ! Ecoute mon rêve : Te voilà sur la planche d'un fruitier. Je vois tout : la planche, le fruitier, et les autres pommes, et celles qui sont saines, et une certaine qui est pourrie. Eh ! mon Dieu ! je vois bien déjà quelque petite tâche sur ma jolie pomme toute neuve... Qu'est-ce que tu écris là, ma bonne Léa !

LÉA. — Tu peux compter que la pomme de rainette ne te montrera rien.

DENIS. — C'est décidé ?

LÉA. — Décidé.

DENIS. — Alors c'est la guerre ?

LÉA. — Comme il te plaira.

DENIS. — Si cette maison, qui fut un paradis, et qui est un purgatoire, devient désormais un enfer, c'est donc vous qui l'aurez voulu. Pour commencer, que fait ici cette face de chimpanzé !

(*Il va décrocher le petit portrait de BELŒUF placé sur le mur de gauche.*) Tout le côté gauche est à moi. Qu'il se contente du côté droit. Voilà une ligne idéale, que je marque avec mon talon, et que je lui défends de franchir. Qu'il infecte l'autre côté. Il est envahissant, ce Kobold, il l'a bien prouvé depuis un mois. (*DENIS accroche le portrait au hasard du côté droit de la pièce.*) Ah ! c'est comme cela ? Denis, nous allons manger du Nibelung, mon vieux, et si tu n'en crèves pas, ce sera sans doute joyeux. (*On a sonné*) Ah ! voilà une visite ! Voilà le défilé des phénomènes qui commence !

LÉA va ouvrir une porte, dans la galerie, et introduit FILLIATRE-DESMELIN, quadragénaire étique, à longue barbe terne et transparente.

SCÈNE V

LÉA, FILLIATRE-DESMELIN, DENIS.

FILLIATRE-DESMELIN. — Monsieur le Directeur de l'Œuvre des Athlètes est là ? Ah ! oui ! C'est que s'il n'est pas là, il faudrait que... Bon ! Bien ! C'est bien !

LÉA. — Asseyez-vous, Monsieur.

DENIS, *bas.* — Pas sur mon canapé ! Je défends...

LÉA. — Voulez-vous attendre un peu, Monsieur ?
FILLIATRE - DESMELIN. — Attendre ? Ah ! Bon ! oui ! C'est que le Directeur est là ? Parce que s'il n'était pas là.... Oui ! Bon ! Ah mais...
LÉA. — Il va venir tout à l'heure, Monsieur.
FILLIATRE - DESMELIN, *à Denis*. — Vous êtes le secrétaire ? Ah ! Bon ! C'est que si vous êtes le secrétaire. Oui... Hum ! Vous savez que je suis monsieur Filliâtre-Desmelin ?
DENIS. — Je ne le savais pas, mais j'aurais dû m'en douter, parce que ça se voit...

(*Il sort brusquement.*)

SCÈNE VI

LÉA, FILLIATRE - DESMELIN.

LÉA. — Ce n'est pas le secrétaire.
FILLIATRE - DESMELIN. — Ah ! Bon ! Très bien ! (*Silence*) Je vois avec plaisir sur cette table une certaine publication. Oui.
LÉA. — Le fait est qu'il y en a beaucoup.
FILLIATRE-DESMELIN. — Je dis une certaine publication, une certaine revue qui est particulièrement bien présentée. Hum ! oui ! Présentée avec goût, oui ! Et qui s'appelle le " Pavillon des Muses ". Ah ! Ah !
LÉA. — En effet... " Le Pavillon des Muses " ... C'est très joli.

FILLIATRE-DESMELIN. — Que lisez-vous sur la couverture ? Vous lisez : Directeur, rédacteur en chef, Fernand Filliâtre-Desmelin, oui ? Bon ! C'est moi. Hum ! Et alors, si monsieur Belœuf est là, il faut lui dire que monsieur Filliâtre-Desmelin, oui ! il attend. Ah ! C'est ça.

LÉA. — Monsieur Belœuf va venir dans un instant. (*On sonne.*) Je vous demande pardon, Monsieur.

LÉA introduit AUPIEZ, grand jeune homme élégant, monocle, face rasée.

SCÈNE VII

LES MÊMES, AUPIEZ.

LÉA. — Voulez-vous prendre la peine de vous asseoir, Monsieur ?

FILLIATRE-DESMELIN. — Eh ! là ! Aupiez ! Vous venez donc pour l'Œuvre des Athlètes, mon cher ? Ah ! Bien ! Ah ! Très bien !

AUPIEZ. — Peuh ! moi, moi...

FILLIATRE-DESMELIN. — Il faut toujours venir voir quand une affaire commence. Il faudrait être de toutes les affaires qui commencent. Oui ! On finirait bien par tomber sur la bonne et par faire partie de quelque chose, que diable !

AUPIEZ. — Moi, moi, vous savez...

FILLIATRE-DESMELIN, *plus bas.* — Il paraît que ce Belœuf est assez... oui ! Bien ! Il a mis des sous dans sa revue ; il en a mis dans ses athlètes. Bon ! Hum ! Il faut voir.

AUPIEZ. — Peuh ! moi...

FILLIATRE-DESMELIN. — Avez-vous reçu mon dernier livre ? Vous savez : " Les cris du cœur " ? Non ! Bien ! Je vous l'enverrai. C'est ça.

AUPIEZ. — Ma foi, moi...

FILLIATRE-DESMELIN. — C'est un petit joyau de pur lyrisme et d'érudition. Il faut lire ça, Aupiez ! Je tiens à l'opinion de garçons comme vous, Aupiez ! Oui ! Non ! Si vous n'avez pas lu cet ouvrage, vous ne pouvez rien comprendre à mon évolution.

AUPIEZ. — C'est que, moi...

FILLIATRE-DESMELIN. — Oui ! Ce livre-là ferme le premier cycle de mon œuvre. Et... oui ! Bon ! Rien comprendre à mon évolution... Rien, oui ! C'est ça.

AUPIEZ. — Il y a longtemps que ?... Parce que moi, moi...

FILLIATRE-DESMELIN. — Je suis ici depuis, hum ! Deux heures. Oui ! Bon ! Mon évolution a commencé dès mon premier recueil, vous savez ? Oui, très bien !

AUPIEZ. — Oh ! Mais alors, moi, moi... Deux heures !

FILLIATRE-DESMELIN. — Vous partez ? Eh !

AUPIEZ. — C'est que moi... Je reviendrai, moi... Au plaisir !

(*Il sort.*)

FILLIATRE-DESMELIN. Je vous enverrai mon livre. Oui ! Oui ! Bon !

SCÈNE VIII

LÉA, FILLIATRE-DESMELIN, BELŒUF

FILLIATRE-DESMELIN. — Peuh ! Ils sont très prétentieux, oui ! et très gênants, ces petits bonshommes. Moi ! Moi !... Et plein la bouche... (*à LÉA*) Allez dire, s'il vous plaît que Monsieur... oui ! Filliâtre-Desmelin, il est là qui attend. Ah ! Mais !

(Entre BELŒUF.)

BELŒUF. — Veuillez m'excuser, j'étais absorbé dans ma bèsogne. Monsieur ?

FILLIATRE-DESMELIN.— ...Fernand Filliâtre-Desmelin, oui !

BELŒUF. — Oh ! Parfaitement. Du " Pavillon des Muses ? "

FILLIATRE-DESMELIN. — Oui ! Directeur... Je suis venu... C'est ça.

BELŒUF. — Mais cela me fait bien plaisir. Veuillez passer dans mon studio. Ah ! je vous demande une minute. *(Il vient d'aviser son por-*

trait que DENIS a placé sur le mur de droite, et, froidement, il va l'accrocher de nouveau sur le mur de gauche, puis il revient à FILLIATRE-DESMELIN ! Entrez donc, Monsieur.

(*Ils passent tous deux à droite. LÉA copie avec ardeur. Entre DENIS.*)

SCÈNE IX

LÉA, DENIS

DENIS, *parlant entre ses dents.* — Désorganisation ! Désorganisation ! Accaparement ! Perversion ! Contagion ! Épidémie ! Fléau ! Catastrophe ! Démembrement ! Corruption ! Disgrâce domestique ! Dissolution ! Dissol...

LÉA. — Pas si haut ! Ne parle pas si haut ! On ne peut plus travailler.

DENIS. — Oh ! Pardon ! Vous étiez là, ma bonne Léa ?

LÉA. — Qu'as-tu donc, à parler tout seul ? Que dis-tu là ?

DENIS. — Oh ! rien ! des mots sans suite ! Un pur exercice d'éloquence, auquel je me livre avec deux pâtes de jujube dans la bouche. Laisse-moi, Léa, m'asseoir auprès de toi, comme au temps où nous étions bons frère et sœur.

LÉA. — Nous serions encore bons frère et sœur, si tu étais bon frère, si tu étais, surtout, un peu moins grossier avec Monsieur Belœuf.

DENIS. — Pauvre Monsieur Belœuf ! J'ai des remords, Léa. Je suis bien jeune, et fort taquin, et plus espiègle qu'il ne convient à mon âge ; mais je suis prêt à reconnaître mes erreurs. Depuis que Monsieur Belœuf nous prodigue sa compagnie, je ne lui ai guère montré visage d'ange ; je lui ai même mené la vie assez dure, à ce malheureux écrivain philosophe. Pendant longtemps, faut-il te l'avouer, je l'ai considéré comme un formidable... imbécile.

LÉA. — Oh ! Oh !

DENIS. — Calme-toi, Léa. Je commence à changer d'avis. A certains mots, à certains traits, je reconnais peu à peu en Monsieur Belœuf une manière de sage, ou de savant, ou d'artiste. Je mesure l'influence qu'il exerce sur ma famille, et j'en reste impressionné. Ainsi, je viens de parcourir la maison, et qui ai-je vu, au premier étage ? Papa, qui, soigneusement accommodé dans le canapé aux punaises, lisait. Et que lisait-il ? Le livre de Monsieur Belœuf sur les " Pionniers de l'Art ". Et papa m'a dit : « Il a quelque chose dans le ventre ce moineau-là. » Qui ai-je rencontré au salon ? Maman ! qui tenait d'une main une brosse à meubles, et de l'autre le dernier fascicule de " Puissance et Pensée ". Et cette bonne maman m'a dit :

« Sais-tu, mon chéri, que c'est d'une bien jolie écriture ? » Qui ai-je rencontré à la boutique ? Amédée...

LÉA, *outrée.* — Oh ! Celui-là ! Celui-là !

DENIS. — Celui-là, ma bonne Léa, lisait le dernier manifeste populaire de Monsieur Belœuf... et il avait l'air très frappé, et il m'a dit seulement : « Vingt dieux ! » Je suis alors passé à la cuisine, et qu'y faisait la bonne ? Eh bien ! elle n'y faisait rien, parce qu'elle était allée à l'imprimerie, porter les épreuves de Monsieur Belœuf. Quant à Maxime...

LÉA. — Oh ! il n'est pas complaisant : il a encore oublié le courrier.

DENIS. — C'est cela ! Il a oublié le courrier de Monsieur Belœuf, ce qui signifie qu'il devait l'emporter. Tout va bien. Je me suis donc dit : « Denis ! ne fais pas la mauvaise tête. Puisqu'aussi bien tu reconnais la grande influence intellectuelle de Monsieur Belœuf, applique-toi à la seconder. Il reste certainement du travail pour toi. Il reste certainement des enveloppes à remplir, des volumes à couper, quelque brave petit article à corriger, de la bonne bèsogne enfin...

(*Il prononce bèsogne, comme BELŒUF.*)

LÉA, *réservée.* — Es-tu sérieux ?

DENIS. — Peux-tu en douter, Léa ? Il me serait pénible de croire que Monsieur Belœuf pense du mal de moi. Et, dans l'état actuel des choses,

avoue, Léa, qu'il n'en peut penser du bien. Il doit, quand l'occasion se présente, dire, par exemple, à mes sœurs que je suis un jeune homme assez mal embouché ?

LÉA. — Dame, tu sais...

DENIS. — ...Que je suis une sorte de nigaud ?

LÉA. — Nigaud ! Il n'a jamais dit cela.

DENIS. — Ah ? Il dit peut-être benêt, ou bêta ?

LÉA. — Non ; mais il a dit, une fois, crétin.

DENIS. — Oh ! Ah ! Bien... Je ne veux pas qu'il ait pareille opinion de moi. Je vais tâcher de mériter son estime, et t'aider, tout d'abord. Tu recopies quelque chose qui s'appelle : " L'avenir du... l'avenir des... Saxons ".

LÉA. — Ne regarde pas !

DENIS. — Mais pourquoi donc ?

LÉA, *défiante.* — Ça ne te regarde pas.

DENIS. — Bien ! Bien ! Figure-toi, Léa, que maman m'a prié de t'envoyer en bas...

LÉA. — J'y vais. Tu pouvais le dire plus tôt. (*Elle ramasse ses paperasses.*)

DENIS. — Laisse donc ces papiers sur la table.

LÉA. — J'aime mieux les emporter.

(*Elle sort.*)

(*Resté seul, DENIS se met à marcher de long en large avec colère. Il aperçoit le portrait de BELŒUF placé par*

celui-ci sur le mur de gauche. Il décroche le portrait et va le replacer à droite. Entre MATHILDE.)

SCÈNE X

DENIS, MATHILDE.

DENIS, *écumant de rage.* — Oh ! Oh ! Oh ! Oh !

MATHILDE. — Que fais-tu là ?

DENIS. — Peuh ! Je bibelote. Je tue le temps, et il a la vie dure.

MATHILDE. — Tu ferais mieux de travailler, de lire, de te rendre utile.

DENIS. — Utile à qui ?

MATHILDE. — A la Société. (*Elle va pour sortir.*)

DENIS. — C'est vrai ! Attends, Mathilde ! Accorde-moi deux minutes d'entretien.

MATHILDE. — Que veux-tu ?

DENIS, *saisissant un livre au hasard.* — Qu'est ceci ?

MATHILDE. — Un livre.

DENIS. — Bien ! Et cela ? Comment appelles-tu cela ?

MATHILDE. — Une pendule. Mais, pourquoi...

DENIS, *se promenant dans la pièce.* — Laisse ! Comment appelles-tu ce que je fais ?

MATHILDE. — Tu marches. Tu te promènes.

DENIS. — Très bien ! Voici la fenêtre. Regarde dans la rue. Que vois-tu ?

MATHILDE. — Des hommes et des femmes. Je ne comprends pas. En voilà assez.

DENIS. — Encore ! Regarde là-haut ! Qu'y a-t-il au-dessus des maisons ?

MATHILDE. — Eh bien ! Le ciel !

DENIS. — Ah ! qu'il soit loué, Mathilde ! Laisse-moi t'embrasser, car tout n'est pas perdu, et tu sais encore appeler les choses par leur nom.

(*Il l'embrasse.*)

MATHILDE. — Je ne suis pas plus sotte que toi.

DENIS. — Mais, chère Mathilde, je ne demande qu'à en être sûr.

MATHILDE. — Je n'ai surtout pas l'intention de me laisser tourner en ridicule, ni de me prêter à tes fantaisies. Que veut dire cette comédie ? Ne ferais-tu pas mieux d'étudier, d'écrire...

DENIS. — Écrire ? Pour quoi faire ?

MATHILDE. — Pour œuvrer... pour être un homme connu.

DENIS. — Œuvrer ! Oh ! misère ! comme elle dit cela ! Le mal est quand même plus grand que je ne pensais. Être un homme connu ! Ah ! Mathilde...

(*Entrent BELŒUF et FILLIATRE-DESMELIN*).

MATHILDE. — Ne crie pas si fort ! Tu déranges tout le monde.

DENIS. — On s'est donné le mot pour m'imposer silence dans la maison de mes pères !

MATHILDE. — Tais-toi.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XI

BELŒUF, FILLIATRE-DESMELIN
et DENIS silencieux.

Pendant toute la scène entre FILLIATRE-DESMELIN et BELŒUF, DENIS restera dans un coin de la pièce, affectant d'être absorbé par une lecture.

FILLIATRE-DESMELIN. — C'est entendu. Oui ! Bon ! C'est que, oui ! en vous donnant mon adhésion, je vous en donne soixante-treize qui sont absolument sûres. Ah ! Mais ! Bien ! Moi, je suis très écouté, moi ! Grande influence, moi ! Tout mon groupe m'adore... C'est ça.

BELŒUF. — Moi, je me suis acquis le dévouement de toute ma génération.

FILLIATRE-DESMELIN. — Et puis, ce n'est pas seulement l'appui du P. D. M. que je vous apporte ; c'est encore celui du J. D. J. et de la M. M. A. Je peux à peu près compter sur la Société des R. C. D. Q. Oui ! Quant à la bande des V. C., oui ! vous savez : " le Vers classique ", ils marchent avec nous. Tout le monde marche avec nous. Ah ! mais !

BELOEUF. — Les collaborateurs de la P. P. seront heureux de se rencontrer, au sein de l'O. D. A. S., avec ces messieurs de la J. D. J. et les membres du V. C., de la M. M. A., ainsi qu'avec ceux des autres groupements.

FILLIATRE-DESMELIN. — Oui... Monsieur Belœuf, je vous ai envoyé mon livre. Vous savez : " Les cris du cœur " ?

BELOEUF. — A propos, je pense que vous avez reçu mon dernier ouvrage : " Les pionniers de l'art ".

FILLIATRE-DESMELIN. — ...C'est un petit joyau de pur lyrisme et d'érudition.

BELOEUF. — ...C'est une œuvre considérable.

FILLIATRE-DESMELIN. — N'est-ce pas ? Ce livre restera lié aux souvenirs les plus chers de ma vie.

BELOEUF. — Vous êtes bien bon. J'avoue que je ne peux le relire, moi-même, sans éprouver une sorte d'enthousiasme.

FILLIATRE-DESMELIN. — C'est ça ! De l'enthousiasme ! Je me dis chaque fois : Oui ! Bien ! Très bien ! Celui qui a fait cela, il est quelqu'un.

BELOEUF. — Vous me confondez ! Et cependant je dois bien être de votre avis. Tant de grandeur !

FILLIATRE-DESMELIN. — Une si belle sensibilité !

BELOEUF. — La langue en est des plus sûres.

FILLIATRE-DESMELIN. — Je pense bien ! Le vers est si musical !

BELŒUF. — Pardon ! Le vers ! Il y a erreur. " Les Pionniers de l'Art ", mon livre, dont nous parlons, est écrit en prose.

FILLIATRE-DESMELIN. — Non ! Non ! Il n'y a pas erreur : nous parlons de mon dernier recueil de vers. Ah ! mais ! vous savez : " Les Cris du Cœur " ?

BELŒUF. — Non, cher monsieur. Tout ce que nous avons dit concernait " Les Pionniers de l'Art ", n'en doutez pas. D'ailleurs, j'ai beaucoup d'estime pour vos " Cris du Cœur ".

FILLIATRE-DESMELIN. — Ah ! Oui ! Je pensais qu'il s'agissait de mes " Cris ". Ah ! Bien ! Très bien ! Évidemment, ce n'est pas mal vos " Pionniers ".

BELŒUF. — Ces deux ouvrages procèdent de deux esthétiques fort différentes. Moi, quand j'écris, il me faut le silence du studio. Je ne peux œuvrer que dans la solitude.

FILLIATRE-DESMELIN. — Moi ? Ah ! mais ! Je travaille comme ça, en marchant.

BELŒUF. — Je commence par m'absorber dans mes réflexions, et, peu à peu, je sens quelque chose qui monte le long des jambes, puis qui gagne le torse, et enfin le cerveau : c'est l'inspiration.

FILLIATRE-DESMELIN. — Moi, j'allume une

cigarette. Je m'en vais sur le bord du trottoir et je regarde un peu les femmes... Il y en a d'appréciables, oh ! oui ! dans Paris...

BELOEUF. — Alors, je prends ma plume...

FILLIATRE-DESMELIN. — Alors, comme je vous le disais... oui ! bien ! j'entre dans un café. Je demande ce qu'il faut pour écrire...

BELOEUF. — Je reste un bon moment à contempler mon encrier.

FILLIATRE-DESMELIN. — Je fais venir quelque chose de stimulant, d'abord, un petit turin-augustura...

BELOEUF. — ... Et, tout à coup, je trempe ma plume dedans.

FILLIATRE-DESMELIN. — Hein ? Vous trempez la plume dans quoi ? Dans le turin-augustura ? Ah ! mais !

BELOEUF. — Je trempe ma plume dans l'encrier, et je commence à écrire. J'écris, j'écris... Moi, je m'occupe surtout de l'angoisse humaine devant les grands problèmes.

FILLIATRE-DESMELIN. — Il faut vous dire que, oui !... Je me suis occupé de cela aussi. En ce moment, je m'occupe principalement de la joie humaine, devant, quoi ? rien, les petits faits.

BELOEUF. — C'est comme cela que j'ai écrit les " Pionniers ", et puis les " Chants d'Athéisme et de révolte ", et puis les " Mystères farouches ".

FILLIATRE - DESMELIN. — Avec ma façon

d'écrire, j'ai obtenu un prix d'Académie pour " Le Casque de Bronze ", et un autre pour mes " Menuets pour flûte et zéphyr ".

BELŒUF. — Il est vrai que les ennemis ne m'ont pas ménagé : on m'a traîné dans la fange.

FILLIATRE-DESMELIN. — Dame, moi, on m'a couvert de crotte.

BELŒUF. — On m'a frappé, lâchement, dans le dos.

FILLIATRE-DESMELIN. — Moi aussi, mais pas plus bas. Ah ! mais ! je ne l'aurais pas toléré.

BELŒUF. — Rira bien qui rira le dernier. Le jour de la vengeance arrivera. Et c'est pourquoi je vous remercie de l'article que vous voulez bien me consacrer dans le " Pavillon des Muses ".

FILLIATRE-DESMELIN. — C'est la moindre des choses. Il paraîtra environ en même temps que celui que vous voulez bien me consacrer dans " Puissance et Pensée ". Oui ! C'est ça.

BELŒUF. — J'espère que vous pourrez m'en montrer les épreuves.

FILLIATRE-DESMELIN. — C'est trop naturel ; lorsque vous aurez en main celles de votre article sur moi, faites-moi signe : j'arriverai, avec celles de mon article sur vous.

BELŒUF. — Entendu, cher Monsieur Filliâtre.

FILLIATRE-DESMELIN. — Ah ! Desmelin ! Desmelin ! oui. Au revoir, Monsieur Belœuf. Et

croyez que je suis heureux d'être des vôtres, en toute sincérité, et de partager vos idées.

BELOEUF. — Mes idées sont faites pour être partagées.

(*Sort FILLIATRE-DESMELIN.*)

SCÈNE XII

BELOEUF, DENIS, AMÉDÉE.

BELOEUF. — Je suis dans la nécessité de m'absenter. Puis-je compter sur vous pour recevoir et faire attendre les personnes qui...

DENIS. — Ma foi, Monsieur, je crains fort de manquer de compétence.

BELOEUF. — Mais, il suffit d'ouvrir la porte.

DENIS. — Précisément, Monsieur, tout le monde ne sait pas ouvrir une porte.

(*Entre AMÉDÉE qui échange avec BELOEUF un regard chargé d'hostilité*).

BELOEUF. — Voulez-vous, tout au moins, prier une des personnes de votre famille...

DENIS. — Elles sont fort occupées, Monsieur : mes parents à lire vos ouvrages, et mes sœurs à les recopier. Mais, voici, par bonheur, Amédée...

BELOEUF, *glacial*. — C'est bien !

(*Il passe chez lui.*)

AMÉDÉE. — Mon poulet, tu as du goût pour les catastrophes. Vingt dieux ! m'cher ami, ne cherche pas à me mettre en contact avec ce mangrelou !

DENIS. — Ah ! Ah ! Et pourquoi, Amédoche ?

AMÉDÉE. — Sais pas ! ma substance doit former avec la sienne un mélange détonant.

DENIS, *tirant AMÉDÉE dans un angle de la pièce.* — Calme-toi, mon gros. Le voilà ! Parle-moi ! Dis-moi des douceurs et tournons-lui le dos.

(Entre BELOEUF. Il jette un long regard vers DENIS et AMÉDÉE, qui ne le regardent pas. Il décroche en remontant son portrait qu'il va replacer à gauche de la baie, puis il passe dans la galerie et sort.)

SCÈNE XIII

DENIS, AMÉDÉE.

DENIS, *éclatant.* — ... Hélas ! Amédée ! des cafards, des cancrelats, des blattes, oui ! Toutes sortes de coléoptères, mais pas un Belœuf ! Oh ! Oh ! comme je suis contrarié !

AMÉDÉE. — On ne choisit pas sa vermine, m'cher ami.

DENIS. — Oh ! Il me déplaît, Amédée.

AMÉDÉE. — Il a deshonoré le nom de chat.

DENIS. — Tu me crèves le cœur. Qu'est-il devenu le bon temps où l'on disait « le chat ! », et où tout le monde était d'accord pour rire ?

AMÉDÉE. — C'est bien fini. Une si mignonne plaisanterie.

DENIS. — Qui n'a pas eu le temps de vieillir, mon pauvre gros.

AMÉDÉE. — Dommage ! Ce sont les plaisanteries les plus usagées qui sont les meilleures.

DENIS. — Je viens de voir mes sœurs. Tout est consommé, Amédée : « Tu es un paresseux, tu ferais mieux d'œuvrer, pour devenir un homme connu... » Voilà Mathilde !

AMÉDÉE. — Elle a dit cela ? Oh ! quel coup !

DENIS. — Et l'autre : « Papa t'a défendu de lui donner des noms blessants... »

AMÉDÉE. — Pauvre petite mioche !

DENIS. — Je ne les reconnais plus : elles ont l'air de chiffonnières qui usent les défroques d'un bourgeois.

AMÉDÉE. — Ce n'est pas un homme, c'est une maladie.

DENIS. — Le voilà dans ma famille comme un charançon dans un grain de blé.

AMÉDÉE. — Tant que je serai là, il trouvera un bec de gaz, dans le grain de blé.

DENIS. — Deux becs de gaz ! Il n'y a pas que toi, mon ami.

AMÉDÉE. — Sais-tu que tout cela n'est pas gai?

DENIS. — On s'amusait si bien ici ! Une grande maison pleine des bonnes vieilleries, deux sœurs possibles, un frère pas encombrant, pas assez, une remarquable maman, un père superbe, un Amédée de belles dimensions...

AMÉDÉE. — Oui, on a fait quelques bonnes parties.

DENIS. — Mais il a fallu qu'il arrive ce poète!

AMÉDÉE. — Et la poésie, elle, s'en est allée...

DENIS. — Oui!

AMÉDÉE. — Mon Dieu ! oui! Nous avons l'air de chanter un thrène.

(*Silence*).

DENIS, *soudain*. — Oh! Trahison!

AMÉDÉE. — Qu'est-ce que c'est ?

DENIS, *se précipitant sur le tableau déplacé par BELŒUF*. — Pas possible, il a des pattes ! *(Il passe la main autour du cadre).*

AMÉDÉE. — Qu'est-ce qui a des pattes?

DENIS. — Voilà trois fois que je chasse ce visage de mon domaine, et il y revient, comme mécaniquement. On dirait que les murs jouent à la balle avec.

AMÉDÉE. — Il y reviendra! Il finira par y rester! Ce Belœuf a de la méthode.

DENIS. — Le jour où Belœuf envahira ce côté du mur, le monde sera perdu.

AMÉDÉE. — Jusqu'à l'arrivée du Messie, de l'Antibelœuf. Ah ! ciel ! je lui abandonnerais volontiers ma part de l'ancien monde, en échange d'un coin de natte dans une jonque, là-bas où le représentant Souvestre pêchait des poissons couleur d'orange. Dieu de Dieu ! Cela existe, et il faut, ici, remuer une spatule dans des sirops doucereux comme la vie même.

DENIS.— Que Belœuf fermente et foisonne, vingt dieux ! Je me ferai représentant voyageur, comme Souvestre et j'irai faire le trafic avec les poilus des tropiques ! (*DENIS replace le portrait sur le mur de droite.*) Il y a quand même des choses qu'on n'est pas fâché de connaître. Il est venu tout à l'heure ici un copain tout plein gentil, un fil de fer à barbe, un bonhomme descendu droit d'un cerisier, et le bonheur a voulu que j'assistasse à une partie de son entretien avec l'athlète en chef. Non ! tu n'imagines pas les oiseaux !

AMÉDÉE. — Oh ! m'cher ami, j'imagine très bien : j'ai vu l'athlète à l'ouvrage.

DENIS. — Figure-toi, un moment, que tu es Belœuf.

AMÉDÉE. — Merci de l'occasion !

DENIS. — Moi, je suis le directeur du “ Pavillon des Muses ”, monsieur Filliâtre-Desmelin.

AMÉDÉE. — Hein ?

DENIS. — C'est le nom du phénomène anémique. (*Imitant FILLIATRE-DESMELIN.*) « Je vous

remercie, cher monsieur Belœuf, oui! Bon! C'est ça... de l'article que vous voulez bien me consacrer dans la P.P. » Allons, réponds.

AMÉDÉE, *imitant BELŒUF.* — « Mais, cher monsieur Folâtre-Desmoulins, la P. P. est toute dévouée au "Papillon des Muses". La P. P., ne l'oubliez pas, est l'organe des Athlètes spirituels, c'est pourquoi nous l'avons appelée P. P. : " Pantins et Putains ", joli titre, n'est-ce pas? Avec une gracieuse allitération ».

DENIS, *ton naturel.* — Ah! non! Ah! non! On ne peut rien faire avec vous, Amédoche; vous ne savez pas plaisanter sans mettre les pieds dans le plat.

AMÉDÉE, *ton naturel.* — Pas plaisanter? Tu vas voir. Je veux de la mise en scène. *(Il va s'asseoir devant la table)*. Ça y est : je suis Belœuf, au péril de mon âme. Toi, tu vas faire le petit jeune homme qui vient m'apporter un manuscrit. Allons, arrive!

DENIS *prend son chapeau, va dans la galerie et rentre en tenant un rouleau de papier.* — Pardon! Est-ce à Monsieur le Directeur de l'Œuvre des Athlètes que j'ai l'honneur de parler?

AMÉDÉE, *imitant BELŒUF.* — A lui-même, Monsieur. Prenez donc la peine de vous asseoir.

DENIS. — Monsieur, j'ai lu vos ouvrages.

AMÉDÉE. — Vous avez cependant l'air bien portant.

DENIS. — Chut !... Et c'est dans un grand mouvement d'admiration que je viens pour adhérer...

AMÉDÉE. — Adhérez, adhérez, mon jeune ami : c'est le secret du succès. (*Faussement à part.*) Ce garçon n'a pas l'air intelligent, mais il ne faut pas regarder au nez de l'admirateur, et une cotisation est toujours bonne à prendre. (*à DENIS.*) Vous voulez donc devenir un athlète ?

DENIS. — Depuis que j'ai lu votre ouvrage sur les pionniers de l'art, une grande révolution s'est opérée dans mon esprit. J'ai compris que, théoriquement...

AMÉDÉE. — C'est cela : incorporez à chacune de vos phrases le mot « théoriquement ».

DENIS. — ...Nous étions dans la nécessité de remplacer, pour notre conception de l'individuel...

AMÉDÉE. — Et de l'universel !

DENIS. — Et de l'universel, de remplacer, dis-je, le successif par le simultané et l'unilatéral par le multiple. C'est pourquoi je viens, Monsieur Belœuf, solliciter l'honneur de faire partie de votre société à titre d'athlète provisoire...

AMÉDÉE. — Hum ! Hum !

Pendant la dernière réplique de DENIS, est apparu dans la galerie un jeune lourdaud à lunettes fumées qui s'avance timidement en scène.

ACTE II

SCÈNE XIV

DENIS, AMÉDÉE, MICHEL CHÉRY.

MICHEL CHÉRY. — Excusez-moi, Monsieur, j'ai trouvé la porte ouverte...

AMÉDÉE. — Qu'est-ce que c'est ?

DENIS. — Pff...

MICHEL CHÉRY. — Je suis heureux de vous rencontrer, monsieur Belœuf.

AMÉDÉE. — C'est beaucoup d'honneur que vous me faites, mais...

MICHEL CHÉRY, *très vite*. — ... Et de me présenter à vous. Je suis monsieur Michel Chéry, auteur de divers ouvrages dont vous n'avez certainement pas entendu parler, mais dont je peux vous rappeler les titres : " La tentation de Sainte-Beuve ", " Baour-Lormian intime ", " Les amours secrètes et royales de Bonaventure-Desperriers ", " La prétendue calvitie de Thomas de Lally-Tollendal", "Boileau-Despréaux a-t-il connu la femme?", " Lucas de Leyde révélé par sa correspondance avec ses fournisseurs ", etc..., etc... J'ai collaboré au Saturne, à la Revue des Hémisphères, à la Revue vivaraise, au Journal des érudits, aux Feuillets nécessaires.

AMÉDÉE. — Mais, que désirez-vous, Monsieur ?

MICHEL CHÉRY. — Je suis donc heureux de vous rencontrer Monsieur Belœuf.

AMÉDÉE. — Oh!

MICHEL CHÉRY. — Plaît-il?

AMÉDÉE. — C'est une petite douleur que j'ai dans le foie. Mais...

MICHEL CHÉRY. — Et de vous dire que j'ai lu et médité tous vos ouvrages.

AMÉDÉE. — Voilà qui est bien surprenant!

CHÉRY. — Vous dites, Monsieur?

AMÉDÉE. — Je dis : voilà qui me fait bien plaisir. Tout est possible, mais...

CHÉRY. — J'ai longuement annoté vos livres. Vous avez compris, Monsieur, que l'état actuel de la Société n'était pas sans remèdes...

AMÉDÉE. — Oui! Et c'est pourquoi je me suis consacré à la préparation de ces remèdes. Cependant...

CHÉRY. — Vous vous êtes retiré dans la solitude du cabinet...

AMÉDÉE. — Oh! Dites du laboratoire.

CHÉRY. — Laboratoire! Certes, le mot fait image. Et vous vous êtes employé à réduire par les procédés de l'analyse.

AMÉDÉE. — Oui, l'analyse, quelquefois. Je voulais vous dire...

CHÉRY. — A réduire les connaissances humaines, comme... comme...

AMÉDÉE. — Comme au pilon et au mortier.

CHÉRY. — Précisément. Il y a, Monsieur et cher maître (permettez-moi de vous donner ce titre), il y a dans tout ce que vous faites, un cachet...

AMÉDÉE. — Oui, le cachet n'est pas étranger à l'affaire.

CHÉRY. — Un cachet qui est la marque même de votre originalité. Vous savez distinguer les choses sans recourir au vain procédé qui consiste à les recouvrir d'étiquettes...

AMÉDÉE. — Heu... Heu... L'étiquette joue quand même un petit rôle.

MICHEL CHÉRY. — Sans doute ; mais je veux dire que vous apportez, à votre raisonnement, une ordonnance...

AMÉDÉE. — Oui, oui !

CHÉRY. — Une précision...

AMÉDÉE. — Dites une balance de précision.

CHÉRY. — C'est cela... qui vous permet de distinguer le vrai du faux, et de doser...

AMÉDÉE. — De doser, comme au compte-gouttes... N'allez pas plus loin, Monsieur. Personne n'a jamais porté sur moi, sans me connaître, autant de jugements exacts. Vous m'étonnez, m'cher ami.

CHÉRY. — Mais, Monsieur Belœuf, je vous connais très bien par vos œuvres. Et c'est avec confiance que je viens vous soumettre une grande étude que

j'ai faite sur votre théorie des pionniers, et que, j'espère, vous voudrez bien publier dans " Puissance et Pensée ". Car, Monsieur Belœuf, je me consacre aux essais depuis de longues années.

BELŒUF vient d'entrer au fond. DENIS fait à AMÉDÉE des signes désespérés.

SCÈNE XV

LES MÊMES, BELŒUF.

BELŒUF, *descendant.* — Que demandez-vous, Monsieur? Expliquez-vous.

CHÉRY. — Mais, Monsieur, je ne vous demande rien. Je suis en conversation avec Monsieur Belœuf, au sujet d'un article que je destine à sa revue.

BELŒUF. — Belœuf? Que veut dire cette odieuse plaisanterie?

CHÉRY. — Je ne vois pas où est la plaisanterie.

DENIS. — Il y a, ici, quelqu'un qui se trompe; mais il n'y a personne qui plaisante.

BELŒUF, à *AMÉDÉE.* — Je suis content de vous prendre sur le fait. C'est à cela que vous employez votre temps! La mystification ne convient pas à un homme de votre âge, et celle-ci pourra vous coûter cher. (à *MICHEL CHÉRY.*) Monsieur, vous êtes victime d'un abus de titres et de person-

nalité... Je suis Rémy Belœuf, directeur de la P.P. Passez dans mon studio, je vous prie.

AMÉDÉE. — Minute! Monsieur Belœuf, je n'ai jamais abusé de rien; ni de personne. Vous allez cesser de me parler sur ce ton.

BELŒUF. — Je sais à qui me plaindre et je n'ai pas affaire à vous.

AMÉDÉE. — Et moi, je dis que vous aurez affaire à moi, Monsieur l'athlète. Me croyez-vous assez borné pour m'affubler de votre nom et de vos titres? Qu'on m'enlève l'appendice si je me suis présenté à ce Monsieur que voilà comme étant Rémy Belœuf!

DENIS. — Amédée n'a pas cessé d'être Amédée.

AMÉDÉE. — Monsieur que voilà s'est trompé dès la porte et ne m'a pas laissé le temps de le détromper.

BELŒUF. — Il suffit ! Je vous connais : vous avez saisi cette occasion pour subtiliser une personnalité qui n'est pas la vôtre.

AMÉDÉE. — Votre personnalité ! Cela ne se vole pas ! Je vous assure que je tiens à ma modeste personnalité. L'idée d'avoir été pris pour vous pendant cinq minutes, me comble d'amertume et d'ennui...

BELŒUF. — Vous êtes bien insolent ; mais je vous apprendrai qui je suis.

LÉA, qui vient d'apparaître à la porte de la galerie, se sauve en hurlant « papa! papa ! »

AMÉDÉE. — Nous savons qui vous êtes, Monsieur Belœuf. Et faut-il vous dire que je sens certains picotements dans ma main droite ? Allons, tenez-vous tranquille, m'cher ami !

BELŒUF. — Je ne suis pas votre « m'cher ami ». Rappelez-vous que je suis un artiste, un écrivain, un sociologue, et que vous n'êtes qu'un petit préparateur.

AMÉDÉE. — Je le sais...

BELŒUF. — Vous n'êtes rien du tout qu'un misérable cul-de-plomb !

AMÉDÉE. — J'en suis tellement persuadé que ce Monsieur que voilà a pu me parler littérature, je lui ai répondu fioles et potions...

BELŒUF. — Un ignorant !

DENIS. — Savez-vous seulement qu'il est plus instruit que vous ?

BELŒUF. — Un rinceur de pots à pommade qui se permet de mystifier un homme de lettres, un directeur de revues...

DENIS. — Taisez-vous, Monsieur ! C'est abominable ce que vous dites là. Vous ferez des excuses.

AMÉDÉE. — Laisse, Denis. Tout cela ne regarde que moi. (*à BELŒUF.*) En voilà assez ! Taisez-vous !

BELŒUF. — Je vous apprendrai à respecter le penseur et à garder dans l'officine la place qui est la vôtre. Votre bave ne saurait m'atteindre...

AMÉDÉE. — Ma bave ? Et cela, m'cher ami ? (*Il lui donne une forte gifle*).

Entrent AUBOYER, Madame AUBOYER et LÉA.

BELŒUF. — Au secours ?

LÉA pousse un cri perçant. Monsieur et Madame AUBOYER se précipitent...)

SCÈNE XVI

LES MÊMES, AUBOYER, MADAME AUBOYER, LÉA.

MADAME AUBOYER. — Malheureux ! Il lui a cassé une dent !

AUBOYER. — Amédée ! Hiff... Arrêtez ! Je ne veux pas de ça chez moi ! Une gifle ! Retirez cela.

AMÉDÉE. — Trop tard ! Elle était mûre : elle est tombée toute seule.

DENIS. — Vingt dieux ! La belle claque !

BELŒUF. — Oh ! Oh ! mon cousin. On m'a frappé en plein visage...

AUBOYER. — Hiff... je l'ai bien entendu. Excusez-nous. Je suis Hiff... furieux.

BELŒUF. — Ça ne se passera pas comme ça. Oh! oh!

MADAME AUBOYER. — Bien sûr! Vous aurez une grosse fluxion.

AMÉDÉE, *qui s'est retiré à l'écart.* — Si monsieur Belœuf veut une réparation par les armes, je suis à sa disposition.

AUBOYER, à *AMÉDÉE*. — Vous, taisez-vous!

BELŒUF. — Oh! oh! Un homme qui n'est pas de mon espèce.

DENIS. — Et la gifle, de quelle espèce la trouvez-vous ?

AUBOYER, à *DENIS*. — Toi, fais-moi le plaisir, Hiff... d'être poli.

BELŒUF. — Je le traînerai devant les tribunaux.

AUBOYER. — Laissez-moi faire. Je suis vexé, oh! vexé! Insulter un homme de lettres!

MADAME AUBOYER, *soutenant BELŒUF*. — Mon Dieu! Il va se trouver mal. Venez! Je vais vous mettre de l'arnica.

BELŒUF. — Oui, de l'arnica! (*Désignant CHÉRY*) Léa, faites entrer le Monsieur qui est là dans mon studio; qu'il m'y attende...

LÉA, *poussant CHÉRY chez BELŒUF.* — Vous, entrez ici!

(*Elle referme la porte.*)

MADAME AUBOYER. — Venez, mon cousin.

Elle entraîne BELŒUF qui sort, appuyé sur LÉA.

ACTE II

SCÈNE XVII

AUBOYER, AMÉDÉE, DENIS.

AUBOYER. — Amédée, mon garçon, je n'aime pas ces machines-là.

AMÉDÉE. — Moi non plus, Monsieur.

DENIS. — Papa, ce goujat de Belœuf...

AUBOYER. — Non, mais de quoi te mêles-tu, petit paltoquet?

DENIS. — Je suis indigné !

AUBOYER. — Silence ! Ou je te donne du pied quelque part ! Hiff... J'ai l'honneur d'héberger sous mon toit un garçon très bien, un homme de lettres. Et vous lui donnez une claque !

DENIS. — On sait ce que ça vaut, un homme de lettres de cet acabit !

AUBOYER. — Denis ! Il y a des gifles dans l'air, tu en veux ta part. Tu sais, Hiff... Pas commode, moi !

DENIS. — C'est honteux !

AUBOYER, *à AMÉDÉE*. — Vous avez beau être depuis dix ans dans ma maison, je vous dis que vous avez fait là une grosse maladresse, et qu'il vous en cuira.

AMÉDÉE. — Bien, Monsieur !

AUBOYER. — Venez dans mon bureau. J'ai deux mots à vous dire.

(Sortent AUBOYER et AMÉDÉE).

SCÈNE XVIII

DENIS, UN JEUNE HOMME

DENIS, seul, décroche le portrait de BELŒUF, le jette par terre, en brise la vitre et piétine les débris avec rage. Entre un nabot portant une serviette bondée. Longs cheveux, face imberbe.

LE JEUNE HOMME. — Bonjour, monsieur !

DENIS. — Qu'est-ce que vous venez faire ici ?

LE JEUNE HOMME. — Je viens pour les athlètes...

DENIS. — C'est vous, l'athlète ? Ah ! Ah ! Oh ! Oh !

DENIS caresse doucement de la main les longs cheveux du nabot.

RIDEAU

ACTE III

Même décor qu'à l'acte précédent. Le côté gauche de la pièce est, comme le côté droit, encombré de cartonniers, de tableaux, et de portraits représentant Belœuf sous divers aspects.

SCÈNE I

RÉMY BELŒUF, MICHEL CHÉRY, AUBOYER, Madame AUBOYER, MATHILDE, LÉA, LE PHOTOGRAPHE, *puis* M. PAIX.

Au lever du rideau, la scène est plongée dans l'obscurité.

LE PHOTOGRAPHE.— Attention au magnésium !

Un éclair de magnésium jaillit. A sa lueur, on aperçoit BELŒUF, debout devant sa bibliothèque, appuyé d'une main sur une pile de livres, accoudé d'autre part sur le buste de Dante. Les autres personnages sont massés au fond de la pièce.

LE PHOTOGRAPHE. — Redonnez la lumière. (*On éclaire la pièce.*) Voilà comment j'opère, moi.

Et j'ai du clair-obscur, des fondus, de l'atmosphère, une pâte, un nuancé, une fraîcheur, comme personne n'en obtient. *(à BELOEUF).* Vous pouvez quitter la pose, mon cher maître.

AUBOYER, *à BELOEUF.* — Vous étiez superbe ! Le buste ! Les livres ! Oh ! moi, j'aime ça.

LE PHOTOGRAPHE. — C'est l'attitude du penseur ! Je suis le premier qui ait composé de vraies attitudes de penseur. Vous connaissez ce que fait Boudin? C'est brillant, mais cela manque de sincérité.

CHÉRY. — Quand aurons-nous une épreuve, Monsieur ?

LE PHOTOGRAPHE. — ... Le style et la sincérité ! Tout l'art des maîtres est là. Une épreuve ? Pas avant huit jours.

CHÉRY. — Huit jours ! Mais songez que la date du banquet approche et qu'il faudra prendre le temps de clicher, et de tirer les programmes.

LE PHOTOGRAPHE. — Ne me demandez pas d'improviser une chose que je dois signer. (*à BELOEUF*). Comptez cependant sur moi, mon cher maître. Et quant à l'expression, cela est mon affaire : rien n'est dans le sujet, voyez-vous : tout est dans la façon de le traiter. (*à CHÉRY.)* Adieu, Monsieur le Secrétaire ! *(à la Société.)* Messieurs, Mesdames...

(*Il sort.*)

MADAME AUBOYER. — Il est vraiment très distingué, ce photographe...

BELŒUF. — Peuh ! ... Vous trouvez ?

MADAME AUBOYER. — Je voulais dire que...

BELŒUF. — Il n'a pas l'air intelligent : il ne parle que de lui...

AUBOYER. — Pour ce que nous voulons en faire ! Dites-moi, Hiff... mon bon ami. (*Il tire BELOEUF à part*). Avez-vous lu... vous savez ? mon petit... Hiff...

BELŒUF. — Hé ! oui ! votre article ? Mais très bien ! Tout à fait bien ! C'est d'un verbe généreux.

AUBOYER. — Ah ? Je suis content. Je sais tenir la plume, à mon heure. Et il y a longtemps que je projetais d'écrire ces quelques pages sur le rôle de la femme dans la santé publique.

BELŒUF. — J'ai nōté quelques corrections, au crayon de couleur. Ce sont de pures questions de forme. Le style, voilà ce qui n'est pas donné à tout le monde, bien évidemment.

AUBOYER. — Bien évidemment. Ne pensez-vous pas...

BELŒUF. — Plaît-il !

AUBOYER. — Qu'on pourrait imprimer cette petite machine, mon article, dans votre P. P. ?

BELŒUF. — Mais je vais y réfléchir ; ce n'est pas impossible.

AUBOYER. — En attendant, je vous prie, pas un mot de cette affaire à Madame Auboyer. Ma femme est Hiff... une âme très simple, qui n'a que des idées fort ordinaires sur les problèmes sociaux.

BELŒUF. — La discrétion est une vertu des forts.

Entre un long et maigre garçon pharmacien flottant dans une blouse trop large.

AUBOYER. — Que voulez-vous, Monsieur Paix ?

M. PAIX. — Le marchand de guimauve sollicite l'honneur de vous entretenir.

AUBOYER. — Dites-lui que je descends, Monsieur Paix (*sort M. PAIX*). Cette pharmacie ne me laisse plus le temps de penser.

MADAME AUBOYER. — Tu sais bien, Jules, que ce pauvre garçon t'a demandé de prononcer l'*x* et de l'appeler « Paixe ».

AUBOYER. — En voilà une idée ? Est-ce que l'on dit « la rue de la Paixe » ?

MADAME AUBOYER. — Certes, mais il dit que... cela le gêne.

CHÉRY, *finement*. — Et puis la rue et le mot sont du féminin...

AUBOYER. — Ah ? Et alors ? (*à BELŒUF*). Qu'en pensez-vous, Belœuf ? Vous qui nous avez procuré ce moineau-là ?

BELŒUF.— Tout cela est sans importance. Appelez-le comme vous voudrez : c'est une de mes créatures ; ils se jetterait dans le feu pour moi. Notez, toutefois, que son nom vient du mot latin « pax », dont on prononce habituellement l'x.

AUBOYER. — Entendu ! Paixe ! Monsieur Paixe !

C'est Hiff... ridicule ! Pour toi, Pauline, fais-lui rétrécir les blouses d'Amédée : il a l'air d'une sauterelle dans la peau d'un crapaud.

(*Sort AUBOYER.*)

LÉA, à *BELŒUF*. — Vous voudrez bien me donner une photographie, avec votre signature ?

MATHILDE. — N'es-tu pas honteuse !

MADAME AUBOYER. — Laissez-nous, mes enfants ; j'ai besoin d'entretenir en particulier votre cousin, quelques instants. (*LÉA pousse un cri.*) Qu'est-ce que tu as, Léa ?

LÉA. — Oh ! Mathilde m'a pincé le gras du bras.

MATHILDE. — Ce n'est pas vrai.

(*Elle sort.*)

LÉA, *rêveuse*. — Elle me pince toute la journée, maintenant...

(*Elle sort.*)

BELŒUF. — Voulez-vous, Michel, vous occuper de mes épreuves ? J'attends ce crétin de Van Schaff d'une minute à l'autre. (*Sort MICHEL CHÉRY.*) Van Schaff, chère Madame, est mon libraire ; c'est un personnage que l'égoïsme rend stupide.

MADAME AUBOYER. — Je regrette d'avoir fait sortir M. Chéry, mais...

BELŒUF. — Ne vous inquiétez de rien : ce garçon m'est entièrement dévoué. En le prenant pour secrétaire, je l'ai sauvé de la famine. Il me doit le

pain, et il ne l'oublie pas. Que désirez-vous, chère Madame?

MADAME AUBOYER. — Je suis tout à fait embarrassée. Et cependant, je sais à qui je parle! J'ai lu " Les Pionniers ", c'est l'œuvre d'un homme qui a du cœur...

BELŒUF. — Oh! Madame!

MADAME AUBOYER. — Si! Si! Ne m'interrompez pas! Vous pouvez comprendre les choses du sentiment! J'ai eu quatre enfants, mon cousin, et j'ai passé par bien des épreuves, avec Jules, qui est un brave homme, mais qui n'a jamais compris quelle compagne j'étais pour lui. J'ai fait sur ma vie des réflexions... (*Elle entr'ouvre rapidement son corsage*).

BELŒUF, *troublé.* — Mais, Madame... ma cousine...

MADAME AUBOYER, *tirant un cahier de son corsage.* — Tenez! Lisez cela, et dites-moi ce que vous en pensez. Ce sont les mémoires de ma vie...

BELŒUF. — Ah! Bien! Ah! Parfaitement!

MADAME AUBOYER. — Je ne mets là aucun orgueil, mais c'est écrit avec un cœur de mère et d'épouse. J'avais déjà voulu écrire mes mémoires à l'époque où nous étions rue Réaumur, pendant que je nourrissais Denis; à ce moment-là, le courage m'a manqué.

BELŒUF. — Vous me permettez, bien entendu, de noter franchement toutes les incorrections

que je trouverai : on ne fait rien sans le style.

MADAME AUBOYER. — Merci ! J'ai confiance en vous ! (*Elle gagne la porte, puis revient*). Faites-moi l'amitié, mon cousin, de ne pas parler de toutes ces choses à Jules. C'est un homme de tête, mais qui n'entend rien au sentiment...

BELŒUF. — La discrétion est une forme du courage.

(*Sort Madame AUBOYER.*)

SCÈNE II

BELŒUF, MICHEL CHÉRY.

BELOEUF jette les yeux sur le cahier de Madame AUBOYER. Il tourne quelques pages et hausse les épaules. Entre CHÉRY.

CHÉRY. — Puis-je entrer, Monsieur, sans crainte de vous importuner ?

BELŒUF. — Entrez, mon ami. Je suis en train de lire des sottises. Nous vivons dans une singulière époque, Michel : tout le monde veut avoir des idées.

CHÉRY. — Mais, si je ne me trompe, la vulgarisation des idées est le but même de notre chère “ Œuvre des Athlètes ”.

BELŒUF. — Oui ! Oui ! Que le commun des

hommes ait des idées, d'accord ! Mais qu'il les garde pour lui. Ce n'est pas une raison, parce que l'on a une idée, pour assommer ses contemporains.

CHÉRY. — Oh ! Bien évidemment !

BELŒUF. — On écrit trop, beaucoup trop ! Si toute la canaille se met à écrire, je ne vois plus ce qui pourra nous distinguer des imbéciles ! Je compte d'ailleurs donner à notre " Œuvre " une portée politique, plutôt qu'artistique, en l'appelant prochainement : " Œuvre nationale des Athlètes ". Nationale... c'est sérieux !

CHÉRY. — Voilà qui est pour faire plaisir à M. le Sous-secrétaire, si j'en crois les propos qu'il m'a tenus, lorsque nous lui avons porté la pétition par laquelle vos amis sollicitent pour vous la croix de la lég...

BELŒUF. — Chut ! Michel ! Ne parlons pas encore de cela. Je veux ignorer cette démarche. Dites-moi plutôt si le courrier de tantôt apportait de nouvelles adhésions à l'O. D. A. S.

CHÉRY. — Trois, Monsieur. Mais aussi une démission, celle d'un énergumène, un pamphlétaire anarchiste qui vous couvre d'injures et réclame sa cotisation. Faut-il renvoyer les quinze francs ?

BELŒUF. — Ils sont odieux avec leurs querelles d'argent. Ne rendez rien. Toute cotisation nous demeure acquise. D'ailleurs, pour de vrais artistes,

l'argent n'a pas de valeur. Ne rendez rien et faites-lui honte.

CHÉRY. — Les trois adhérents nouveaux sont très sérieux et très enthousiastes. Ils se sont tout de suite inscrits pour votre banquet.

BELŒUF. — Fort bien ! Faites-leur donc, à la prochaine occasion... signer la nouvelle feuille de pétition.

CHÉRY. — Pour votre croix de la lég...

BELŒUF. — Chut ! Chut ! mon cher Michel. Je vous l'ai dit : je ne veux rien savoir de vos démarches. Cela doit se faire en dehors de moi. A cette heure, combien de têtes à mon banquet ?

CHÉRY. — Cent quinze inscriptions. C'est très beau ! M. Maxime Auboyer se dépense beaucoup à la Faculté de Droit, et il nous apporte chaque jour deux ou trois couverts. Voilà un homme que vous avez complètement gagné.

BELŒUF. — Le fait est qu'il m'est dévoué : il m'adore ce bon Maxime. Il passerait dans le feu pour moi.

CHÉRY. — Quel dommage que son frère...

BELŒUF. — Ne parlez pas de ce petit misérable ! Vous me faites mal. Il faut endurer bien des souffrances pour parvenir à la gloire. Ce monde où nous vivons, ce monde de faux penseurs et de faux artistes, me soulève le cœur. Que de dégoûts doit surmonter l'idéal !

CHÉRY. — Et cependant, Monsieur, nous ne tou-

chons là que le menu peuple des lettres et de la politique.

BELŒUF. — Ciel ! Que de crétins et d'impuissants ! Que d'imbéciles !

CHÉRY. — Sans doute, mais que direz-vous lorsque vous devrez aborder le monde des plus grands crétins et des plus puissants imbéciles ? Et cependant...

BELŒUF. — L'esprit se révolte...

CHÉRY. — Et cependant, ne consentirez-vous jamais à prendre parmi les représentants d u peuple le rang qui vous est dû ? Refuserez-vous à votre parti de voús compter parmi ses députés ? Votre horreur des concessions vous empêchera-t-elle de faire les classiques visites qui donnent accès a cette académie où votre place est toute marquée.

BELŒUF. — C'est vrai ! Il faudra bien passer par là.

CHÉRY. — En attendant, ne pensez qu'à votre banquet. J'ai préparé un discours sur votre œuvre et votre vie...

BELŒUF. — Ne me dites rien, mon cher Michel ! Je veux toute la surprise. Ce banquet m'est une grande consolation. Avouez, Michel, qu'après les efforts que j'ai fournis pour la cause, avouez qu'après la bèsogne faite, ce banquet m'est bien dû.

CHÉRY. — C'est le geste de reconnaissance de toute une génération, comme je dis dans mon discours.

BELŒUF. — Si vous avez rédigé un brouillon de ce discours, laissez-le moi toujours, Michel ; j'y ferai quelques remarques. Mais ne m'en parlez pas, je veux que cela vienne du cœur. Je connais et j'apprécie votre affectueux dévouement. (*On entend un coup de sonnette*). Allez ouvrir, Michel. Ce doit être cet idiot de Van Schaff qui vient essayer de me duper une fois de plus.

(*Entrent FILLIATRE-DESMELIN et VAN SCHAFF, ce dernier énorme, apoplectique. Tous deux sont légèrement ivres.*)

SCÈNE III

LES MÊMES, FILLIATRE-DESMELIN
VAN SCHAFF.

BELŒUF. — Entrez, Messieurs. Mon cher Van Schaff, je disais précisément à mon secrétaire l'impatience où j'étais de recevoir votre bonne visite. Vous avez eu l'heureuse idée de nous amener M. Filliâtre-Desmelin.

VAN SCHAFF. — Ce bon ami était à l'Université prolétarienne où je faisais une petite conférence sur " La Tristesse ". Oui ! Je lui dis : Attendez-moi, Fernand ! Il m'attend. On sort. Le temps de prendre un verre, histoire de rire, et nous voilà.

FILLIATRE-DESMELIN. — Il a dit, sur la tristesse, des choses, bon ! très drôles... Ah ! mais... je veux dire très profondes, oui ! très senties...

VAN SCHAFF. — Moi, je suis sincère ! Succès énorme ma petite conférence. Il faut d'abord être sincère, pas vrai ? Des fois, il en vient un me proposer un livre. « C'est pas sincère », je lui dis. Il me dit « Si ! c'est sincère ». « Tu dis que c'est sincère, que je lui réponds, et moi je dis que ce n'est pas sincère ». « Je jure que c'est sincère, qu'il me réplique ». Moi, je m'y connais, je lui dis : « Veux pas éditer ça! Va-t-en, gredin! Pas sincère pour un sou... »

FILLIATRE-DESMELIN. — On ne sait plus ce que c'est que la... oui ! la... sincérité.

CHÉRY, *bas à BELOŒUF*. — Vous avez senti? M. Van Schaff exhale une très sensible odeur d'alcool.

BELOŒUF, *même jeu, à CHÉRY*. — Et ce cher Monsieur Filliâtre également. C'est une infection.

VAN SCHAFF.— J'ai travaillé pour notre banquet. Vous savez qu'il n'y aura jamais assez à manger pour tous les gens que je ramasse. Mais, vous savez : l'élite ! Rien que l'élite ! Fernand, mon gros, l'élite, c'est ce qu'il y a de mieux. Quand il y en a un qui m'apporte un livre...

BELOŒUF, *à CHÉRY*. — Le malheureux est complètement ivre.

VAN SCHAFF. — ... Je lui dis : « Tu es de l'élite ?

Si tu n'es pas de l'élite, va te faire éditer autre part, gredin ! Chez moi, il n'y a que l'élite. »

FILLIATRE - DESMELIN. — L'élite, à notre époque, bon ! elle est bien persécutée, mon Dieu !

VAN SCHAFF. — Ce banquet des athlètes sera une belle chose ! Je m'en porte garant. Moi, je ne suis pas modeste. On ne sait plus ce que c'est que l'orgueil, pas vrai, Fernand ?

BELŒUF. — Mon cher Van Schaff, faites-moi l'amitié de passer dans mon studio. Je vous remettrai mes épreuves et nous signerons notre petit traité.

VAN SCHAFF. — Attendez-moi, Fernand ! A nous deux, m'ami Belœuf. Je l'ai, par là, contre mon sein, cet amour de traité. Fichu traité, m'ami Belœuf.

(*VAN SCHAFF et BELŒUF passent à droite*).

SCÈNE IV

MICHEL CHÉRY, FILLIATRE-DESMELIN.

CHÉRY. — Asseyez-vous, Monsieur Filliâtre-Desmelin. Vous n'avez pas l'air à votre aise. Etes-vous fatigué ?

FILLIATRE-DESMELIN. — Non pas ! La jambe est bonne, l'estomac aussi. Je suis euphorique,

Monsieur Chéry. Oui ! Bon ! Van Schaff est une bonne pâte d'homme... Un franc couillon, à part cela.

CHÉRY. — Oh ! Monsieur Filliâtre-Desmelin...

FILLIATRE-DESMELIN. — Si ! Si ! Je sais ce que je dis. Van Schaff fait de gros efforts pour ce banquet des Athlètes. Ah ! mais... Je lui en suis reconnaissant, à ma façon. Les manifestations de sympathie, à mon âge, trouvent l'homme sensible, et ce banquet que l'on organise, somme toute, en mon honneur, me fait plaisir. Avouez, Monsieur Chéry, que c'est d'ailleurs la moindre des choses, et qu'on me devait bien cette marque d'estime.

CHÉRY. — Sans doute. C'est précisément ce que je disais tantôt à M. Belœuf.

FILLIATRE-DESMELIN. — Ce pauvre Belœuf croit peut-être que ce banquet est à son intention ! Belœuf n'est pas maladroit, mais c'est un tout petit, tout petit génie. Et alors, vous voilà greffé sur cet arbre à fruit, rusé Monsieur Chéry.

CHÉRY. — Il faut bien vivre...

FILLIATRE-DESMELIN. — Oui ! C'est ça ! Il faut bien vivre ! Entre nous, notre grand athlète, il n'a pas inventé la machine à faire les nouilles.

CHÉRY. — Je préfère n'en pas dire de mal : il m'aime beaucoup. Cependant...

FILLIATRE-DESMELIN. — Cependant, vous êtes homme à distinguer une betterave d'une amphore ?

CHÉRY, *riant.* — Oh ! Bien entendu !

(Rentre VAN SCHAFF.)

SCÈNE V

MICHEL CHÉRY, VAN SCHAFF, FILLIATRE-DESMELIN.

VAN SCHAFF. — Hors d'ici, Fernand ! Venez prendre une boisson fortifiante.

FILLIATRE-DESMELIN. — Permettez, Van Schaff, permettez, gracieux Van. J'ai quelque petite chose à dire au directeur de la P. P.

VAN SCHAFF. — Vous allez le trouver tout ému.

(FILLIATRE-DESMELIN passe chez BELŒUF.)

CHÉRY. — Monsieur Filliâtre-Desmelin n'est pas à son ordinaire : il parle avec une assurance impressionnante.

VAN SCHAFF. — Ah ! Ah ! Il a dans le nez un certain mélange de mon goût. Il ne tiendra jamais la boisson : il est trop fragile. Il est transparent, ce sublime Fernand. Moi, voyez : le cheveu est sec, la prunelle limpide. Je verrais un pou dans une barbe à trois portées de canon. Belœuf a voulu me ratiboiser une paire de louis sur notre joli compte d'auteur. Pauvre petit ! « Moi, que je

lui ai dit, je suis de l'élite : rien à faire ! » Ah ! Ah ! Il était pâle comme un mal blanc. Eh ! venez demain, mon garçon : je vous signalerai des adhésions pour le banquet.

CHÉRY. — Ce banquet s'annonce comme une manifestation considérable !

VAN SCHAFF. — Quand je mets la main à quelque chose, ça se sent bien. J'aurai là toute ma clique, tout mon petit monde, je serai comme un pigeon pattu dans son colombier. Il faut que ce banquet des athlètes soit pour ainsi dire un banquet Van Schaff. C'est bien mon tour !

CHÉRY. — Vous avez rendu aux lettres et aux arts des services qu'on sera bien forcé de reconnaître.

VAN SCHAFF, *tirant un journal.* — Tenez ! je suis parti de rien, moi, et voilà mon portrait dans les journaux du matin. Vous voyez ? Là, au dessous de " l'Exposition canine ". Ce n'est pas pour le portrait : je ne suis pas fier. Mais quand mes camarades de régiment verront cela, ils pourront dire : Van Schaff ! En voilà un qui a su se comporter, et qui laissera sa trace. (*Rentre FILLIATRE-DESMELIN*). Te voilà, mon translucide Fernand ! Allons-nous-en d'ici ! Viens te désaltérer, sublime !

FILLIATRE-DESMELIN. — Donnez-moi votre bras d'élite, gros Van ! Adieu, Monsieur Chéry.

VAN SCHAFF. — C'est vrai ! Vous vous appelez

Chéry ! C'est un nom plein de tendresse. Au revoir, aspect barbu du petit dieu ! (*à FILLIATRE-DESMELIN.*) Passez devant, translucide !

(*Ils sortent. Entre BELOEUF.*)

SCÈNE VI

MICHEL CHÉRY, BELŒUF, *puis* MATHILDE *puis* DENIS.

BELŒUF. — Enfin, nous voici débarrassé de ces ivrognes ! Faites-moi l'amitié, Michel, de vous retirer quelques instants dans mon studio.

(*MICHEL CHÉRY passe à droite. Aussitôt BELOEUF s'assure qu'il n'y a personne dans la galerie et qu'il est bien seul. Il frappe alors, avec une canne, trois coups sur le plancher. Quelques secondes, entre MATHILDE.*)

MATHILDE, *s'élançant vers BELŒUF.* — Rémy ! mon chéri...

BELŒUF. — Chut ! Chéry, il est dans le studio ; je n'ai pas encore pu l'écarter. Il est fort agréable d'avoir un secrétaire, mais c'est une bien fâcheuse sujétion.

MATHILDE. — Nous ne pourrons donc jamais être seuls ? Oh ! je le déteste, ce Chéry !

BELŒUF. — Le pauvre garçon n'en vaut pas la

peine : c'est un scribe, une manière d'esclave assez borné. Je vais l'envoyer en course. Ne t'éloigne pas du salon : je frapperai dès qu'il sera parti.

MATHILDE. — Ne me laisse pas redescendre sans me dire que tu m'aimes. J'ai peur : tu penses tant, tu penses à tant de choses ! Peut-il y avoir place pour un grand amour, dans ta vie de philosophe ?

BELŒUF. — L'amour n'est pas un fardeau pour les grandes âmes : c'est un stimulant ! (*Il embrasse MATHILDE*).

MATHILDE. — Oh ! mon Dieu...

BELŒUF. — Ne parle pas de Dieu ! Laisse à notre amour son caractère splendidement païen.

MATHILDE. — Oh ! je ne pensais à Dieu...

(*Entre M. PAIX.*)

BELŒUF. — Chut ! (*Il s'éloigne de MATHILDE et, furieusement :*) Que désirez-vous, Monsieur Paix. (*Il prononce pai*).

M. PAIX. — Monsieur votre père, Mademoiselle, est actuellement en conversation avec le représentant d'une fabrique de caoutchouc, et il m'a prié de vous envoyer à la réserve, voir s'il restait un nombre suffisant de... de petites poires...

MATHILDE. — Je ne connais rien à cela. Quelles poires ?

M. PAIX. — Il s'agit sans doute, Mademoiselle, des poires employées à injecter des liquides émollients dans... dans...

BELŒUF. — Expliquez-vous, Monsieur Paix ! Dans quoi ?

M. PAIX. — ... Dans l'intestin des enfants en bas-âge, si vous me permettez cette expression.

MATHILDE. — Vous pouviez bien y aller vous-même. (*Elle sort à gauche*).

BELŒUF. — Le dénombrement des poires en question est une chose qui vous regarde, Monsieur Paix. (*Il prononce ostensiblement pai*).

M. PAIX. — Excusez-moi, Monsieur, mais je ne connais point encore suffisamment les aîtres de la maison. Et laissez-moi vous dire le chagrin que j'éprouve à vous entendre, vous aussi, Monsieur et cher bienfaiteur, donner à mon nom une consonnance désobligeante.

BELŒUF, *aigre*. — C'est une question de circonstances. Il n'est d'ailleurs pas prouvé que votre nom vienne du mot latin « pax ».

(*Entre DENIS. BELŒUF tourne les talons et sort à droite.*)

M. PAIX, *à DENIS*. — Voulez-vous me permettre d'attendre quelques secondes, ici, le retour de mademoiselle votre sœur.

DENIS. — Hein ? Mais oui ! Demeurez, Monsieur Paix. (*DENIS prononce soigneusement « paixe ».*) Vous êtes ici chez vous.

M. PAIX. — J'espère que vous ne mêlez aucune ironie à cette exquise politesse.

DENIS. — Aucune, mon pauvre Monsieur Paix.

M. PAIX. — Oh ! Je sens bien que vous possédez une âme généreuse et sensible.

DENIS. — Vraiment ! Et à quoi sentez-vous cela, Monsieur Paix ?

M. PAIX. — Au soin délicat que vous apportez dans la prononciation de l'x.

DENIS. — Ah ! oui ! (*Il s'approche de M. PAIX*). Vous portez là un vêtement héroïque, et que je ne saurais voir sans émotion.

M. PAIX. — Quoi ! Cette modeste blouse ?

DENIS. — Une noble défroque, Monsieur Paix ! Il m'a été, pendant longtemps, si doux de l'apercevoir dans la maison paternelle que je ne pourrai plus regarder cette blouse d'un œil sec.

M. PAIX. — On va la rétrécir prochainement : j'y suis beaucoup trop au large.

DENIS. — Ne laissez pas faire cela, cher Monsieur. Je vous en prie, ne laissez pas les ciseaux dépecer cette glorieuse dépouille.

M. PAIX. — Je ne sais comment faire pour m'y opposer : Je suis si maigre ! Et cependant, il me serait bien pénible de vous contrarier.

DENIS. — Engraissez, engraissez, plutôt que de laisser porter la main sur cette blouse.

M. PAIX. — Je vous promets de m'y appliquer de toutes mes forces, si toutefois la nourriture et l'estomac ne me manquent pas.

DENIS. — Vous êtes un bon type, et je voudrais faire quelque chose pour vous. Ecoutez donc : rappelez-vous que le mot « Max », qui est un gracieux prénom, ne se prononce pas « Ma », mais bien « Max ». Hein ? Comprenez? Cela pourra vous être utile.

M. PAIX. — Monsieur Denis, je n'y avais pas encore pensé. Merci ! Je n'oublierai jamais ce que vous faites pour moi.

DENIS. — Dites-moi seulement : Avez-vous quelque idée de la Patagonie?

M. PAIX, *baissant la tête.* — Excusez-moi : je suis très faible en géographie. Je ne connais pas la Patagonie.

DENIS, — Pensez-vous que j'aie ou que je puisse avoir... l'air d'un Patagon?

M. PAIX. — Je m'étais laissé dire que les Patagons étaient de haute taille.

DENIS. — Bien ! Engraissez, Monsieur Paix ! Je m'arrangerai de mon côté pour grandir.

(*Entre MATHILDE.*)

MATHILDE. — Vous n'aviez pas besoin de m'attendre. Descendez avec moi, Monsieur Paix. (*Elle prononce rageusement pai*).

M. PAIX, *sortant avec MATHILDE.* — Puis-je vous faire observer, Mademoiselle, que le mot « Max » qui est un prénom très répandu, ne se prononce pas « Ma »...

(*On sonne. DENIS se précipite et introduit AMÉDÉE.*)

SCÈNE VII

DENIS, AMÉDÉE

DENIS, *embrassant AMÉDÉE à pleine bouche.* — Mon pauvre gros !

AMÉDÉE, *regardant les murs de la pièce.* — Ah ! Le monde est perdu !

DENIS. — Oui.

AMÉDÉE. — Jusqu'à l'arrivée de l'Antibelœuf...

DENIS. — Il n'y aura pas d'Antibelœuf. Le monde est pourri. Oh ! un bâton, une besace, et marcher dans la steppe avec du vent dans les oreilles ! (*Un temps*). Que fais-tu, Amédée ?

AMÉDÉE. — Je viens enlever ma malle.

DENIS. — As-tu trouvé quelque chose, mon ami ?

AMÉDÉE. — Rien. Je ne suis plus un enfant, hélas ! Je ne m'arrange plus de tous les draps et de tous les fricots. Ton père n'a pas voulu me donner de recommandations pour ses confrères : il craint sans doute que je ne leur flanque des claques. Depuis trois semaines, j'ai couru toutes les rues de Paris, j'ai visité toutes les pharmacies. Pouah ! Il n'y a rien ou, du moins, rien pour... moi. Il n'y a plus de place à Paris pour un homme aussi gros que moi.

DENIS. — Alors ? Tu vas attendre.

AMÉDÉE, *avec embarras.* — Sans doute.

DENIS, *tendant un petit portefeuille.* — Tiens, Amédée. Je veux....

AMÉDÉE, *ouvrant le portefeuille.* — Denis ! Denis ! Pourquoi disions-nous que le monde était perdu ? Ouvrez votre main, mon petit Denis, c'est la main d'un homme et d'un vrai. Voilà : je la serre bien tendrement, et j'y replace ce trésor, qui n'est pas pour moi.

DENIS, *d'une voix étranglée.* — Amédée ! Je veux ! Mes économies d'enfant... personne ne le saura...

AMÉDÉE. — Tout le monde le saura ! Si je vis assez longtemps pour illustrer comme il convient ce trait de l'amitié qui unit une si grosse personne à une si petite. Écoute-moi : je ne peux rien te cacher. Reprends cet argent, j'ai de quoi manger quelque temps, sans compter mes réserves naturelles. Écoute-moi sérieusement, Denis. Je ne vais point rester à Paris.

DENIS. — Où vas-tu ! Je n'ai que faire de cet argent. Où vas-tu ?

AMÉDÉE. — Je vais quitter le continent, m'cher ami. Une méchante occasion se présente. La misère européenne me répugne. Je suis las d'une foule de choses. Je peux encore recommencer... A quoi penses-tu ?

DENIS. — Je pense que tu ne penses pas à moi.

AMÉDÉE. — Si ! j'y pense ; j'y ai pensé. Tu as

seize ans, Denis. J'en ai plus de quarante. Je croyais pouvoir mourir ici, un jour à venir, avec une grande barbe blanche, un jour, en roulant des pilules. Tant pis ! Tant mieux ! Ciel, je vais apprendre le mal de mer. Il n'est pas trop tard, mais je n'ai plus de temps à perdre.

DENIS. — Tu ne penses pas à moi. Veux-tu donc aller seul voir ce qui se passe au-delà des tropiques ?

AMÉDÉE. — Toi, tu as seize ans, et un avenir...

DENIS. — Un avenir empuanti par les Belœuf !

AMÉDÉE. — Tu as une famille.

DENIS. — Une famille corrompue par un Belœuf !

AMÉDÉE. — Tu as seize ans et des devoirs.

DENIS. — Je n'ai pas de devoirs envers les Belœuf !

AMÉDÉE. — Il n'y a pas que des Belœuf dans la société.

DENIS. — Crois-tu ? (*Il se tourne vers l'appartement de BELOEUF et tend le poing.*) Oh ! Oh ! l'affreux ! Je sais des choses, des choses !

AMÉDÉE. — Quelles choses ?

DENIS. — Je ne suis pas encore assez sûr... Je ne peux pas dire... Mais je vis les poings serrés et je suis si gonflé d'indignation que je m'en réveille la nuit, et que j'en avale de travers aux repas. Va chercher ta malle. Promets-moi, Amédée, de ne pas quitter Paris sans m avoir prévenu une grande semaine à l'avance. Tu dis que je suis un homme...

AMÉDÉE. — Tu es un homme et je n'ai pas l'intention de te tromper.

DENIS. — Autre chose ! (*Il tire sa montre*) Viens te promener vers huit heures sur le trottoir d'en face, et regarde bien cette fenêtre. S'il s'y passe quelque chose d'anormal, va jusqu'au petit bar du Faubourg St-Denis. Prends un apéritif et attends-moi.

AMÉDÉE, *hésitant*. — ...Bien !

DENIS. — Y a-t-il un bout de canapé dans ta chambre d'hôtel ? Je ne suis pas grand.

AMÉDÉE. — M'cher ami, je te défends de faire une sottise.

DENIS. — Je te promets solennellement de ne faire que des choses raisonnables et justes. Passe devant. Je t'aiderai à charger ta malle. Je ne descendrai pas avec toi : j'ai affaire ici.

AMÉDÉE. — Tu as affaire à cette porte ?

DENIS. — Précisément. Dis-moi, Amédée. Connais-tu la Patagonie ?

AMÉDÉE. — Non ! Qu'est-ce que ce pays a de curieux.

DENIS. — C'est un pays où il n'y a pas de Belœuf.

AMÉDÉE. — Pas possible ?

DENIS. — Si, parce qu'il n'y a personne, ou à peu près...

(*Entre LÉA.*)

LÉA, *affectant de ne pas voir Amédée*. — Tu n'as pas vu un cahier de copies ?

DENIS, *glacial.* — Excusez-moi : je suis en conversation avec monsieur, qui est mon ami.

(*DENIS et AMÉDÉE sortent à gauche.*)

SCÈNE VIII

LÉA, *puis* MATHILDE, BELŒUF, MICHEL CHÉRY, AMÉDÉE.

LÉA hausse les épaules et se met à fourrager dans les papiers qui encombrent la table. Entre MATHILDE.

LÉA. — Je ne peux pas retrouver mon cahier de copie.

MATHILDE. — Voilà ce que c'est que de manquer d'ordre. Que copiais-tu ?

LÉA. — J'ai tout autant d'ordre que toi. Je copiais le second chapitre de " L'Amour charnel et victorieux ".

MATHILDE. — Ce n'est certainement pas ici. Mais il me semble avoir vu ce cahier dans la salle à manger. Si tu l'as égaré, Monsieur Belœuf sera fort contrarié.

LÉA. — C'est bon !

(*Elle sort. MATHILDE va frapper trois petits coups à la porte de BELŒUF. Celui-ci sort précipitamment, suivi de MICHEL CHÉRY.*)

BELOEUF, *bas à MATHILDE.* — Patience ! Chut ! (*à CHÉRY*). A demain, mon bon ami. Dites bien au restaurateur que je ne peux pas lui donner plus de trois francs cinquante par tête. La cotisation du banquet étant de six francs, nous n'aurons pas trop de l'excédent pour nos menus frais.

CHÉRY. — D'ailleurs, on ne vient pas là pour se nourrir, mais pour penser en commun.

(*La porte de gauche s'ouvre. Entre AMÉDÉE qui porte une grosse malle sur son dos. Il traverse la pièce en silence et sort. BELOEUF se tient immobile derrière CHÉRY, et regarde AMÉDÉE avec un sourire vert et glorieux.*)

CHÉRY. — Vous triomphez !

BELOEUF. — Dites que l'ordre et la justice triomphent. Ce misérable était un dangereux imbécile.

CHÉRY. — Son imbécillité n'est plus dangereuse que pour lui. Au revoir, Monsieur. Mes respects, Mademoiselle Auboyer.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX

BELOEUF, MATHILDE.

MATHILDE. — Enfin !

BELOEUF. — Mon pauvre amour, qu'il nous faut

payer cher nos instants de solitude passionnée. Je ne suis pas près de pardonner l'indiscrétion de ce saugrenu M. Paix.

MATHILDE. — Oh ! celui-là, je le déteste !

BELŒUF. — Quelle servitude ! Pour te serrer dans une étreinte fugitive, il me faut écarter tant d'importuns, tant de médisants, tant de vains rhéteurs.

MATHILDE. — Et moi, ai-je assez de tourment avec cette famille qui ne quitte pas mes trousses ? Enfin ! Maxime ne rentrera pas de la soirée. Je crois que Denis est sorti ; et je viens d'écarterLéa, grâce à un petit mensonge.

BELŒUF. — Cette Léa devient insupportable, à force de méfiance.

MATHILDE. — Elle a fait tant et si bien que je l'ai prise en horreur.

BELŒUF. — Calme-toi, ma bonne Mathilde, ou tu vas détester tout le monde. L'amour ne doit pas fermer notre cœur, mais le rendre accessible au reste de l'humanité.

MATHILDE. — Rémy ! Rémy ! Moi, je n'aime plus que toi. Depuis que je te connais, tout le reste du monde me semble abominable.

BELŒUF. — C'est une conséquence de la passion bien naturelle, mais contre laquelle il faut lutter. Que notre amour nous élève et nous rende aptes aux bèsognes les plus héroïques. Toute la matinée, j'ai pensé à notre rendez-vous d'hier. A

ces baisers qui sanctifient l'admirable solidarité de notre chair. Baisse un peu l'abat-jour et tiens-moi par le cou.

MATHILDE. — Si quelqu'un venait...

BELŒUF. — C'est bien improbable ; ouvre un livre, et s'il vient quelqu'un, nous dirons que je récapitule les arguments de ma prochaine conférence. *(Il embrasse MATHILDE.)*

MATHILDE. — Oh ! Rémy !

BELŒUF. — Je suis sorti, après déjeuner. Je marchais parmi la populace avec plus d'assurance et d'orgueil. Je ne peux pas dire que ton amour m'ait grandi, car il est un point que l'homme ne dépasse pas, mais il me rend plus tendre pour ceux qui m'entourent, et plus confiant dans mon avenir. Je me sens capable d'engendrer des œuvres immortelles. Je suis sûr, maintenant, de vaincre l'hostilité contemporaine et de prendre la première place parmi les écrivains de mon époque.

MATHILDE. — Rémy! Mon petit Rémy. !

BELŒUF. — Non ! pas « Rémy » pas « petit Rémy » appelle-moi : Belœuf, simplement. C'est plus mâle et plus puissant.

MATHILDE. — Je ne pourrais jamais t'appeler Belœuf, tout court.

BELŒUF. — Tu en prendras l'habitude. Je ne suis pas Rémy, je suis Belœuf. Je ne signe plus mes ouvrages autrement que Belœuf, tout court. Ce que tu aimes en moi, c'est Belœuf.

MATHILDE. — Tu crois ?

BELOEUF. — Il faut faire de notre union une chose supérieure et complètement nouvelle. L'amour des hommes vit sur une collection de préjugés antiques qu'il appartient à l'artiste de détruire ou de rénover. Aimons-nous avec toute l'originalité de nos âmes et créons le couple futur. (*Il l'embrasse*) Embrasse-moi mieux : il n'y a personne et tu n'as rien à craindre. Notre bonheur ne doit ressembler à nul autre. A quoi songes-tu ?

MATHILDE. — Je pense à une maison que nous pourrions avoir au bord de la mer, sur une falaise, avec des mimosas, des palmiers et des aloès. Emmène-moi d'ici, Rémy. Ce serait si beau !

BELOEUF. — Ne t'absorbe pas dans des rêves inutiles. La réalité doit suffire aux esprits forts.

MATHILDE. — Emmène-moi. Je m'ennuie tellement, ici, depuis que je te connais. Ma famille me rend honteuse.

BELOEUF. — Il ne faut pas rougir de la sottise environnante, mais la supporter et la combattre. D'ailleurs, tu as des devoirs envers ta famille.

MATHILDE. — ... Nous ferions un grand voyage. Tu ne penserais plus à tous ces journalistes, à tous ces athlètes.

BELOEUF. — Je dois rester sur la brèche et lutter à mon poste.

MATHILDE. — La vie devient affreuse, ici. Je ne peux te voir qu'au prix de mille mensonges.

BELŒUF. — Tant que tu ne me mentiras pas à moi, tu ne feras pas de mensonge. Le reste n'a aucune importance ; d'autant que la vérité est relative.

MATHILDE. — Je suis obligée de m'enfermer dans la salle de bains, pour penser que je t'aime et que je serai ta femme. Dis, Rémy, je serai ta femme ?

BELŒUF. — Sans doute ! Tu seras ma femme... devant l'absolu.

MATHILDE. — Pourquoi seulement devant l'absolu ?

BELŒUF. — Notre union peut demeurer cachée et nous réserver de grandes joies. Dans l'état actuel de la société, l'union libre est la seule qui laisse à l'amour son caractère spontané et divinement animal. Nos rendez-vous me font penser à ceux de Tristan et Isolde.

MATHILDE. — Moi, je t'aimerais autant si tout le monde savait notre amour. Je serais si fière de toi !

BELŒUF. — Je t'en prie, pas d'imprudence, Mathilde ! Il importe que personne ne connaisse notre amour, qui serait moins pur une fois divulgué. Ne me donne pas de tourments nouveaux : je suis suffisamment accablé de ceux que je peux éviter.

MATHILE. — Je ferai comme il te plaira, Rémy.

BELŒUF. — Si tu ne veux pas me rendre

malheureux, ma bonne chérie, tu ne me refuseras pas le rendez-vous que je te supplie de m'accorder hors de cette infernale maison.

MATHILDE. — Henri! pardonne-moi... plus tard... Je n'ose pas...

BELŒUF. — Oh! Je ne m'étonne point! Tu n'as pas encore acquis une indépendance d'esprit suffisante pour rejeter les principes d'une éducation surannée.

MATHILDE. — Ne me crois pas si sotte, Rémy! Laisse-moi le temps de m'habituer à cette vie nouvelle que tu me découvres. Je voudrais m'en aller d'ici, voilà! Etre ta femme, et partir pour un beau voyage à la Côte d'Azur, avec un grand lévrier, et une robe qui ne ressemblerait pas à toutes les robes que je porte ici. Et l'on dirait : voilà Madame Belœuf, la femme du grand écrivain.

BELŒUF. — Nous partirons, plus tard, quand je serai sûr de la victoire. (*Plus bas.*) Quand tu auras sacrifié tout à notre magnifique passion. (*Il embrasse MATHILDE à plusieurs reprises.*) Il faut s'aimer avec la chair, pour donner à l'amour spirituel toute sa grandeur et toute sa beauté.

MATHILDE. — Tu sais bien... tu sais bien que je t'aimerai comme tu le voudras.

(*DENIS est entré doucement sur ces dernières répliques. Il apparaît tout à coup dans la lumière. MATHILDE pousse un cri.*)

ACTE III

SCÈNE X

BELŒUF, MATHILDE, DENIS.

DENIS. — Oh ! oh ! Voleur !

BELŒUF. — Calmez-vous, mon jeune ami, et accordez-moi quelques secondes d'entretien.

DENIS, *s'emparant d'un gros livre.* — Voleur ! Sale petit homme ! Ne bougez pas ! Ne vous approchez pas de moi, ou je jette ce gros livre sur votre affreuse figure !

MATHILDE. — Denis ! Je ne te pardonnerai jamais...

DENIS. — Taisez-vous, femelle !

BELŒUF. — Je vous en prie, mon cher Denis, laissez-moi vous faire une confidence amicale.

DENIS. — Arrière ! où je vous arracherai votre vilaine barbe qui tremble de lâcheté.

BELŒUF. — Laissez-moi vous mettre dans notre grand secret.

DENIS. — Taisez-vous ! ou, je le jure, vous serez assommé d'un grand coup de livre. Oh ! comme vous êtes laid, Monsieur Belœuf, et comme j'ai envie de vous écraser la tête contre le mur. (*Il appelle de toutes ses forces, à l'entrée de la galerie.*) Père ! Père !

BELŒUF. — C'est bien ! Je préfère me retirer.

DENIS. — Restez ! Restez ! ou je vous abats comme au jeu de massacre... Père !

MATHILDE. — Denis ! Je t'en supplie...

DENIS. — Comment oses-tu parler, toi ? N'es-tu pas honteuse !... Père !

BELŒUF. — Laisse-le, Mathilde ! Il n'aura pas le dernier mot.

(*Entre, tout courant, M. AUBOYER.*)

SCÈNE XI

LES MÊMES, AUBOYER,
puis MADAME AUBOYER, LÉA, M. PAIX.

M. AUBOYER, *regardant tout le monde.* — Qu'est-ce qu'il y a ?

DENIS. — Papa, as-tu reçu cet homme dans ta maison pour qu'il caresse ta fille ? Regarde-les, tous les deux, et dis si tu leur trouves des figures de franchise.

(*M. AUBOYER fait, vers BELŒUF, deux grands pas, et s'arrête, en proie à la plus vive émotion. BELŒUF esquisse une retraite.*)

M. AUBOYER, *s'étranglant.* — Hiff...

DENIS. — Voilà l'homme ! Il embrasse ta fille aînée, et il fait copier à la plus jeune des malpropretés mal écrites. (*Il tend un cahier à M.*

AUBOYER.) Lis le second chapitre de " L'amour charnel et victorieux " ; le voilà tout entier calligraphié de la main de Léa.

(*AUBOYER fait un grand pas et serre les poings en tremblant.*)

BELŒUF, *très pâle.* — Mon cousin et cher ami, j'ai l'honneur de vous demander la main de votre fille Mathilde.

MATHILDE. — Rémy ! Papa ! (*Elle se jette au cou de son père.*) Je t'en prie, papa, je serai si heureuse.

DENIS. — Père, tu n'as pas élevé ta fille pour la donner à ce saltimbanque.

AUBOYER, *levant la main sur DENIS.* — Petit malheureux ! Respecte... Hiff... ton beau-frère.

DENIS. — Jamais cet homme ne sera mon beau-frère ! Je le recrache !

AUBOYER. — Respecte mon gendre !

BELŒUF. — Laissez ! Les injures d'un enfant ne sauraient m'atteindre.

(*Entre Madame AUBOYER.*)

AUBOYER. — J'ai eu peur ! Donnez-moi votre main, Belœuf.

MATHILDE. — Maman ! (*Elle se précipite dans les bras de Madame AUBOYER.*)

AUBOYER. — Voici le mari de ta fille !

(*Madame AUBOYER se met à pleurer.*)

DENIS. — Papa ! Maman ! Faites attention : il

emportera votre grande et abrutira votre petite !

AUBOYER, *rendant le cahier à BELŒUF.* — Reprenez cette copie, mon bon ami. J'ai confiance en vous.

BELŒUF. — Merci ! Votre jeune fils est imbu des préjugés les plus rétrogrades. Léa est en âge d'apprendre la vérité sur la vie.

(*DENIS va s'asseoir à l'écart.*)

(*Entre LÉA.*)

LÉA. — Il y a, en bas, à la pharmacie, un sergent de ville qui veut une purgation.

AUBOYER. — Ne parle pas de purgation, Léa, en une minute aussi solennelle.

LÉA, *nerveuse.* — Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce que vous avez ?

AUBOYER. — Embrasse ton beau-frère, mon enfant !

LÉA, *fondant en larmes.* — Oh ! Oh ! (*Elle trépigne et sanglote.*)

MADAME AUBOYER. — Eh bien ! Léa, n'es-tu point heureuse ?

LÉA. — Laissez-moi ! Je vous déteste tous. Oh ! Oh ! (*MATHILDE veut l'embrasser et recule vivement.*)

MATHILDE. — Elle m'a griffée.

LÉA, *se sauvant.* — Je vous déteste tous ! Laissez-moi ! (*Elle sort.*)

MADAME AUBOYER. — La pauvre mignonne n'a pas l'air d'être contente.

BELOEUF. — Sait-on ce qui se passe dans ces petites âmes qui s'ouvrent à la vie?

AUBOYER, *haussant les épaules.* — Où donc est Maxime, qu'il apprenne l'heureuse nouvelle.

BELOEUF. — C'est vrai. Où est ce bon Maxime?

MADAME AUBOYER. — Maxime ne rentrera pas dîner. Il s'occupe du banquet des Athlètes.

BELOEUF. — Ce banquet des Athlètes sera notre repas de fiançailles. Excusez, mes chers amis, le caractère inopiné d'une démarche que je projetais de faire auprès de vous.

DENIS. — Oh! Menteur!

BELOEUF. — Je dois à votre aimable famille les meilleurs moments de ma vie. (*à Madame AUBOYER.*) J'ai lu aujourd'hui, ma cousine et chère maman, certains mémoires d'une vie de mère et d'épouse, qui m'ont fait apprécier la noble beauté du mariage.

MADAME AUBOYER. — Vous êtes trop indulgent.

BELOEUF, *à Auboyer.* — C'est une joie, pour le directeur de la P. P. que de compter désormais son beau-père parmi les collaborateurs de cet atlas encyclopédique.

AUBOYER. — Vous me faites beaucoup d'honneur. Et c'est une grande satisfaction pour moi que d'unir ma fille à un homme dont Hiff... les ou-

vrages sont cités dans tous les journaux. (*Entre M. PAIX.*) Que désirez-vous, mon garçon?

M. PAIX. — Excusez-moi, Monsieur. Puis-je donner, à un sergent de ville d'un poids moyen de soixante-dix kilos, une dose de sels purgatifs supérieure à trente grammes?

BELŒUF. — Vous troublez une fête de famille avec des propos bien insignifiants, Monsieur Paix (*Il prononce soigneusement* pai.)

AUBOYER. — Je vais aller l'expédier, votre gardien de la paix (*M. AUBOYER insiste longuement sur l'x*) Descendons, Pauline. Venez, mes enfants.

(*Il sort.*)

BELŒUF. — Ne pouviez-vous purger vous-même cet agent, Monsieur Paix!

M. PAIX. — Monsieur Belœuf, vous avez eu jusqu'ici tant de bontés pour moi que je n'hésiterai pas à vous faire observer que le mot Max, — le prénom — ne se prononce pas Ma... mais Max, et qu'en conséquence...

BELŒUF. — Vous êtes insupportable, et excessivement indiscret avec votre *x*. Rappelez-vous donc, Monsieur Paix, que le mot faix qui veut dire fardeau, ne se prononce pas faixe, mais fai... Viens, Mathilde, descendons.

(*Il sort avec MATHILDE.*)

M. PAIX, *à DENIS.* — Vous voyez bien, Monsieur Denis, qu'il n'y a rien à faire, et que tout est perdu.

DENIS. — Vous avez raison : tout est perdu !

(*Sort M. PAIX.*)

SCÈNE XII

DENIS, MADAME AUBOYER.

MADAME AUBOYER. — Viens dîner, mon enfant. Nous n'avons plus qu'à nous réjouir.

DENIS. — Je t'assure, mère, que je ne m'en sens pas la moindre envie.

MADAME AUBOYER. — Tu as été jusqu'ici fort injuste envers Rémy ; mais à l'idée qu'il doit entrer dans notre famille...

DENIS. — Oh ! cette idée m'est extrêmement pénible.

MADAME AUBOYER. — Il faudra cependant t'y faire.

DENIS. — Pas plus qu'à l'idée de tolérer une écharde sous un ongle.

MADAME AUBOYER. — Denis ! Tu as contre cet excellent garçon un parti pris d'enfant.

DENIS. — J'espère donc demeurer un enfant jusqu'à ma dernière heure.

MADAME AUBOYER. — Tu ne sais pas ce que c'est que la famille, mon pauvre Denis ! Vivre ensemble, accepter ses défauts, partager ses déboires, cacher mutuellement ses erreurs...

DENIS. — C'est un beau programme.

MADAME AUBOYER. — Tu ne te souviens pas des Krechgauer ? Le père n'était pas un mauvais homme, et il avait une gentille situation. Mais il s'est mis à se mal conduire : il avait rencontré une demoiselle Odobey, qui était caissière. — Je peux te raconter cela, tu es un homme. — Eh bien ! la famille a été admirable : on n'a rien laissé voir, jusqu'au moment, bien entendu, où Krechgauer a eu sa congestion, chez cette femme. La famille a été admirable : on n'a rien su, au dehors. Ils ont continué à vivre comme avant... Oh ! la famille a été admirable !

DENIS. — Odieuse ! Elle a été odieuse... et...

MADAME AUBOYER. — Moi, je ne trouve pas.

DENIS. — Ah ! Tu ne trouves pas ?

MADAME AUBOYER. — Denis ! Tu ne connais pas la vie.

DENIS.— Je ne sais... comment te répondre... que je ne tiens pas à la connaître.

MADAME AUBOYER. — Et puis, pourquoi te raconter cette malheureuse histoire ? Il ne nous arrive, à nous, que du bonheur.

DENIS. — Non, maman !

MADAME AUBOYER. — Rémy Belœuf est pour ta sœur un parti honorable, et inespéré.

DENIS. — Le penses-tu sérieusement ?

MADAME AUBOYER. — Et c'est un grand soulagement pour nous de savoir ta sœur casée.

DENIS. — Ah ?

MADAME AUBOYER. — Rémy Belœuf aura une situation brillante. Il est déjà très en vue.

DENIS. — Ah ?

MADAME AUBOYER. — Il est intelligent, et fort estimé dans le monde des lettres et de la pensée. Il est bien vu de hautes personnalités politiques.

DENIS. — Ah ? Ah ? Et si je te disais que c'est un vilain homme, et une âme basse, et un sot.

MADAME AUBOYER. — Denis ! Tu ne peux pas me dire cela.

DENIS, *avec effort.* — Eh ! bien... Non. Je ne peux pas.

(*Il fait un geste de découragement.*)

MADAME AUBOYER. — Rien qu'à imaginer la joie de Mathilde, tu devrais te montrer conciliant, et venir dîner.

DENIS. — La joie de Mathilde ! oui ! Comme s'il n'y avait pas des choses plus précieuses que la joie !

MADAME AUBOYER. — Mon pauvre enfant, j'ai quarante-neuf ans, et je peux t'assurer qu'il n'y a rien de plus précieux que le bonheur.

DENIS, *saisissant sa canne et frappant violemment sur la table.* — Non ! Non et non !

MADAME AUBOYER. — Quoi ? Non ?

DENIS, *gravement.* — Non... tout ! Voilà ! non tout !

MADAME AUBOYER. — Allons, descendons ! A quoi penses-tu mon petit Denis ?

DENIS, *avec douceur.* — Je pense à la Patagonie.

MADAME AUBOYER. — Grand fou ! Encore une science nouvelle, une psychologie ?

DENIS. — Non, non ! C'est un pays, un pays où je devrai bien aller, quelque jour.

MADAME AUBOYER. — Viens manger.

DENIS. — Je n'ai pas faim. Dis-moi, mère, tu as donc écrit des mémoires ?

MADAME AUBOYER, *timide.* — Mes souvenirs, Denis : La rue Réaumur, la rue Croix-des-Petits-Champs, mes grossesses, mes couches, les maladies de mes enfants, la vie d'une femme et d'une mère. Je pensais que cela pourrait intéresser...

DENIS. — Qui ?

MADAME AUBOYER. — ... Un homme comme notre cousin, qui s'occupe de romans.

DENIS. — Oh ! Lui ! Lui !

MADAME AUBOYER. — Tu deviens fou ! Laisse cette canne et viens dîner.

DENIS. — Je suis raisonnable, et cette canne fait ce que je lui dis de faire. Quelle heure est-il ?

MADAME AUBOYER. — Jette cette canne, tu vas casser une vitre avec tes moulinets. Tout le monde est à table, et ton cousin va s'étonner de notre absence.

DENIS. — Lui ! Lui !

(*Il casse une des vitres de la fenêtre, au fond*).

MADAME AUBOYER. — Je l'avais prévu : tu as cassé une vitre.

DENIS, *tirant sa montre.* — Il est huit heures.

MADAME AUBOYER. — Ce n'est pas parce qu'il est huit heures qu'il faut briser un carreau.

DENIS. — Si, maman !

MADAME AUBOYER. — Ton père va monter, je descends.

DENIS. — Attends un peu.

(*Il l'embrasse.*)

MADAME AUBOYER. — Je te disais bien que tu étais fou. Dépêche-toi de nous rejoindre.

(*Madame AUBOYER sort. DENIS, demeuré seul, met rapidement son chapeau et son pardessus. Il s'approche de la table, écrit un billet, et le cachette. Entre M. PAIX.*)

SCÈNE XIII

DENIS, M. PAIX.

M. PAIX. — Descendez, Monsieur Denis : la soupe est déjà mangée.

DENIS. — Elle n'a donc plus besoin de moi. Tenez, Monsieur Paix, remettez cette lettre à ma mère. Dites-lui que je ne mangerai ici ni ce soir, ni demain, ni... Enfin, remettez la lettre.

M. PAIX. — Vous avez entendu ? Il n'y a rien à faire.

DENIS. — Pour quoi donc, cher Monsieur ?

M. PAIX. — Pour l'x. Vous avez entendu : il m'a objecté le mot faix.

DENIS. — Hélas, oui ! Rappelez-vous toutefois, Monsieur Paix, que, devant une voyelle, vous avez droit à la liaison, ce qui est toujours ça. Exemple : Monsieur Paix est un brave bougre.

(*Il sort*).

RIDEAU

ACTE IV

Un salon, dans un grand restaurant. Au fond, porte pleine, à deux battants, surmontée d un œil-de-bœuf vitré, et donnant dans la grande salle où a lieu le banquet des Athlètes. À droite et à gauche, portes et fenêtres.

SCÈNE I

TROIS JEUNES GENS

PREMIER JEUNE HOMME. — Eh bien, j'étais très ému. Rémy Belœuf était debout, légèrement pâle, et nous regardait...

TROISIÈME JEUNE HOMME. — Parlez-nous un peu de sa barbe.

PREMIER JEUNE HOMME, *avec exaltation.* — « Mon cher maître, lui ai-je dit, pendant que toute la délégation se découvrait, mon cher maître, j'ai l'honneur de vous apprendre que de hautes personnalités politiques ont décidé de récompenser vos initiatives philosophiques et littéraires si importantes, en vous admettant dans l'ordre de la Légion d'honneur... »

TROISIÈME JEUNE HOMME. — Eh ! vous avez un joli talent d'orateur.

DEUXIÈME JEUNE HOMME. — Silence, ballot! Tu aurais été là que l'émotion t'aurait, comme à nous tous, donné le coryza.
PREMIER JEUNE HOMME. — ...Alors ses yeux se sont remplis de larmes, et ouvrant largement les bras, il m'a embrassé. Je n'oublierai jamais cette minute.
TROISIÈME JEUNE HOMME. — Oh ! Oh ! S'il commence à donner des baisers, tout le monde en voudra. Il n'aura plus le placement de ses poignées de main.
DEUXIÈME JEUNE HOMME. — Toi, tu ne comprends rien.
TROISIÈME JEUNE HOMME. — Dis-moi comment me va la redingote, ou je me suicide.
DEUXIÈME JEUNE HOMME. — Reconnais que Belœuf est un homme.
TROISIÈME JEUNE HOMME. — Evidemment, c'est notre homme.
PREMIER JEUNE HOMME. — C'est un admirable esprit. Il est très important d en convenir.
DEUXIÈME JEUNE HOMME. — Moi, je dis : c'est un zèbre!
TROISIÈME JEUNE HOMME. — Oui, dans le meilleur sens du mot. Comment me va cette redingote ?
DEUXIÈME JEUNE HOMME. — Oh! comme à un dieu!
TROISIÈME JEUNE HOMME. — Elle appartient

à Jean-Weil-Martin. Les souliers sont à Belhomme, et le reste à Barnaboche. Oh ! seigneur, il est dur de se présenter convenablement dans un banquet à six francs !

PREMIER JEUNE HOMME. — Vous savez que la subvention du gouvernement va nous être doublée.

DEUXIÈME JEUNE HOMME. — Le gouvernement marche avec nous !

TROISIÈME JEUNE HOMME. — Le turbot et le filet de bœuf sont bien chers. Il faut que j'épouse une maquerelle. Oh ! Oh ! j'ai mal à l'estomac. Venez dîner.

DEUXIÈME JEUNE HOMME. — Silence, ballot ! (*Au premier jeune homme.*) Ne soyez pas dupe, c'est une attitude.

PREMIER JEUNE HOMME. — En bien peu de temps, Belœuf a fait une besogne très importante. Vous savez qu'il s'est fondé une section de l'Œuvre des Athlètes au Monténégro ?

DEUXIÈME JEUNE HOMME. — Et en Serbie ! Toute l'Europe marche avec nous.

PREMIER JEUNE HOMME. — L'influence de cet homme est surprenante. La section suédoise a reçu un encouragement de la cour. Cet hommage de la monarchie à une œuvre de pensée indépendante : c'est très important.

DEUXIÈME JEUNE HOMME. — Oui ! Les rois marchent avec nous : c'est admirable !

PREMIER JEUNE HOMME. — Nous vivons dans l'Histoire, mon ami ! Belœuf est, dans notre époque, ce qu'on peut appeler une grande figure.

DEUXIÈME JEUNE HOMME. — Je vous l'ai dit, c'est un zèbre !

TROISIÈME JEUNE HOMME. — ...Lancé dans le désert de la pensée contemporaine.

PREMIER JEUNE HOMME. — Vous êtes irritant avec votre scepticisme.

TROISIÈME JEUNE HOMME. — Non ! Non ! je ne suis pas sceptique. Mais il y a un clou dans le soulier de Belhomme...

(*Entrent FILLIATRE-DESMELIN et AUPIEZ.*)

SCÈNE II

FILLIATRE-DESMELIN, AUPIEZ,
Au début, LES TROIS JEUNES HOMMES

FILLIATRE-DESMELIN. — ... Tout a commencé par une affaire de gifle, affaire dans laquelle notre Belœuf national a laissé une incisive... Ah ! mais... une belle claque, à ce qu'on m'a dit... Bien ! Bonjour, jeunes gens. C'est ça.

PREMIER JEUNE HOMME. — Bonjour, Monsieur. Nous parlions d'une chose très importante :

la récente promotion de notre cher grand Belœuf dans l'ordre de la Légion d'honneur.

FILLIATRE-DESMELIN. — Oui ! Bon ! C'est assez scandaleux...

DEUXIÈME JEUNE HOMME. — Scandaleux ! Il me semble cependant que votre signature figurait en tête de notre pétition.

FILLIATRE-DESMELIN. — Eh ! oui ! mon Dieu ! On signe tant de choses ! Il est naturel de signer ces choses-là, mais il est scandaleux qu'elles aient de l'effet.

TROISIÈME JEUNE HOMME. — Allons, venez manger. Voici l'heure où les athlètes prennent leur nourriture.

PREMIER JEUNE HOMME, *en sortant.* — Je ne comprends vraiment pas...

(*Les trois jeunes gens sortent à droite.*)

FILLIATRE-DESMELIN. — Que vous disais-je ?

AUPIEZ. — Vous me parliez d'une gifle reçue par Monsieur le rédacteur en chef de " Puissance et Pensée ".

FILLIATRE-DESMELIN. — Oui ! C'est ça ! Cette gifle a produit un mignon petit grabuge au sein de la famille Auboyer. Il y a là un nommé Denis, grand ami du gifleur, et qui a contracté une réelle aversion pour le chef des athlètes. Le jeune Denis a surpris, certain soir, Rémy Belœuf au moment où il plongeait une main audacieuse dans le corsage de Mademoiselle Auboyer. Ah ! mais ! Le

pharmacien Auboyer est un homme robuste. Oui! Rouler des pilules, c'est meilleur qu'on ne croit pour les biceps. Belœuf, qui avait déjà perdu une incisive et qui tenait au reste de sa mâchoire, s'est tiré d'affaire en demandant la petite dinde en mariage. Bien! Très bien!

AUPIEZ. — Moi, je trouve ça exquis, moi!

FILLIATRE-DESMELIN. — Mais le jeune et sympathique Denis, outré de cette solution, a pris sa canne et son chapeau et quitté orageusement le foyer paternel. Bon! C'est très dramatique. Sanglots! Malédictions! Consolations athlétiques et littéraires. Le petit lapin n'est pas revenu. Le père se refuse à toute recherche. Ces gens ont Belœuf dans le sang; ils en sont profondément infectés.

AUPIEZ. — Je trouve tout cela superbe, moi, moi...

FILLIATRE-DESMELIN. — Oui! C'est assez coquet. Les fiançailles sont accomplies. La dindonnette est palpable, et Belœuf pourra prendre de la distraction, oui! si les petites pensées ne le mangent pas. Ah! mais! On va publier dans la P. P. un article du père Auboyer sur l'hygiène des femmes. Bon! Et, qui sait? les mémoires de Madame Auboyer! Oh! Oh! c'est énorme! Ce Belœuf est une force sociale! Je n'ai rien vu de pareil depuis l'année du choléra. C'est ça, c'est ça!

AUPIEZ. — C'est tout à fait exquis! Et de qui tenez-vous cette histoire?

FILLIATRE-DESMELIN. — De Michel Chéry, le moins secret des secrétaires, soit dit entre nous. Il m'a confié tout cela, parce que, vous savez, une tombe, moi, je suis une tombe. Ah ! Mais ! un homme très sûr. Allons-nous en goûter le potage, Aupiez ! Il faut en prendre pour ses six francs, et nous serons les derniers assis. Non, pourtant, car voici la famille Auboyer. Regardez la petite fille Léa : elle a l'air étrange et fatal ! Elle se forme cette enfant ; elle n'est pas désagréable à regarder. La femme, Aupiez, à ce moment de sa vie...

(*Ils sortent à droite. Les AUBOYER entrent par la gauche.*)

SCÈNE III

AUBOYER, MADAME AUBOYER, MATHILDE, LÉA, CHÉRY *par intervalles, puis* M. PAIX.

AUBOYER. — Léa, mets tes gants !

LÉA, *sombre.* — Ce n'est pas la peine.

AUBOYER. — Pas la peine ? Mets tes gants, ou je te donne, Hiff... une claque.

LÉA. — Cela m'est bien égal. Il n'est pas utile de mettre des gants.

AUBOYER. — Tu ne vas pas m'apprendre ce que c'est qu'un banquet officiel.

MADAME AUBOYER. — Mets tes gants, Léa.

Ton père sait mieux que toi ce que c'est qu'un banquet officiel. Quand nous étions rue Croix-des-Petits-Champs, ton père allait tous les jours dans des banquets officiels. Du moins, il me le disait...

AUBOYER. — Pauline, tu ne vas pas revenir là-dessus ! Tu sais bien que je te rapportais chaque soir le menu. Et puis, en voilà assez ! Depuis quinze ans que dure cette inquisition...

MADAME AUBOYER. — Mets tes gants, ma bonne Léa, ma douce petite biche. Fais-le pour ne pas désespérer ta mère qui a tant de chagrin.

MATHILDE. — Faut-il que tu sois sans cœur, Léa ! Dans un moment où nous sommes si pressés, et où maman est si triste !

AUBOYER. — Encore une fois, je vous défends de parler de tristesse en un tel jour.

MADAME AUBOYER. — Comment veux-tu que je n'aie pas le cœur navré, quand je songe à ce pauvre petit ?

AUBOYER. — Je ne veux pas entendre parler de Denis ; je ne veux pas qu'on fasse une seule allusion à ce petit crétin. Hiff... Hiff... Je lui ficherai des claques, moi, moi ! Mais je ne ferai pas le quart d'un geste pour le retrouver. Qu'on ne me parle pas de Denis ! Léa, mets tes gants, ou je te donne une correction, séance tenante.

LÉA. — Je ne les ai pas. Je les ai perdus dans le métro.

AUBOYER, *levant la main.* — Tu vas nous couvrir de ridicule. Je ne sais ce qui me retient...

MADAME AUBOYER. — Calme-toi, Jules, je t'en conjure ! Je suis si triste, j'ai le cœur si gros.

AUBOYER. — Mais je te défends d'être triste ! Mais je te défends d'avoir le cœur plus gros que de coutume. Je t'ordonne d'avoir le cœur... d'une taille normale. Ce jour devrait être l'un des plus beaux de notre vie...

MADAME AUBOYER. — Un beau jour ! Ça ne se commande pas d'avance, mon pauvre ami.

(*LÉA se met à pleurer et se réfugie sur le canapé.*)

AUBOYER. — Allons, tout est perdu ! Voilà que cette pintade se met à pleurer. Léa, calme-toi ! Tu vois que je suis Hiff... conciliant. Tu vois que je te prends par la douceur. Calme-toi tout de suite, il y va de notre honneur à tous.

LÉA, *sanglotant.* — Je ne peux plus m'arrêter, c'est plus fort que moi.

MATHILDE. — Léa, je t'en supplie... Rémy doit être fou d'impatience.

MADAME AUBOYER. — Calme-toi, mon cœur. Tu nous mets dans un embarras incroyable.

AUBOYER. — Cesse de pleurer, je ne te dirai plus rien, et je te prêterai un de mes gants.

LÉA. — Je ne veux pas de ton gant !

(*Entre MICHEL CHÉRY.*)

CHÉRY. — Monsieur, je vous cherchais... Hâtez-vous! On achève les hors-d'œuvre variés. Monsieur Belœuf est fort inquiet et me prie de vous ramener à l'instant.

AUBOYER. — Eh ! Je me moque bien de vos hors-d'œuvre variés! Dites à Belœuf, mon garçon, que j'ai là une petite bécasse qui va faire échouer tous nos projets.

MADAME AUBOYER. — Entre seul, Jules, et nous te rejoindrons.

AUBOYER. — Non du tout! (*à CHÉRY*). Allez, mon ami (*Sort CHÉRY.*) Regarde, Léa. (*Il tire un papier de la poche de son habit.*) Tu vois ce papier : c'est un discours que j'avais préparé pour ce soir. Eh bien! par ta faute, je ne le prononcerai point. Voilà ! Tu n'entendras pas ton père faire un discours.

MATHILDE. — Vite, sèche tes yeux ! Oh ! la mauvaise!

AUBOYER, *avec une colère concentrée.* — Ainsi, tu pourras dire que tu te seras mise en travers de mes desseins. Les hommes de pensée ne savent pas ce qu'ils font quand ils se constituent une famille. On a raison de dire que l'intellectuel qui se marie est un homme à la mer.

MADAME AUBOYER. — Ne dis pas cela quand ta fille aînée est sur le point d'épouser un intellectuel.

MATHILDE. — Oh! Je comprends bien que papa dit cela pour Rémy et pour moi.

AUBOYER. — Prenez-le pour qui vous voudrez ! Ce discours, je ne le ferai pas ! Je vais le déchirer. (*Il le met dans sa poche.*) Je le déchirerai certainement, et c'est un malheur, car il contient d'excellentes phrases. Eh quoi ! Mathilde ! Oh ! Mais je te défends de pleurer ! Oh ! Mais c'est Hiff... une persécution.

MADAME AUBOYER. — Il ne fallait pas la vexer, cette pauvre mignonne.

MATHILDE. — Laissez-moi, je veux mourir. Vous direz à Rémy que j'aime mieux mourir ! Je vois bien que tout le monde s'oppose à mon bonheur...

AUBOYER. — Mais, par la tripe ! Mais, cent dieux ! tu es en train de le noyer, ton bonheur ! Il ne survivra pas à ce déluge. Hiff... Oh ! je ne suis pas content.

MADAME AUBOYER. — Calmez-vous, mes pauvres loutes ! Chacun porte une croix, dans cette vallée d'amertume.

AUBOYER, *avec désespoir.* — Pleurez ! Pleurez ! Tout m'est indifférent, désormais. (*Il erre, à grands pas, dans la pièce.*) Jamais le génie masculin ne prévaudra contre la stupidité des femmes. A quoi sert à l'homme de penser, de créer, de combattre, s'il lui faut traîner derrière soi cette éponge, ce robinet. Hiff... Travaille ! Travaille ! Invente l'électricité, la télégraphie sans fil, et les engrais chimiques, et tout le reste ! Élève-toi, par la force du raisonnement, jusque sur les sommets de la

philosophie, fais des poésies, fais des symphonies, renverse les rois. Tout cela, pour cette créature qui est ruisselante comme Hiff... le mois de mars. Alors ? Ce n'est pas fini ? Continuez donc ! Moi, j'avais préparé un discours, succinct et senti, quelques paroles cordiales. Eh bien, je déchirerai tout cela...

MATHILDE, *dans les larmes.* — ... Tu me mettras ma robe blanche et... mon... petit pendentif en scarabées...

MADAME AUBOYER. — Mais quand, ma chérie ?

MATHILDE. — Quand je serai morte.

(*Entre* CHÉRY.)

CHÉRY. — Monsieur Auboyer, ou vient d'apporter le turbot.

AUBOYER. — Ah ! non ! Laissez-moi tranquille avec votre turbot.

CHÉRY. — Mais Monsieur Belœuf est dans une inquiétude mortelle.

AUBOYER. — Et moi ? Pensez-vous que je m'amuse ? Regardez, mon garçon : apprenez à connaître les femmes.

CHÉRY. — Monsieur Belœuf dit que votre absence à tous va revêtir les caractères d'un véritable scandale.

AUBOYER. — C'est bien ce que je pense, et je n'en suis pas plus fier pour ça. Mais où donc est Maxime ?

MADAME AUBOYER. — C'est vrai. Qu'est-il devenu ce pauvre grand ? (*La porte de gauche s'ouvre.*) Ah ! mon Dieu, le voici !

AUBOYER. — Non ! Ce n'est pas encore lui. (*Entre M. PAIX, roulé dans une antique redingote.*) Ah ! C'est vous ! Qu'y a-t-il de neuf ?

M. PAIX. — Je ne sais si je dois parler en présence de...

AUBOYER. — Parlez ! Vous ne ferez pas plus de gâchis qu'il n'y en a.

MADAME AUBOYER, *avec élan.* — Jules, ne mens pas ! Tu l'as envoyé chercher des nouvelles de Denis ?

AUBOYER, *baissant la tête.* — Eh bien, oui ! Je voulais quand même savoir. Parlez, Monsieur Paix.

MADAME AUBOYER. — Vite, vite ! Mon bon Monsieur Paix !

M. PAIX. — Madame, je suis fort embarrassé. La personne que j'ai pu voir m'a dit que, depuis ce matin, le jeune homme devait avoir quitté la France.

AUBOYER. — Ah ! Pour aller où ?

M. PAIX. — Je l'ignore, Monsieur.

MADAME AUBOYER. — Excuse-moi, Jules ; c'est trop de chagrin dans un même moment.

(*Elle se met à pleurer*).

AUBOYER. — Une de plus, une de moins ! Ne te

retiens pas ! Je renie ce misérable Denis. Je le couvre de malédictions. Laissez-moi, Monsieur Paix, voilà Hiff... comme je suis, moi, moi !

(*Entre BELOEUF, habit de cérémonie, ruban rouge à la boutonnière.*)

SCÈNE IV

LES MÊMES, BELOEUF.

BELOEUF. — C'est d'une inconvenance inouïe ! Mais, qu'y a-t-il ? Ce n'est pas le moment de pleurer !

AUBOYER. — Il faut croire que tous les moments sont bons. Voyez : en voici deux qui pleurent sans savoir pourquoi. L'autre, parce que certain petit misérable est en voyage d'agrément.

BELOEUF. — Personne n'a le droit de verser des larmes dans une pareille minute. (*à MADAME AUBOYER.*) Venez, je vous prie, et rassurez-vous : le jeune rebelle est à Paris. J'en ai des preuves indubitables.

MADAME AUBOYER. — En êtes-vous sûr, Rémy ?

BELOEUF. — Parfaitement sûr ! (*à AUBOYER.*) Mon bon ami, prenez ma cousine par le bras et conduisez-la jusqu'au lavabo. Il faut que, dans trois minutes, tout le monde, soit à table avec les yeux secs. Songez qu'on vient d'apporter le filet de bœuf !

Mesdemoiselles, vous pourrez pleurer tout à votre aise pendant les discours : ce sera légitime et motivé. Venez, Mathilde, vous baigner les yeux ! Michel, mon bon, donnez votre bras à Léa.

AUBOYER. — Les discours, les discours ! J'en ai précisément préparé un qui est assez... heureux.

BELŒUF, *sortant.* — Ce banquet est un triomphe pour la pensée athlétique.

CHÉRY (à *LÉA*). — Prenez mon bras, Mademoiselle.

LÉA. — Laissez-moi tranquille avec votre bras !

M. PAIX. — Voici les gants de Mademoiselle Léa, les gants qu'elle a laissé tomber sur le canapé.

AUBOYER. — Ah ! Voilà tes gants ! Eh bien ! tu n'es qu'une coquine ! Mets-les tout de suite, ou, vrai Dieu ! je te donne plusieurs paires de claques.

LÉA. — Je ne peux pas mettre des gants pour me laver la figure.

(*Tout le monde sort à droite.*)

SCÈNE V

DENIS, AMÉDÉE.

(*La scène reste vide un instant, puis la porte de gauche s'ouvre pour laisser passer une tête prudente : celle de*

DENIS. Il entre avec précaution, et fait un geste. AMÉDÉE entre à son tour. Tous deux sont vêtus simplement et coiffés de petits chapeaux mous de voyage.)

DENIS, *inspectant prudemment la pièce.* — Nous approchons. Il s'agit de n'être ni vus, ni entendus. Compris, Amédée?

AMÉDÉE. — Mon petit bonhomme, je deviens invisible à vue d'œil.

DENIS, *tendant l'oreille vers la porte du fond.* — C'est là ! Une rumeur marine, faite d'un grand bruit de mâchoires, m'avertit que les athlètes sont aux prises avec la croûte.

AMÉDÉE. — Ils font plus de vacarme avec leurs dents que de mal avec leur esprit. Laissons-les, Denis, et partons.

DENIS. — Tu m'as fait abandon de l'heure qui nous reste à vivre dans l'ancien monde, ne m'en chicane pas l'emploi, gros compagnon! Comme tu es gros, mon Amédée! Comme c'est agréable de penser que tout ça, c'est de l'ami, et qu'il y en a tant!

AMÉDÉE. — Bavard! Enjôleur! Tête percée!

DENIS. — C'est mal, entre patagons, de se dire des choses pareilles.

AMÉDÉE. — N'anticipons pas, m'cher ami. Tu n'es encore qu'un candidat au patagonisme, et si tu continues dans la voie des atermoiements,

jamais nous n'arriverons en Patagonie. Tu es venu nous fourrer dans un guêpier...

DENIS. — Dont nous sortirons sans une piqûre. Quant à notre Patagonie...

AMÉDÉE. — Parle plus bas !

DENIS. — Elle est à nous, la Patagonie. Nous en avons un si grand désir que nous l'avons maintenant au dedans du corps, ce pays. L'air que je respire ne sent presque plus la friture civilisée, mais la sève des pampas, Amédée, et le miel des hauts plateaux ! Je me sens devenir d'une taille au-dessus de la normale.

AMÉDÉE. — Silence, Quichotte microscopique !

DENIS. — Silence, Pança plus gros que nature ! Laisse mes desseins casser leur coquille.

AMÉDÉE. — Je leur donne trente-cinq minutes.

DENIS. — C'est plus qu'il n'en faut.

AMÉDÉE. — Après quoi, j'irai prendre dans le train une place chèrement gagnée et demain je verrai, dès l'aube, la rouge falaise de la Hève s'embraser comme le front d'un employé congédié. Je verrai cela, d'un petit entrepont bien tassé ! Et je le verrai seul, si tu ne veux plus le venir voir avec moi.

DENIS. — Je le veux, Amédée. Je l'ai juré à ma rancune... et peut-être aussi à mon grand amour des voyages. Allons ! Au travail !

AMÉDÉE. — Que cherches-tu ?

DENIS. — Une échelle ! Servez-moi d'échelle, s'il

vous plaît, mon Amédée. Je ne vous ai pas amené dans ce lieu sauvage pour que vous tourniez vos pouces.

AMÉDÉE, *obéissant.* — Fais donc ta folie. Je revendrai cette nuit ton billet à quelque caissier hors d'usage.

DENIS. — Mon billet ne servira qu'à un seul homme, à Denis ! Tenez vos mains solidement croisées, si vous ne voulez pas me faire ébrécher une patte. Je pose un pied sur cette console providentielle, je saisis cette tenture comme un matelot les haubans, et je monte...

(*Il se hisse jusqu'à l'œil-de-bœuf qui surmonte la porte du fond.*)

AMÉDÉE. — Tu vas décrocher la portière et tomber avec fracas.

DENIS. — Nenni ! Nenni ! J'y suis, et je regarde !

AMÉDÉE. — Et que vois-tu, petit frère ?

DENIS. — Une grande assemblée d'hommes et de femmes ! Comme ils sont nombreux ! Comme ils sont beaux et bien rangés ! Comme ils ont de belles chemises blanches ! Comme ils mangent avec confiance le gruyère en sueur et le biscuit maladif !

AMÉDÉE. — Ah ! Ah ! Mais on va te voir.

DENIS. — Ils n'ont pas assez de leurs yeux pour s'épier les uns les autres. Ah ! mais je crois les reconnaître : voici le gros sincère, l'apoplectique qui a des convictions plein les joues, il me montre un cou saignant comme du rumsteck mal cuit ;

ce n'est pas de la graisse, ce sont des opinions. Voici le jaunisson qui fait des essais sur l'amour, tu sais, celui qui vous tend une main roulée en cornet parce qu'elle est toujours froide et mouillée dans le creux. Oh ! je voudrais que tu visses le chauve aux yeux de vache ! Il doit être dans un grand enthousiasme, car il lance de merveilleux postillons : le mur d'en face en est ruisselant. Ils y sont tous : le converti famélique, ce grand diable qui a l'air d'une ablette dans une redingote, le Calabrais qui est l'arbitre de la langue française, et, attends un peu, ce moraliste à qui on ne peut parler que dans la rue, et par vent d'est, tellement il a l'haleine puissante...

AMÉDÉE. — Ah ! Ah ! C'est un massacre ! Et que vois-tu encore, mon poulet ?

DENIS. — Une femme qui ressemble à un rat, une autre qui a l'air d'une chèvre, et un grand type qui a une gueule de poisson mal cuit. Attends, tiens-moi mieux : le poisson mort va parler.

AMÉDÉE. — J'entends comme un murmure. Non ! mais que dit-il ?

DENIS. — Chut ! Il a sorti un papier de son cœur, et il a dit, à peu près : « Tolstoï est mort, mais Rémy Belœuf nous est donné qui est plus grand que Tolstoï... »

AMÉDÉE. — C'est immense !

DENIS. — Laisse-moi écouter, vieux frère.

AMÉDÉE. — N'écoute pas ça, si tu tiens à l'équilibre. Regarde plutôt.

DENIS. — Je vois Belœuf ! Il a des sourires plein sa barbe, comme des toiles d'araignées, ce philosophe.

AMÉDÉE. — Peux-tu m'expliquer ce qu'il est, en définitive : philosophe, poète, ou candidat à la députation ?

DENIS. — Il est tout cela pour commencer. Après, il n'aura qu'à choisir.

AMÉDÉE. — Regarde ! Regarde ! Mais ne te penche pas si fort.

DENIS. — Je vois Filliâtre-Desmelin, qui a l'air d'un goupillon malade, et Van Schaff, qui n'est qu'une cloque luxuriante.

AMÉDÉE. — Ne te penche pas, vingt dieux ! Tu vas te casser les reins ! Que cherches-tu de ce côté ?

DENIS, *troublé*. — Je cherche... Je veux voir... Ah !

(*La portière se décroche et tombe.*)

DENIS, *se rattrapant au cou d'AMÉDÉE*. — J'ai vu...

AMÉDÉE. — Je t'avais bien prédit que tu endommagerais le matériel.

DENIS. — Tant pis ! J'ai vu...

AMÉDÉE. — Ah ! Et quoi donc ?

DENIS. — Une bonne figure, mon petit Amédée, une belle et douce figure...

AMÉDÉE. — Bien! Bien ! Allons-nous en.

DENIS. — J'aurais peut-être mieux fait de ne pas regarder. Elle souriait, Amédée...

AMÉDÉE. — Ta pauvre mère est trop accommodante pour ne pas sourire quand on le lui demande. Allons-nous en.

DENIS. — Pas encore, Amédée.

AMÉDÉE. — Alors, entre, mon garçon. Et va t'asseoir à table : c'est une solution.

DENIS. — Silence ! Tu ne sais pas ce que c'est qu'un futur patagon.

AMÉDÉE. — Tu as l'air bien agité, mon petit bonhomme.

DENIS. — Non, je suis résolu.

AMÉDÉE. — Avec fièvre.

DENIS. — Soit! Etudions les dégagements. (*Il ouvre la fenêtre.*) C'est par là, tu entends ? c'est par là que nous sortirons. On ne s'évade pas du monde par les portes.

AMÉDÉE. — Tu es le plus gracieux maboule que le vieux continent se soit tiré du ventre. (*Il regarde par la fenêtre.*) Ce petit toit de zinc est assez complaisant.

DENIS. — Un étage, pas plus, et une rue passablement solitaire...

AMÉDÉE. — Il y a un bec de gaz : nous sommes sauvés ! Mais tu es fou.

DENIS. — Si tu n'es pas aussi fou que moi cette

nuit, tu ne mérites pas de fouler le sol patagon.

AMÉDÉE. — M'cher ami, il ne sera pas dit que tu es le plus fou des deux. (*Il ferme la fenêtre.*) Si la comédie tourne à l'aigre, il faudra jouer des flûtes.

DENIS. — Tu as tes armes?

AMÉDÉE. — Voici mon étui à pipe, terrible fantôme de pistolet.

DENIS. — Et pour moi, voici un redoutable coupe-papier d'aluminium. Il faut attirer le chat... dans la souricière avant que les athlètes ne quittent le râtelier.

AMÉDÉE. — Ecris, sur ce bout de papier. Ecris : « Monsieur Anatole France désirerait vivement parler à Monsieur Rémy Belœuf. »

DENIS. — Non, pas Anatole France! D'Annunzio...

AMÉDÉE. — Non, pas d'Annunzio! Rudyard Kipling...

DENIS, *écrivant.* — Ah! Ah! Rudyard Kipling! Il y a une manière de talent dans votre gros ventre. Le Belœuf viendra, comme une grenouille à la lanterne. Voilà! Je vais remettre ce poulet au maître d'hôtel.

(*DENIS sort et revient quelques secondes après.*)

AMÉDÉE. — Alors?

DENIS. — La mèche est allumée. A l'affût et attendons la bête!

(*Tous deux se cachent derrière les tentures des portes. Un instant après, entre BELŒUF, tenant sa serviette à la main.*)

ACTE IV

SCÈNE VI

DENIS, AMÉDÉE, BELOEUF.

BELOEUF considère le papier qui lui a été remis, s'empresse devant une glace, rectifie sa cravate, son gilet, son habit, donne quelques soins à sa barbe et à sa chevelure. Jeu de scène. Soudain, la majeure partie des lumières s'éteignent. DENIS vient de tourner les commutateurs. BELOEUF se retourne et aperçoit, dans la pénombre, deux hommes, col relevé, chapeau rabattu sur le visage, qui s'avancent vers lui avec toutes les allures de redoutables apaches. AMÉDÉE menace BELOEUF de son étui à pipe.

DENIS, *brandissant le coupe-papier et déguisant sa voix.* — Pas un mot, pas un cri! Il y va de votre peau.

BELOEUF. — Qui êtes-vous? C'est un guet-ap...

AMÉDÉE, *d'une voix caverneuse.* — Ne plus, ne moins. Taisez-vous!

BELOEUF, *bredouillant de frayeur.* — Je proteste contre ces manœuvres. (*DENIS se jette sur lui et saisit la serviette.*) Grâce! Pitié! Voulez-vous de l'argent?

DENIS. — Silence, ou je vous écorche ! Le baillon !

BELOEUF. — Je vous donnerai de l'argent. Je vais épouser une jeune fille riche.

AMÉDÉE. — Ah? Ah?

DENIS. — Finissons-en ! (*De la serviette nouée fortement, il fait un baillon à BELOEUF.*) Une chaise! (*Il asseoit BELOEUF sur une chaise.*) Les cordes! (*Ils s'emparent des embrasses des portières et ligotent BELOEUF en une seconde.*) Laissons-lui une main libre. (*à BELOEUF*) Vous êtes au pouvoir d'ennemis puissants qui ne vous laisseront la vie que moyennant la plus absolue franchise. Prenez cette pince à feu, et sachez qu'en frappant un coup sur le plancher, vous direz « non ! » et qu'en frappant deux ou plusieurs coups, vous direz « oui ! » (*Il place la pince à feu dans la main de BELOEUF.*)

AMÉDÉE, *gravement.* — Croyez-vous à la rédemption de l'humanité par l'œuvre des athlètes? (*BELOEUF frappe deux coups vagues et espacés.*) Vous êtes un menteur ! Vous voulez donc perdre la vie? (*BELOEUF frappe un coup unique et énergique.*) Non ! vous ne voulez pas du tout. Alors, vous avouez que vous vous moquez passablement des athlètes et de l'athlétisme spirituel? (*BELOEUF frappe deux coups.*) Oui, n'est-ce pas? Mais vous ne vous moquez pas, en revanche, des décorations, de la gloire et de la fortune?

(*BELŒUF frappe un coup.*) Non ? Bien entendu. C'est bon.

DENIS. — Consentez-vous, en échange de votre liberté à livrer au chef de notre bande votre fiancée, Mademoiselle Mathilde Auboyer ? (*BELŒUF frappe précipitamment plusieurs coups.*) Bien ! Vous engagez-vous à nous introduire secrètement dans la pièce où Monsieur Auboyer cache son coffre-fort ? (*BELŒUF frappe plusieurs fois.*) Bien ! Et maintenant, réfléchissez. Vous mourrez avant huit jours d'une mort mystérieuse, si vous ne consentez à mêler aux aliments de Monsieur Auboyer, dont l'exécution est résolue par un parti politique, une poudre que nous vous remettrons. Votre impunité est assurée. Consentez-vous ? (*BELŒUF frappe immédiatement plusieurs fois. Alors, DENIS, de sa voix naturelle*) Tout va bien ! Vous êtes décidément un joli coco !

AMÉDÉE, *de sa voix naturelle.* — On aurait tort de croire qu'il est plus bête que méchant.

(*Ils enlèvent leur chapeau, baissent leur col de veste, et apparaissent sous leur aspect naturel.*)

AMÉDÉE. — Voilà qui vous étonne. Allons, respirez, mon pauvre Monsieur, il est dit que vous ne mourrez pas sur une chaise.

DENIS. — Vous mourrez dans un fauteuil, plus tard, à l'Académie.

AMÉDÉE. — Vous ne mourrez pas d'un coup de pistolet...

DENIS. — Mais d'un coup de sang.

AMÉDÉE. — Ce qui est plus sûr, plus doux et moins tragique. (*BELŒUF émet un vague gémissement.*) Ah ! non ! ne cherchez pas à crier : je ne donne pas de gifles aux hommes ligotés. Tenez-vous tranquille !

DENIS. — N'ayez pas peur ! Personne ne saura votre lâcheté. Vous ne serez pas trahi par nous.

AMÉDÉE. — Mais vous serez honoré. (*Il lui jette sur le dos la portière tombée.*) Tenez : voici la pourpre.

DENIS, *le coiffant d'un cache-pot.* — Voilà la couronne. Non, le casque !

AMÉDÉE. — Et le sceptre ! (*Il lui passe les pincettes sous le bras.*) Régnez, Monsieur Belœuf ! Nous allons vous laisser l'Europe. A vous l'honneur !

DENIS. — Messieurs les Belœuf, vivez les premiers !

AMÉDÉE. — Vous êtes ici chez vous. Ne vous gênez plus.

DENIS. — Pour nous, sachez que nous partons en Chine.

AMÉDÉE, *surpris.* — En Chine?... (*se ressaisissant.*) Parfaitement, en Chine. Eh ! quoi ? Vous protestez ? Votre couronne serait-elle mal posée?

(*Il enfonce le cache-pot jusqu'au nez de BELŒUF.*) Vous êtes beau, mon prince. Adieu donc! Et merci pour les ailes que vous nous avez données.

DENIS, *avec enthousiasme.* — Une prière! A genoux, Amédée!

AMÉDÉE, *même jeu.* — A genoux ! A genoux ! Une prière à tous les dieux.

DENIS. — Il y en aura bien un, entre tous, pour nous reconnaître...

AMÉDÉE. — Et nous exaucer.

DENIS et AMÉDÉE, *ensemble.* — O! Dieux!

AMÉDÉE. — Le règne de Belœuf s'étend sur la face du monde.

DENIS. — Il est dur de vivre parmi les Belœuf.

AMÉDÉE. — Surtout lorsqu'on a quelque souci de son âme.

DENIS. — Et c'est pourquoi nous nous lancerons sur les mers, à la recherche de la plus solitaire des plages.

AMÉDÉE. — O Dieux! Donnez force et persévérance à la pure amitié qui unit ce petit bonhomme à son indigne Amédée.

DENIS. — Donnez à mon frère la santé de son gros corps, et à moi la fidélité du cœur et la douceur du caractère.

AMÉDÉE. — Et nous n'aurons que du bonheur à travers le froid et le chaud, que la soif nous plume

la langue ou que la fièvre jaune nous dévore le foie.

DENIS. — Nous allons marcher dans les grandes plaines où il y a tant d'herbes et tant d'odeurs que l'on désapprend de parler et que l'on oublie qu'il y ait des hommes.

AMÉDÉE. — Faites de moi un paisible pasteur de guanacos, qui tond ses bêtes et vit de leur laitage.

DENIS. — Faites de moi un grand chasseur de nandous, qui porte une immense carabine et vit sur le dos d'un cheval.

AMÉDÉE. — Et prenez en pitié le désir d'air neuf et d'aventures qui nous emporte, moi si tard et cet enfant si tôt, à la recherche des sargasses, des archipels, des requins et de la liberté !

DENIS. — Au large ! Laissons la place aux bellures de l'ancien monde !

(*La fenêtre est ouverte immédiatement ; DENIS et AMÉDÉE enjambent la barre d'appui.*)

AMÉDÉE. — Au large !

DENIS, *du dehors.* — Adieu ! Adieu !

(*Leurs voix s'éteignent. Le silence retombe. On entend BELŒUF gémir, par intervalles, dans le fond du cache-pot.*)

ACTE IV

SCÈNE VII

BELŒUF, puis un maître d'hôtel,
puis AUBOYER, FILLIATRE-DESMELIN,
MICHEL CHÉRY, VAN SCHAFF,
M. PAIX, AUPIEZ, MADAME AUBOYER,
MATHILDE, LÉA, personnages divers.

(*Entre, par la gauche, un maître d'hôtel tenant à bout de bras un plateau chargé de boissons. Il avance, dans l'ombre, en sifflant entre ses dents avec sérénité, et il vient heurter BELOEUF : le plateau tombe à grand fracas, les liquides se répandent sur BELOEUF, qui s'étrangle en sourdes lamentations. Le maître d'hôtel pousse un juron, aperçoit le fantoche et se sauve en hurlant de frayeur. Quelques instants après, une porte s'ouvre et laisse paraître des têtes craintives.*)

LE MAITRE D'HOTEL. — Là ! Là ! Messieurs ! Regardez le paquet ! C'est certainement une vieille femme que l'on aura égorgée.

FILLIATRE-DESMELIN. — Et violée, au préalable... Ah ! mais... C'est ça !

(*BELOEUF gémit longuement.*)

AUBOYER. — La première chose est Hiff... de voir clair. J'entre!

(Courageusement, il va tourner les commutateurs. La lumière inonde la pièce. Entrent FILLIATRE-DESMELIN, MICHEL CHÉRY, VAN SCHAFF, M. PAIX, AUPIEZ et quelques autres.)

VAN SCHAFF. — Qu'est-ce que cela peut bien être?

AUPIEZ. — Oh ! oh ! Moi, je trouve cela très émouvant.

CHÉRY. — Il faut informer la police et avertir Monsieur Belœuf.

AUBOYER. — La première chose à faire, croyez-moi, est de secourir la victime, qui n'a pas l'air tout à fait morte.

(Il s'approche avec prudence et soulève le cache-pot. Un cri d'étonnement jaillit. On aperçoit BELOEUF échevelé, blême et baillonné.)

CRIS DIVERS. — C'est un attentat! — Les misérables l'ont tué. — Appelez au secours! — Il n'y a plus de police ! — Il est impayable! — Il n'est pas aussi mort qu'il en a l'air. — Cela ne se passera pas comme ça ! — Qu'est-ce qu'on lui a mis sur la tête? — Il a des ennemis implacables. — Moi, je trouve ça stupéfiant!

FILLIATRE-DESMELIN. — Une agression! Oh! c'est admirable.

CHÉRY. — Enlevez donc le baillon ! C'est un attentat commis par les ennemis de notre parti.

(*On enlève le baillon.*)

BELŒUF, *dans un râle.* — Arrêtez-les ! Tribunaux ! Misérables ! Guillotine ! Travaux forcés !

(*Un grand tumulte s'ensuit. AUBOYER se penche vers BELŒUF.*)

BELŒUF, *faiblement.* — Arrêtez-les !

AUBOYER. — Mais qui ?

BELŒUF, *d'une voix éteinte.* — Denis ! Amédée ! Misérables !

AUBOYER, *bas.* — Silence ! Je vous en conjure. (*Haut.*) Ah ! Il se trouve mal.

(*BELŒUF, dégagé de ses liens, est porté sur le canapé.*)

FILLIATRE-DESMELIN. — En a-t-il de la veine, ce gredin ! Une agression ! Il a tous les bonheurs. Sa carrière est assurée, maintenant.

VAN SCHAFF. — Il est entier. Il est complet. On nous le rend en bon état. Que pensez-vous de cela, transparent ?

FILLIATRE-DESMELIN. — Heu ! Un banquet ! Un scandale ! Une agression mystérieuse ! Voici de curieux évènements. Si le ciel s'enrichit cette nuit d'une comète, il faudra bien croire qu'une ère nouvelle va commencer.

(*On ranime peu à peu BELŒUF.*)

DEUXIÈME JEUNE HOMME. — Courage, Monsieur, vos amis sont là.

BELŒUF. — J'ai souffert, mais l'idéal est sauf. Ils n'ont rien obtenu de moi. Rien n'arrêtera la campagne de la vérité.

PREMIER JEUNE HOMME. — Il y a des martyrs de l'Idée. Il fallait un christ à la pensée moderne.

CHÉRY. — Vous avez eu votre couronne d'épine.

FILLIATRE-DESMELIN, *à Van Schaff.* — Sous les espèces d'un cache-pot en imitation de Rouen.

(*Entrent MADAME AUBOYER, MATHILDE et LÉA. Cette dernière sort presque aussitôt en prodiguant des signes d'agitation.*)

MADAME AUBOYER. — Qu'arrive-t-il, mon ami ?

MATHILDE. — Il est blessé, mon Dieu, mère, il a le visage tout trempé.

LE MAITRE D'HOTEL. — Je puis vous rassurer, Mademoiselle : ce n'est que du whisky...

TROISIÈME JEUNE HOMME. — Et c'est excellent pour la barbe.

MATHILDE. — Parle-moi, Rémy. Comme tu as l'air effrayé. Qu'est-il arrivé ?

(*Elle essuie le visage de BELŒUF avec une serviette.*)

FILLIATRE-DESMELIN. — Il nous fallait aussi une sainte Véronique.

BELŒUF. — Aurez-vous la bonté, cher Van Schaff, et vous Messieurs, de me précéder dans la salle du banquet où nos amis doivent s'inquiéter de notre absence ?

VAN SCHAFF. — Venez, divin Fernand. Ai-je quelque vapeur spiritueuse dans le siège du sentiment, ai-je la pie-mère enfumée ? Mais je n'entends goutte à ce drame.

AUPIEZ. — C'est très intéressant.

(Ils sortent tous, sauf AUBOYER, MADAME AUBOYER et MATHILDE.)

MADAME AUBOYER. — Que vous a-t-on fait Rémy ?

AUBOYER, *baissant la tête.* — Ne le force pas à prononcer ici le nom de ton fils.

BELŒUF. — N'ayez pas peur : mon dessein est de pardonner. Que les coupables fuient sans crainte. D'ailleurs, nous savons où les prendre.

MADAME AUBOYER. — Où est mon fils, Rémy ? Je vous supplie de me dire où est ce malheureux enfant.

BELŒUF. — Nous savons où il va, vous dis-je, et vous pourrez le retrouver.

AUBOYER. — Où donc ?

BELŒUF. — En Chine.

AUBOYER. — Tu vois : rien de plus simple. Ne pleure pas, Pauline. Tu as rencontré le modèle des gendres, et il te reste un fils. A ce propos, où est-il ?

MATHILDE. — C'est vrai, où donc est Maxime?

AUBOYER, *à M. PAIX qui entre.* — Avez-vous vu Maxime, Monsieur Paix?

M. PAIX. — Hélas, pas encore, Monsieur. Et je dois vous informer que votre fille cadette vient d'être transportée dans un salon voisin, en proie à une bien vive crise de nerfs.

AUBOYER. — Conduisez Madame Auboyer auprès de sa fille, Monsieur Paix, et mettez-vous à la recherche de Maxime.

(*Sort MADAME AUBOYER au bras de M. PAIX.*)

BELŒUF, *se levant.* — Je me sens en état de reprendre place à notre agape fraternelle.

(*Entre le PREMIER JEUNE HOMME.*)

PREMIER JEUNE HOMME. — Monsieur, tous les membres de l'Œuvre viennent d'apprendre que vous avez été victime d'une agression de la part des ennemis de votre pensée, et ils expriment le désir de vous témoigner leur sympathie.

AUBOYER. — N'allez pas vous exposer à de nouvelles émotions.

PREMIER JEUNE HOMME. — Ne vous dérangez point, car on a pris des mesures pour faire ouvrir cette porte.

(*La porte du fond s'ouvre. On aperçoit un coin de la salle du banquet, encombrée par une brillante assistance. BELŒUF est acclamé.*)

CHÉRY, *dominant le tumulte.* — Monsieur Belœuf veut dire quelques mots.

(*Silence relatif.*)

BELŒUF. — Ce ne seront que quelques brèves paroles. Un incident, qui aurait pu avoir les plus graves conséquences, vient de me faire apprécier la grandeur de notre discipline morale. Rendu sain et sauf à ma mission, à ma famille, à ma besogne, à votre chaleureuse sympathie, je souhaite de tout cœur que se propage en pleine gloire l'œuvre si bien commencée, l'œuvre des athlètes, dont nous marquons aujourd'hui la première étape et la première victoire.

(*Applaudissements. Triomphe. AUBOYER monte sur une chaise.*)

AUBOYER. — J'avais préparé quelques paroles cordiales que le moment est venu de prononcer. (*Cris divers. Silence mêlé. AUBOYER commence d'une voix tremblante.*) Mon cher ami ! mon cher fils ! Mon cher maître ! Hiff... Hiff... C'est avec une joie sans mélange...

RIDEAU

PARIS - 1913-1914.

LAPOINTE ET ROPITEAU

COMÉDIE EN UN ACTE

PRÉFACE

Je dois beaucoup à la petite pièce qu'on va lire ; elle m'a fait comprendre une vieille vérité : c'est que l'on peut amuser les hommes en leur dépeignant leur propre misère.

C'est sur la Somme, en 1916, que j'ai rencontré les héros de cette comédie. J'étais occupé, sous une des tentes de notre ambulance, à je ne sais plus quelle triste besogne, quand j'entendis deux blessés se chamailler. Je prêtai l'oreille et ne tardai pas à saisir l'objet de leur querelle : ils comparaient leurs infortunes respectives et chacun d'eux s'obstinait à juger son malheur plus profond, plus varié, moins réparable que celui de l'autre. La controverse allait s'envenimer quand une circonstance futile, dont je n'ai même plus souvenir, en vint soudain changer le cours. Inconsciemment, les deux bonshommes reprirent le procès à rebours, l'un voulant démontrer à l'autre qu'il était, mieux que lui, choyé par le sort et qu'il gardait entre les mains de plus enviables débris de félicité.

Cette naïve comédie de l'orgueil m'impressionna beaucoup. Elle servait encore de thème à mes méditations lorsque, vers le mois de décembre de la même année, je fus désigné pour accomplir un stage dans une ville de l'arrière-front.

Le maître amical, sous les ordres de qui je me

trouvais, me dit un jour en me désignant les blessés parmi lesquels nous vivions : « Vous devriez écrire quelque chose pour amuser ces pauvres gens. »

Cette proposition me troubla fort. Je venais d'achever la *Vie des Martyrs* ; j'étais accablé par la misère des hommes, je n'avais plus confiance en la joie. La détresse du monde m'avait fait oublier le rire. Je ne songeais qu'à consoler. Je souhaitais moins de larmes ; je n'avais pas l'audace de vouloir restaurer la gaieté dans des cœurs visités par tant de souffrance.

Je me mis pourtant à l'ouvrage. Je m'en tins à ce que savais et racontai l'histoire de Lapointe et Ropiteau.

Apprise par des acteurs-soldats pleins de verve et de bonne volonté, la pièce fut représentée une vingtaine de fois dans les ambulances de la quatrième armée. J'ai assisté à deux de ces représentations et j'en garde un souvenir poignant. Imaginez une humble scène, faite de madriers et de couvertures ; songez à ce public dont une moitié gisait sur des brancards, à ce public d'hommes mutilés qui voyaient leur propre image apparaître sur les tréteaux.

Là, j'ai entendu des hommes rire, rire naïvement, à pleine gorge, pendant la grande demi-heure que demande ce spectacle. Et jamais rire ne fut plus près de m'arracher des larmes.

PRÉFACE

Tout cela est loin, déjà ! L'Europe pantelante cherche, à travers maintes erreurs, à soigner ses blessures. Elle improvise un avenir sur les ruines irrémédiables de son bonheur. Les hommes qui vont venir ne comprendront bientôt plus rien à l'incroyable événement dont nous avons été les acteurs épouvantés. Dès demain, on va commencer d'écrire une Histoire qui, comme toute Histoire, sera fatalement un immense travestissement de la vérité.

Tout ce qui peut avoir valeur de témoignage mérite sans doute d'être légué à nos enfants. Pourquoi ne pas prononcer le pesant mot de témoignage à l'occasion de cette véridique petite comédie? J'ai fait d'autres dépositions, plus graves ; je peux bien, dans le dossier, donner place à ce timide éclat de rire. Il ne faut dire que la vérité, mais il faut dire toute la vérité.

G. D.

Pour mes amis,
les blessés du Service de M. le Docteur Gosset

PERSONNAGES

LAPOINTE
CAPORAL ROPITEAU
PAFFIN

Un coin de jardin d'hôpital, à l'automne.
Au premier plan, un banc de bois.

SCÈNE PREMIÈRE

ROPITEAU, puis LAPOINTE

Le caporal ROPITEAU entre en béquillant. Tenue de convalescent. Sa jambe droite est raide, et le pied droit apparaît enveloppé d'un gros pansement blanc. Il s'assied sur le banc en poussant des soupirs, pose ses béquilles auprès de lui et se met en devoir d'allumer sa pipe. Il rate deux ou trois allumettes, parvient à en faire flamber une, mais tire en vain à pleine bouche sur le tuyau de la pipe.

LAPOINTE est entré pendant ce temps et considère la scène, d'abord en silence. Le bras gauche de LAPOINTE est emprisonné dans un appareil compliqué qu'il porte avec précaution.

LAPOINTE. — ...Des fois, c'est une bûche dans le tabac ; des fois, c'est le tuyau qui est bouché ; des fois, c'est l'humidité.

ROPITEAU, *rogue*. — Plus souvent, c'est l'mi-

sère, l'déveine et l'dégoûtation. Oh ! vingt dieux! (*Il jette sa pipe par terre, LAPOINTE la ramasse*). Laisse-la ! C'est jamais qu'une bougresse ed pipe !

LAPOINTE — Les pipes, ça doit se traiter par la douceur.

ROPITEAU. — Pas quand elles trahissent un homme dans le malheur. (*Silence.*) Tu vois les nuages ; tu les vois qui se courent dessus, qui se bousculent comme des bourriques ; il y en a du vent, là-haut ! Ces grands vents-là, faut que ça boive, et m' patte folle, elle me lapide quand il fait des sales temps comme lô. (*Il donne une chiquenaude à sa jambe.*) Ça dévore, ça buque ; il y a par là-dedans quelque chose comme un boisseau de cancrelats qui feraient la ribouldingue.

LAPOINTE. — Moi, c'est pas des cancrelats, c'est plutôt comme des chiens qui mordraient.

ROPITEAU. — Bien sûr, suffit que je dise des cancrelats pour que tu dises des quiens, toujours pour aller plus fort que le camarade.

LAPOINTE, *péremptoire.* — Si je dis des chiens, c'est que c'est des chiens.

ROPITEAU. — C'est bien toi qui es Lapointe ?

LAPOINTE. — Un peu que c'est moi qui est Lapointe.

ROPITEAU. — Chti-lô à qui on a enlevé l'os du coude ?

LAPOINTE. — Parfaitement ! Et il était tout à

fait vermoulu, mon os, et ils l'ont mis dans un bocal, mon os ; et cet os-là, ils l'ont montré à plus de cinquante médecins, à la grande réunion. Et moi, ils m'ont montré aussi, tellement c'était extraordinaire.

ROPITEAU. — Oui ! Ben, t'as pas besoin de faire le malin ; c'est moi qui suis Ropiteau... (*Silence*). Ropiteau, le grand blessé de la salle 30. Et j'en suis pas plus fier pour ça...

LAPOINTE. — C'est toi qui as la cuisse démolie ?

ROPITEAU. — Tout ce qu'il y a de plus démoli ! L'cuisse, et l'genou, et l'jambe et tout l'bastringue. Et on l'a prise en photographie plus de vingt fois, m'jambe. Mais, ce qu'il y a de sûr, c'est que c'est une vraie saloperie qu'une jambe parelle.

LAPOINTE. — Elle te fait mal ?

ROPITEAU. — Probable qu'elle me fait mal.

LAPOINTE. — Une jambe ! Bah ! une jambe, ça fait jamais aussi mal qu'un bras. (*Il remue ses jambes.*) Une jambe, ça doit jamais être aussi terrible qu'un bras.

ROPITEAU. — Tu raisonnes comme une tomate. Une jambe, c'est par en bas... ça tire. La jambe, c'est vingt fois plus douillet qu'un bras. Je me suis toujours dit que je voudrais être blessé au bras, alors, comme de juste, j'ai été blessé à l'jambe.

LAPOINTE. — Moi aussi, je me demandais de temps en temps où j'aimerais mieux recevoir le pruneau ; mais, en fin de compte, ça ne me disait

rien nulle part. J'aurais quand même préféré la jambe.

ROPITEAU. — Tu sais pas ce que c'est.

LAPOINTE. — Et toi, tu ne sais pas ce que c'est qu'un bras. Fais-moi un peu de place sur le banc. (*Silence.*) J'ai le cafard.

ROPITEAU. — Et moi, je l'ai peut-être pas ?

LAPOINTE. — Oui, mais moi, j'ai des raisons.

ROPITEAU. — Oh, bien sûr ! tu as des raisons. Ça va bien ; si tu avais seulement celles que j'ai, tu ferais une margoulette longue comme un piquet de tente.

LAPOINTE. — Un homme comme moi, il peut dire qu'il l'a eue la cerise.

ROPITEAU. — Mais, mon pauv'vieux, je suis bien plus malheureux que toi et, tu vois, j'en fais pas un plat, même que j'en parle jamais. D'abord, de quel pays que tu es, toi ?

LAPOINTE. — Bagnolet, près de Paris.

ROPITEAU. — Non, c'est pas vrai ?

LAPOINTE. — Je ne suis pas natif de Bagnolet : Je suis un peu pluss du Midi. (*Pompeux.*) Mais c'est à Bagnolet que j'avais mon commerce.

ROPITEAU. — Tu en as de la veine, d'habiter dans un Bagnolet.

LAPOINTE. — Tu trouves ça drôle ?

ROPITEAU. — C'est toujours plus drôle que d'avoir ch'maison à ch'Pouillard !

LAPOINTE. — Qu'est-ce que c'est ça : ch'Pouillard ?

ROPITEAU. — Ça ne te dit rien, à toi : Ch'Pouillard ? Tu connais peut-être mieux Festubert ? (*Prononcer Fétubert.*) Festubert qu'il y a eu le nom dans tous les journaux? Ch'Pouillard est un patelin qui est avec Festubert comme le nez avec l'œul, quoi, ça se touchait, pour autant dire. Deux beaux ports de mer où l'on n'est pas en peine de trouver de la menue pierre, à c't'heure. Et c'est là qu'était m'maison, une maison qui doit bien core avoir trente centimètres de haut, depuis le temps qu'on cogne dessus. Peut-être bien que tu trouves ça drôle ?

LAPOINTE. — C'est pas drôle ; mais une maison, ça se rebâtit. Tandis qu'un commerce qu'il est loupé, c'est la ruine. Et mon commerce, à moi, il est loupé.

ROPITEAU. — Tu m'éluges, avec ch'commerce. Quand je pense à ch'Pouillard...

LAPOINTE.— Et toi, tu me trottes, avè ch'Pouillard... Est-ce que tu crois qu'avè un bras comme ça, je pourrai encore me remettre dans la peau lapin ?

ROPITEAU. — Qu'est-ce que tu pouvais bien faire avec ta peau lapin ?

LAPOINTE. — J'avais un truc, monsieur, un de ces trucs qu'on appelle des procédés, pour en faire de l'astrakan. Et j'avais du personnel, parfaite-

ment : ma femme et mon frère. Un personnel dévoué ! Et ça bardait ! Main'nant, c'est fini, la peau lapin. Le frère est prisonnier, avec une cuisse coupée au ras de la fesse et Madame Lapointe, elle fait des grenades, rapport aux trois gosses ; et Lapointe, il a le bras en marmelade pour jusqu'à la Saint-Glin-Glin. Finie, la peau lapin !

ROPITEAU. — J'aimerais tout de même mieux avoir tranquillement m'femme dans un Bagnolet plutôt que d'être lô à me demander si les Boches en font des conserves. C'est qu'elle est restée de l'autre côté, m'femme, et la p'tiote file aussi ; et les nouvelles arrivent quand elles arrivent... Moi, c'était surtout l'betterave ! Chez nous, on fait l'betterave, en grand. Qu'est-ce tu veux qu'un malheureux Ropiteau fasse jamais avec une quile qu'elle est raide comme l'Justice et plus courte que l'autre d'un bon petit quart ? D'abord, elle guérira jamais c'jambe-lô.

LAPOINTE. — Qu'est-ce que tu dirais si tu voyais mon coude ! Il en est sorti de la saloperie de là-dedans. Et dans les débuts, quand ça sentait l'œuf pugnat, que c'était une horreur et que j'étais devenu si maigre...

ROPITEAU. — Et moi donc ! la carcasse et le cuir, tout juste...

LAPOINTE. — Et le puss qui coulait à flot...

ROPITEAU. — Mais, mon pauv' vieux, je connais tout ça mieux que toi ! Ils m'ont retiré de là-de-

dans plus de dix berluques, une vraie batterie de cuisine, des éclats qu'ils étaient gros comme un œuf ed glaine.

LAPOINTE. — D'abord, qu'est-ce que c'est que ça, un œuf de glaine ?

ROPITEAU. — Un œuf ed poule, quoi !

LAPOINTE. — Si c'est que ça, moi, j'en avais gros comme un œuf de cane.

ROPITEAU. — Et quand j'ai pas fermé l'œul pendant dix nuits d'affilée, j'étais peut-être à l'ducasse.

LAPOINTE. — Sûr que tu n'étais pas plus frappé que moi, que j'ai eu la fièvre à 40.

ROPITEAU. — Oui ! je l'ai eue à 41...

LAPOINTE. — Veux-tu que je te dise ?

ROPITEAU. — Tu peux dire tout ce que tu voudras.

LAPOINTE. — Tu me trottes, vois-tu ! Tu me trottes si tellement que j'aime mieux m'en aller, plutôt que d'entendre toujours la betterave, et puis la jambe, et puis le genou, et puis Ch'Pouillard.

ROPITEAU. — Tant pis, mon garçon ; tout ça vaut bien les Bagnolet, les os du coude et toutes les catastrophes de ch'peau de lapin. Tu peux bien me laisser seul, je suis un type qu'a ren besoin, et qui se plaint jamais.

LAPOINTE, *debout*. — Si je voulais commencer à me plaindre, tu en entendrais bien des autres... (*Il s'éloigne*). J'ai trente-six ans ; je n'ai pas de

galons, moi, mais je suis pas comme tous ces foutriquets...

ROPITEAU. — Au moins, il y a une chose que tu peux pas dire le contraire : c'est qu'ils t'ont collé une belle croix de guerre.

LAPOINTE, *revenant*. — Avè la palme, sûrement. Mais faut voir aussi que j'ai passé par des passages où un homme il ne peut pas passer deux fois.

ROPITEAU. — J'y ai peut-être bien passé dix fois, dans les passages comme lô, et j'ai tout juste été cité au régiment.

LAPOINTE. — Moi, j'ai jamais eu de la veine ; moi, j'ai toujours marché dans les affaires les plus terribles, les plus épouvantables...

ROPITEAU. — Tu ne vas pas te figurer que moi, on m'a employé à rac'moder des fonds de culotte, moi ?

LAPOINTE, *avec chaleur*. — Plus de dix fois à la baïonnette, et, la dernière fois, à travers les gros noirs qui pétaient, que les fumées en montaient autour de nous comme les arbres des forêts. — Et tu sens tous les poils du corps qui remuent et la sueur qui te descend tout droit dans le dos, entre les deux palettes. — Et je criais : « Où c'est que tu es, Mocquant ? Où c'est que tu es, Desbaloches ? » Mais ils ne répondaient pas, parce qu'il y avait une paye qu'ils étaient morts. Alors j'avance tout seul, et je vois mon coude qui se ballade comme une loque. J'avance toujours et

voilà que je me trouve tout à coup au bord de la tranchée boche. Et ils étaient tous morts, là-dedans. Et, de tous les Boches et de tous les Français, j'étais le seul vivant.

ROPITEAU. — Alors ?

LAPOINTE. — Alors, je me suis assis par terre et j'ai attendu qu'on vienne. On était parti quatre-vingts, et je suis arrivé tout seul, et pas entier, encore.

ROPITEAU. — Tout seul sur quatre-vingts ! Eh bien ! tu en as une sacrée veine !

LAPOINTE. — La veine ! La veine ! Tu comptes pas les jours passés sans briffer.

ROPITEAU. — Je les compte pas ? Ah ! Vingt dieux ! Je les ai comptés un par un ! Nous, on est resté trois jours sans liaison, et la tranchée était comme si on y aurait passé la herse ; et le commandant nous disait : « Allons, mes enfants, on nous a oubliés ici... » — On pensait que le monde entier nous croyait morts et ne s'occupait plus de nous. (*S'animant*) Moi, depuis trois jours, j'avais juste un quart ed sicasse qui me travaillait le ventre comme un vilebrequin. Et puis, le troisième jour, on nous crie : « Les Boches ! Les Boches ! Montez sur le parapet ! » — Il y en avait plus de parapet. — On est monté quand même, pour les recevoir. (*Il se dresse sur sa jambe valide*) On est monté comme des fous, et puis là, on s'a regardé ! Non, c'est pas croyable, la tête qu'on avait

tous, avec les yeux jusqu'au milieu des joues. — Mais le pire était qu'ils arrivaient, les carnes, et on les entendait gueuler. Alors, tout à coup, voilà les bigorneaux qui tombent en plein dedans. Un massacre ! Une démolition ! Ils marchaient toujours, mais ça fondait, ça fondait comme un bout de candelle sur la pelle à feu. Alors, il est venu un moment où il n'y avait plus rien devant nous que le plateau et les fumées. Ils sont juste arrivés à trois, trois vraies pochetées, qui avaient l'air si minable et si déballé que ça aurait été décourageant de leur faire du mal... (*Silence*). Et c'est c'jour-là qu'ils m'ont déglingué l'guibole. Tu vois comme c'est gai ?

LAPOINTE. — Tu n'as pas l'air trop malheureux en le racontant...

ROPITEAU. — Moi, j'avais des vrais copains, de vrais potes ; mais ils sont tous esquintés, à c't'heure.

LAPOINTE. — Et les miens donc, ils sont tous morts, main'nant. Tu n'as pas besoin de lever les épaules, c'est plutôt moche.

ROPITEAU. — Je lève les épaules parce que tu me fais rire. Tu as toujours quelque chose ed plus que les autres.

LAPOINTE. — Et si c'est la vérité ? Tiens, toi, tu n'as pas eu les pieds gelés ?

ROPITEAU. — Mais si, mais si, j'ai eu un commencement de pieds gelés, j'en parle même pas. D'abord, c'était le premier hiver, tout à fait dans

les temps anciens, au début de la guerre... Moi, je fais pas attention à ça ; mais toi, tu sais pas ce que c'est de souffrir.

LAPOINTE. — Dis voir : est-ce que tu as eu la gale, toi ?

ROPITEAU, *rageur*. — Non, malheureusement, parce que j'aurais bien voulu l'avoir pour aller me reposer huit jours à l'ambulance. Et puis, je te dis que tu m'éluges et que je m'in vas. Tu voulais le banc, eh bien, garde-le, ton sale banc... Je m'in vas en quère un autre.

LAPOINTE. — Tu voudrais pas que je ferais des mensonges pour te faire plaisir !

ROPITEAU, *se hissant sur ses béquilles, avec fureur*. — Tais-toi, je te dis !

LAPOINTE. — Je ne sais pas ce qui me retient de te foutre des sottises.

ROPITEAU. — Faut pas te gêner. Tu as encore de la veine que je suis blessé à l'jambe droite, parce que je te flanquerais core bien mon pied quelque part et, avec el pied gauche, c'est pas aisé.

LAPOINTE. — Tu as de la veine que j'aie un bras de moins, parce que je pourrais encore te moucher, tu sais...

ROPITEAU. — D'hasard, ils n'auraient pas pu te couper l'langue. On n'entendrait plus tout le temps parler de la gale et des pieds gelés et de ch'Bagnolet et des œufs pugnat et des peaux de lapin...

LAPOINTE. — Pour qu'on entende ça, faudrait

qu'on parlerait plus de la jambe et de la fièvre à 41 et de ch'Pouillard et de la betterave...

ROPITEAU. — Tu la vois, c'jambe-lô ? Tu veux parier que je t'en donne un coup ?

LAPOINTE. — Et toi, tu le vois ce bras ? Tu veux parier que je te cogne avec ?

(*Entre PAFFIN, militaire obèse et bègue.*)

SCÈNE II

LES MÊMES, PAFFIN.

PAFFIN. — En voilà, une co-co-médie...

LAPOINTE. — Eh, c'est lui aussi !

ROPITEAU. — Je te demande bien pardon : ch'est pas mi, ch'est ti...

LAPOINTE. — Il peut dire qu'il l'a, le culot : il se dispute avè moi pour me prouver qu'il est plus malheureux que moi, mais ça peut seulement pas se comparer...

PAFFIN. — Oh ! là là ! Vous tous, vous n'êtes pas à plaindre !

LAPOINTE, *interloqué.* — Qu'est-ce que tu dis, mon vieux patapouf ?

ROPITEAU. — Qu'est-ce qu'il dit, le ballon captif?

PAFFIN. — Je dis que vous autres, les c-c-combattants, vous n'êtes pas les plus malheureux.

LAPOINTE et ROPITEAU, *ahuris.* — Ah ! oui ?

PAFFIN. — Pa-pa-parbleu ! tout le monde s'occupe de vous ; on vous met dans du co-co-coton, on vous traite comme des Jésus, tandis que nous, les pauvres aussiliaires, on est regardé moins qu'une petite c-c-crotte de rien du tout.

ROPITEAU. — Y a pas, ça vient drôle. Moi, je me rasseois.

PAFFIN. — La guerre, elle aura bien éprouvé tout tout tout le monde ! Moi, j'étais dans les bubureaux et, maintenant, je ne touche plus que la moitié de mon traitement. Moi, d'abord, je n'aurais jamais dû partir...

LAPOINTE, *conciliant.* — Peut-être parce que tu bégayais ?

PAFFIN, *très digne.* — Ce n'est pas pour ça, je me suis très bien co-co-corrigé ; mais c'est parce que j'étais beaucoup plus utile là où j'étais, pa-paparbleu ! Vous, on vous donnera des pensions...

ROPITEAU. — Merci, mon gros ! Merci bien, messieurs-dames !

PAFFIN. — Et moi, est-ce que je souffre pas, avec mes rhumatismes que j'attrape à dormir dans une chambre où que j'ai essuyé les plâtres ? Sûr, plutôt que de souffrir comme ça de ces terribles rhumatismes, j'aimerais mieux avoir une jambe coupée.

LAPOINTE. — S'il n'y a que cela pour te faire plaisir, on peut s'arranger...

ROPITEAU. — On pourra te recommander à notre Major.

PAFFIN. — Vous riez, vous autres; moi, je n'ai pas le cœur à rire ; et quand je vais retrouver Madame Pa-Pa-Paffin, le samedi soir, nous pleurons tous les deux ensemble, de temps en temps.

ROPITEAU. — Ça doit être gai !

LAPOINTE, *apitoyé*. — Vous avez peut-être perdu un petit enfant ?

PAFFIN. — Oh ! non ! Je n'en ai pas d'enfants, ça fait trop de bruit ; mais on pleure de voir les plus belles années de la vie, celles où on se fait sa situation, qui pa-pa-passent comme ça...

ROPITEAU. — Pauv' Paffin ! Pauvre petit édredon à pattes !

PAFFIN. — Tout ça n'empêche pas qu'on ne me donnera pas la croix de guerre, à moi...

ROPITEAU. — Veux-tu que je parle pour toi au Général ?

LAPOINTE. — Pauv' coco, on pourrait voir à te la faire donner quand même ta petite croix de gué-gué-guerre...

PAFFIN. — Vous n'avez pas besoin de rigoler. Je vous dis que c'est pas encore vous les plus à plaindre. Au fait, j'étais venu pour vous apporter votre petit cou-courrier... (*Il sort deux lettres de sa poche*). Une pour chacun.

ROPITEAU, *lui arrachant les lettres*. — Oh ! non, tu pouvais le dire plus tôt.

PAFFIN. — Ben, je n'y pensais plus : j'ai tellement de choses en tête !

LAPOINTE. — C'est vrai qu'il en a des choses dans sa pauvre petite mignonne de tête ! Merci quand même.

PAFFIN, *s'éloignant.* — Vous avez encore de la chance, vous, d'avoir du courrier ; moi, je n'ai rien eu ce ma-ma-ma-matin.

(*Il sort.*)

SCÈNE III

LAPOINTE, ROPITEAU.

LAPOINTE. — Non, mais il est pur, comme phénomène !

ROPITEAU, *rêveur.* — Ça, je m'en doutais... Tu verras que, toute notre vie, on nous dira que c'est encore nous les plus heureux.

LAPOINTE, *équivoque.* — Mais, mais, c'est que c'est peut-être vrai.

(*Silence. Ils lisent leurs lettres*).

LAPOINTE. — Qu'est-ce que c'est, toi ?

ROPITEAU. — Moi, c'est une lettre de m'sergent : des nouvelles de ch'Compagnie, quoi ! ça fait plaisir. Et toi ?

LAPOINTE, *rayonnant.* — C'est une lettre de Madame Lapointe.

ROPITEAU. — Qu'est-ce qu'on disait donc? Ah! Tu l'as entendue, ch'grosse bellure! D'après lui, on connaît pas notre bonheur.

LAPOINTE. — Y a pas, on dirait que tous les genss comme ça, ils nous portent l'envie.

ROPITEAU. — Ils nous portent l'envie ; seulement, voilà : ils ne voudraient mie être à notre place. Arrange-moi ça!

LAPOINTE. — Au fond, il aurait plutôt tort, un Paffin, de vouloir être à notre place. Prenons toi : je vois bien, par tout ce que tu me disais tout à l'heure, tu es un type qui n'a pas eu de la veine.

ROPITEAU, *hésitant.* — Oui... oui... Je n'ai pas eu de veine, ch't entendu. Maintenant, toi, mon pauv'vieux, tu n'en as eu guère non plus.

LAPOINTE. — Je n'en ai eu guère, mais j'en ai eu quand même plus que toi. Ça, je suis juste! Ça, je reconnais les choses.

ROPITEAU. — Faudrait pas croire que je me plains. Tu sais, je suis pas si malheureux que ça... Toi, je comprends : voilà ton coude où c'est qu'il n'y a plus d'os, pour autant dire.

LAPOINTE. — Eh! Mais il ne faut rien esagérer. Ils en ont beaucoup retiré, mais il y en a encore bien, de l'os. Moi, d'abord, j'ai la chair très saine. Et puis, tu sais, il va bien le coude ; il n'y a plus, main'nant, qu'à patienter quelques jours encore. Tandis que toi, dame, c'est bien embêtant de ne pas savoir si ça guérira jamais.

ROPITEAU. — Qui c'est qui t'a raconté que ça guérirait jamais ? En voilà un bobard ! Mais, mon pauv'vieux, elle est guérie, c'jambe-lô ! Tiens, pas plus tard que ch'matin, le Major m'a encore dit, avec sa p'tiote voix qui lui sort ed dessous les sourcils : « Tu sais, Ropiteau, ça va très bien, Ropiteau ; tu auras une très bonne jambe, Ropiteau ! » Et, quand il dit quelque chose, chti-lô. n'y a rien de plus sûr !

LAPOINTE. — Je comprends ! Chaque fois qu'il vient des célébrités, il crie, le Major : « Faites venir mon coude ! » C'est moi, son coude. Et il me dit : « Lapointe, déshabille-toi, montre mon coude à ces Messieurs ! » Alors, je montre mon coude, et tous, ils font des Oh ! et des Ah ! tellement ils trouvent ça superbe. Et le Major il leur dit : « Hein ! Qu'est-ce que vous dites de mon coude ? » C'est pas de son coude qu'il parle, c'est de mon coude, mais c'est toujours, comme ça, mon coude qu'il appelle son coude.

ROPITEAU. — Oui, mais ce qu'il y a d'avantageux, dans mon cas, c'est qu'avec une chaussure essprès qu'ils me donneront, je pourrai marcher presque comme avant. Et même, le Major m'a bien dit qu'on y verrait seulement rien. C'est que c'est un fameux médecin que j'ai lô !

LAPOINTE. — Y a pas mieux !

ROPITEAU. — Et gentil !

LAPOINTE. — Ça c'est vrai !

ROPITEAU. — Et qui m'aime bien!

LAPOINTE. — Pour sûr qu'il m'aime bien !

ROPITEAU. — Et il m'en a donné des cigarettes !

LAPOINTE. — Moi, il m'a même donné un cigare!

ROPITEAU. — Et il passerait jamais dans la salle sans me serrer la main!

LAPOINTE. — Et moi donc, quand je suis pas là, eh bien, il me fait appeler pour me la serrer la main!

ROPITEAU. — Oh! j'ai eu de la chance de tomber sur ce Major-lô!

LAPOINTE. — Sûrement que j'en ai eu de la chance!

ROPITEAU. — Mais toi, tu n'as peut-être pas d'infirmière? Moi, j'en ai une qu'est esstra. C'est celle-là qui ressemble à une p'tiote poupée de son, avec de p'tiotes joues rouges, et de p'tiots cheveux coupés comme lô, sur le front, et puis des grands yeux qui rient toudi.

LAPOINTE. — Moi, j'en ai une qui est bien mieux que ça! Faudrait que tu la verrais quand elle me fait manger... C'est la grande belle femme qui a des grandes jambes. En voilà une qui n'est pas empotée. Et même elle m'a donné un petit jama de flanelle avè des rayes...

ROPITEAU. — Oh! pour ça, on manque de rien; on n'est pas privé!

LAPOINTE. — Pour ça, on a bien tout ce qu'il

faut, seulement, ce qui m'embêterait à ta place, c'est que cette jambe, elle te fait mal.

ROPITEAU. — Moi ? pas du tout ! C'est-à-dire que ça me faisait mal ; mais maintenant, ça me fait plus ren.

LAPOINTE. — Tu me disais encore tout à l'heure que c'était comme des cancrelats.

ROPITEAU. — Certainement, ça démange, mais c'est signe que tout ça se recolle. Oh ! avec un peu d'habitude et un truc pour moi marcher, je pourrai très bien travailler. Dame, j'aurais été embêté d'avoir le bras touché, surtout un bras que c'est comme s'il serait dévoré par les quiens.

LAPOINTE. — Qui c'est qui t'a parlé de quiens ?

ROPITEAU. — C'est toi qui disais des quiens tout à l'heure. Un bras que c'est comme des quiens, je comprends, je comprends que tu aurais un peu le cafard.

LAPOINTE. — Le cafard ? Je l'ai pas du tout, le cafard. C'est toi qui l'avais parce que tu pouvais pas allumer ta pipe.

ROPITEAU. — Tu voudrais pas que j'aurais le cafard pour une pipe ! Moi, je suis un type qui connais pas ça le cafard. Où c'est qu'elle est ch'pipe ? Ramasse-la donc mon pote, ch'pipe-lô ! (*LAPOINTE lui ramasse sa pipe*). Veux-tu fumer une cigarette ? Tiens, moi, j'vas t'en rouler une ed cigarette. Jamais, je te dis, je l'ai eu le cafard. Dans les plus sales moments, quand tous les autres ils

avaient les foies, ou qu'ils étaient raplapla, rapport à toutes les saletés qui nous dégringolaient sur le caberleau, on entendait toujours un bonhomme qui rigolait, et on disait : c'est ch'Ropiteau.

LAPOINTE. — C'est comme moi, je m'en suis jamais fait... Faut dire que moi, j'ai jamais eu comme toi la fièvre à 41.

ROPITEAU. — Oh ! ça, c'est vieux ! Et puis, c'était peut-être bien leur sale thermomètre qui marchait pas ; ça s'est vu, des choses comme lô. Et puis, je l'ai plus la fièvre à 41, je l'ai à 36.

LAPOINTE. — Et moi, je l'ai plus du tout. Moi, si ça continue comme ça, tu sais que je suis dans le cas de me remettre dans la peau lapin. Il y aura toujours des choses que je pourrai faire.

ROPITEAU. — Je croyais que ton commerce, il était loupé.

LAPOINTE. — Oui, mais un commerce, ça peut se relever ; avè l'énergie, quand on est un peu là...

ROPITEAU. — Le malheur, c'est ch'frère qu'est prisonnier.

LAPOINTE. — Mon vieux lapin, le frère, il va être rapatrié comme grand blessé, rapport à sa quille qu'est fauchée. Alors, quoi ! il a ses deux bras, et en avant la peau lapin !

ROPITEAU. — Il y a ça d'agréable, dans mon cas, c'est que je les ai aussi les deux bras. Alors, je pourrai m'occuper. C'est qu'il y a mille choses à faire dans ch'betterave.

LAPOINTE. — Si seulement ta maison elle était pas foutue par terre ! Ça, c'est malheureux ! Ça, t'es à plaindre.

ROPITEAU, *catégorique.* — Mais je te dis que je me plains pas ! Est-ce que tu me prends pour un Paffin... des fois ? La maison, je suis bien sûr que tout le monde m'aidera à la rebâtir.

LAPOINTE. — Ça, c'est trop juste !

ROPITEAU. — Y aura peut-être qu'un Paffin qui m'aiderait pas. Mais il est bon à rien, et puis, je lui pardonne, il est trop gros, ch't'homme, et puis, il est trop bête.

LAPOINTE. — Dis pas de mal de Paffin. C'est une bourrique, mais n'en dis pas de mal.

ROPITEAU. — Pourquoi, mon pote?

LAPOINTE, *haussant les épaules.* — Je peux pas t'expliquer ; peut-être qu'il en faut des comme ça !

ROPITEAU. — Sais-tu ? Pour ce qui est de nous, tant qu'on n'est pas mort, il faut pas se plaindre, dans ch'métier-lô ! Et quand on est mort, on a autre chose à penser. Alors, moi, je dis : Après toutes les choses que j'ai vues, je suis un bonhomme qui a de la chance. Tiens, je vais te donner du feu. T'en fais pas !

(Il lui met dans la bouche la cigarette qu'il vient de rouler et lui donne du feu).

LAPOINTE. — Moi aussi, j'ai eu la veine assurément. Et je voudrais que tu aurais eu toujours

les mêmes honneurs que moi et même qu'ils t'auraient donné la croix de guerre avè la palme.

ROPITEAU. — Si tu veux que je te dise, j'envie pas ça ! Je trouve qu'il y a rien de mieux que d'être cité au régiment, parce que tout le monde il y est pas dans le régiment, et que c'est encore là qu'on voit les choses les plus chic ; et puis tu sais...

LAPOINTE. — Quoi donc ?

ROPITEAU.— Moi, je suis proposé pour l'médalle.

LAPOINTE. — Eh bien ! juste, moi aussi.

ROPITEAU, *fièrement*. — C'est que j'ai des amis à l'compagnie.

LAPOINTE. — C'est donc qu'ils seraient pas tous esquintés, les tiens ?

ROPITEAU. — Tu voudrais quand même pas.

LAPOINTE. — Oh ! les amis qu'on a faits dans la tranchée, on peut compter dessus. C'est bien ce qu'ils m'ont tous écrit.

ROPITEAU. — Tu m'avais pas dit que tes tiens étaient tous morts ?

LAPOINTE. — J'ai pas pu te dire une chose pareille.

ROPITEAU. — Alors, c'est que j'ai du singe dans les orelles !

LAPOINTE. — Mon pote, vois-tu, faut pas recommencer à nous chamailler pour des blagues. Mettons qu'on est deux veinards, mettons ça, et je te raconterai une chose qui est pépère.

ROPITEAU. — Dis-voir ?

LAPOINTE. — C'est un tuyau, mais quelque chose de tout à fait certain. J'ai mon cousin qui connaît le cuisinier du Général. Alors... Mais je peux pas te dire ça tout haut. Ecoute!

(Il lui parle à l'oreille.)

ROPITEAU. — Non?

LAPOINTE. — Si !

ROPITEAU, *la figure illuminée.* — Oh ! ça, ça, ch' t' épatant !

LAPOINTE. — Tu vois ce que je te disais !

ROPITEAU. — Et c'est sûr ?

LAPOINTE. — Tout ce qu'il y a de plus sûr.

ROPITEAU. — Ah ! mais alors, ça va bien... Oh ! mais ça, c'est épatant ! Oh ! ça vaut que je vais te payer un quinquina.

LAPOINTE. — Y a pas moyen, ici.

ROPITEAU. — Chut ! Il y a toujours moyen. Mais il faut avoir des relations. Et moi, j'ai des relations dans ch'bâtimint. Si donc tu es amateur d'un quinquina, viens avec moi.

LAPOINTE. — Probable que je suis amateur. Il faut bien se fortifier un peu.

ROPITEAU. — On va boire ça à la santé de Madame Lapointe !

LAPOINTE. — Et de Madame Ropiteau !

ROPITEAU. — Et de toute la petite famile!

LAPOINTE. — Et de ch'Pouillard !

ROPITEAU. — Et de ch'peau de lapin !

(Les deux camarades rient. Entre PAFFIN, portant des paquets de paperasses).

SCÈNE IV

LES MÊMES, PAFFIN.

PAFFIN. — En voilà encore une co-co-comédie!

LAPOINTE. — Attention, gare la graisse !

ROPITEAU. — Voilà Tout-Moche !

LAPOINTE. — Qu'est-ce que tu veux, mon vieux sac à patates?

ROPITEAU. — Un vrai brave à trois poils dans la main.

(Ils lui donnent d'amicales bourrades).

PAFFIN. — Eh! Faut pas me frapper comme ça dans le dos, vous allez me rendre p-p-poitrinaire.

ROPITEAU. — Ça serait un vrai malheur !

PAFFIN. — Je viens pour l'état des grands blessés. De quelle classe que vous êtes, vous autres ?

LAPOINTE et ROPITEAU, *ensemble.* — On est de la classe !

PAFFIN. — Laquelle?

ROPITEAU. — Y en a plus qu'une, maintenant! Mais, vois-tu, mon petit Paffin, tu ferais mieux de pas t'occuper de tout ça; ça te rendra fou.

PAFFIN. — Oui, vous, ça vous est égal. Mais

vous ne savez pas le travail que j'ai ici ! Oh ! quel mal ! C'est bien plus t-t-terrible que d'être au front.

ROPITEAU. — Ne crie pas si fort, ça te ferait tourner ton lait. Viens plutôt avec nous prendre un bon petit quinquina.

LAPOINTE. — Allez ! Allez ! Viens prendre un quinquina ! Il faut te fortifier un peu, mon petit père.

PAFFIN. — Oh ! mais moi, je ne p-p-peux pas boire comme ça entre mes repas. Ça me ferait mal à l'estomac. C'est que je suis au régime, moi !

LAPOINTE. — Veux-tu nous foutre la paix avè ton régime !

ROPITEAU. — Pas de réplique ! C'est un ordre : je suis caporal !

LAPOINTE. — T'as peut-être bien le cafard ?

ROPITEAU. — Tu sais pas être heureux, mon gros pouchin ? On va t'apprendre.

PAFFIN. — Attention, vous autres ! Oh ! mais, attention ! Vous marchez sur mon c-c-cor au pied. Vous ne connaissez pas ce que c'est que de souffrir, vous autres.

LAPOINTE et ROPITEAU. — Eh bien ! Tu nous l'apprendras.

(*Ils sortent en entraînant PAFFIN qui grogne*).

RIDEAU

Décembre 1916.

ACHEVÉ D'IMPRIMER, LE VINGT MAI MIL NEUF CENT VINGT, PAR L'IMPRIMERIE R. H. COULOUMA, ARGENTEUIL